POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. - TOME QUATRE-VINGT-QUATRIÈME. - CXXXVII^e DE LA COLLECTION

CINQUIÈME ET SIXIÈME LIVRAISONS. — NOVEMBRE-DÉCEMBRE



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

BRUXELLES

Albert Dewit, 53, rue Royale.

ROME

Desclée, Lefebvre, et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

Ruiz Hermanos (Libreria Gutenberg) 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 200, rue de l'Université.

BUCAREST, ATHÈNES, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
PETROGRAD, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

—

1916

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1916

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

Les Traditions politiques de la France et les Conditions de la paix, par Édouard Driault. Paris, Alcan, 1916, in-16 de 254 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a toujours beaucoup de talent dans les livres de M. Édouard Driault. Celui-ci ne fait pas exception et se lit avec un vif intérêt, en raison des faits et des idées qui y sont exprimés et de sa valeur littéraire, qui va parfois jusqu'à l'éloquence. Le titre n'en donne pas une idée suffisante et, à vrai dire, la conception n'en semble pas d'une netteté parfaite. Voici les sujets traités : Livre premier. *La France en 1914.* Chapitre I. A la veille de la Grande Guerre. II. La Politique militaire et diplomatique de la troisième République. III. L'Œuvre coloniale de la France contemporaine. IV. L'Influence morale de la France contemporaine. — Livre II. *La Question des frontières.* Chapitre V. La Frontière fondamentale de la France. Le Rhin gaulois et franc. VI. L'Œuvre des Rois. VII. L'Œuvre de la première République. VIII. La France mutilée (1814-1871). — Livre III. *L'Expansion de la France et les intérêts français dans le monde.* Chapitre IX. Le Levant. Des Croisades aux Capitulations. X. Les Indes Occidentales. L'Amérique latine. XI. Les Indes Orientales. XII. L'Afrique française. La plus grande France. — Livre IV. *La Mission de la France.* Chapitre XIII. France et Italie. XIV. France et Allemagne. La Mission de la France en Allemagne. XV. La France libératrice. Le Principe des nationalités. XVI. La France pacifique. La Paix par le droit. — Conclusion. — On trouve dans cette conclusion l'énumération des trois conditions de paix recommandées par M. Driault : « la frontière du Rhin, l'organisation de l'Afrique, l'équilibre de la Méditerranée. » — Son livre est une sorte de discours sur le passé, le présent et l'avenir de la France, où l'auteur mêle à de rares qualités d'historien quelques préjugés et quelques chimères. Il fait d'ailleurs preuve, à l'occasion, d'une remarquable indépendance d'esprit et d'une impartialité de jugement qui lui sont à très grand honneur. Étant données ses opinions personnelles, on doit lui savoir beaucoup de gré de la justice qu'il rend à l'Église, à la Royauté, à la noblesse (p. 2-3, 61-62) et de son jugement sur saint Louis (p. 133, 234), lequel est, selon lui, « le plus grand roi de l'histoire ». L'importance qu'il attache aux questions coloniales est l'une des bonnes originalités de son ouvrage, auquel il ne conviendrait pas de conformer sa pensée en tout, mais qui instruit et qui plaît. Nous signalerons en particulier, comme d'un

haut mérite littéraire, les très belles pages sur la « rude conquête de l'Algérie » sous la monarchie de Juillet (p. 177-179).

MARIUS SEPET.

Études diplomatiques et historiques. Pendant la Grande Guerre (août-décembre 1914), par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-16 de III-286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom d' « Études diplomatiques et historiques », placé avant le titre principal : *Pendant la Grande Guerre*, pourrait décevoir le lecteur qui prend en mains ce volume, si l'auteur n'avait pris soin lui-même de nous avertir que ce livre n'est autre chose que le recueil des articles publiés par lui « dans le *Figaro* et dans la *Revue hebdomadaire*, au cours des premiers mois de la guerre, depuis août 1914 jusqu'à fin décembre de la même année. « Pendant ces quatre mois, ajoute-t-il, j'ai suivi les événements dans les sentiments qui furent ceux de tous les Français. En réunissant ces articles tels qu'ils ont paru, j'apporte un témoignage sur l'état de l'opinion en France, en ces temps qui, après avoir assisté aux alternatives les plus pathétiques, ont vu le plus splendide relèvement. » Ces articles, au nombre de quatre-vingt-quatre, traitent au jour le jour les sujets les plus variés et, par conséquent, le volume est rebelle à une analyse. L'auteur les range sous les principaux chefs dont voici l'énumération : Origines de la guerre. — Situation des neutres. — La Vie intérieure de la France : organisation du travail ; organisation des secours. — La Guerre de manœuvres. — Jours d'épreuves. — Victoire de la Marne. — Les Falaises de l'Aisne. Il y a mis la facilité abondante de sa plume au service d'un patriotisme ardent et d'une ferme confiance dans la victoire, parfois ajournée, du droit et de la justice. Nous mentionnerons comme nous ayant paru tout particulièrement dignes d'attention dans ce recueil multiple les articles I : *La Crise européenne et la France* ; XVIII : *La Vacance du Saint-Siège* ; XLV : *Une Précision sur les origines de la guerre*, où l'auteur rapporte une curieuse information personnelle (p. 141-142) ; XLVI : *Albert de Mun*, éloge ému, éloquent, de ce grand chrétien et de ce grand Français, écrit au lendemain de sa mort ; LXVI : *Parole pontificale*, lequel débute ainsi : « La première encyclique du Pape Benoit XV est inspirée à la fois par les besoins de l'heure présente et par les principes éternels qui sont ceux de la religion catholique et de l'Église. Elle donne immédiatement la plus haute idée des mérites du nouveau successeur de saint Pierre : c'est un chef-d'œuvre de clarté, de précision et de noblesse dans la simplicité. Tout est dit et rien que ce qu'il fallait dire. La houlette est tenue d'une main ferme et le troupeau se sent guidé. » Il nous est agréable de terminer notre compte rendu par cette citation.

M. S.

La Guerre. Deuxième série. **La Guerre et la vie économique,** par Daniel Zolla, Pierre-Étienne Flandin, Paul de Rousiers, Joseph Chailley, Robert Pinot, André Liesse. Paris, Alcan, 1916, in-16 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Europe court-elle à sa ruine ? par Alfred de Tarde. Paris, Colin, 1916, in-18 de 76 p. — Prix : 1 fr. 25.

Nous avons naguère rendu compte de la première série des études réunies sous ce titre : *La Guerre* (*Polybiblion*, t. CXXXIV, p. 83). Ce sont des conférences organisées par la Société des anciens élèves et élèves de l'École libre des sciences politiques. La seconde série comprend les travaux suivants, principalement relatifs à la « Vie économique. » I. *La Production agricole et la Guerre*, par M. Daniel Zolla. L'auteur y étudie le problème de l'alimentation en temps de guerre, l'exécution et le résultat des travaux agricoles pendant ce temps. Il appelle l'attention sur les « conditions du troupeau français », sur l'élévation du prix des denrées et sur ses causes, recherche les leçons du passé, fait ressortir les inconvénients du monopole et de la taxation. Il demeure fidèle à la « vieille formule : laisser faire et laisser passer ». Il conclut que « l'avenir ne doit nous inspirer aucune crainte, parce qu'il faut être bien persuadé de l'invincible puissance de l'agriculture française. » — II. *L'Aviation et la Guerre*, par M. Pierre-Étienne Flandin. L'auteur y expose l'état de l'aviation militaire en France avant la guerre, ses rôles divers dans les hostilités, les perfectionnements dont elle a été l'objet, son organisation, l'industrie qui l'a développée. Il se demande si nous en avons tiré tout le parti possible et présente l'esquisse d'une organisation générale. — III. *La Marine marchande et la Guerre*, par M. Paul de Rousiers. Voici les sujets traités dans cette conférence, divisée en trois parties : I. Coup d'œil sur la situation de la marine marchande mondiale avant la guerre. II. Le Bouleversement du marché pendant la guerre et la hausse des frêts. III. Le Rôle de la marine marchande dans la défense nationale. — IV. *Les Colonies, le Maroc et la Guerre*, par M. Joseph Chailley. Cette étude est principalement consacrée à l'exposé et au juste éloge de l'œuvre admirable du général Lyautey, à qui, le 21 mai 1915, le gouvernement rendait ce beau témoignage : « Quoi que vous eussiez pu faire sur le Front, vous n'y auriez, certes, pas servi plus utilement votre pays. » — V. *Les Industries métallurgiques et la Guerre*, par M. Robert-Pinot. L'auteur y fait connaître, autant que le lui a permis une discrétion nécessaire, l'effort demandé à ces industries et fourni par elles. — VI. *Les Finances et la Guerre*, par M. André Liesse. Cette conférence nous expose la préparation financière de la guerre par l'Allemagne, la situation à cet égard des belligérants, l'effet produit par la déclaration de guerre, la couverture des dépenses de guerre. Elle examine l'avenir, c'est-à-dire : « Comment paiera-t-on les frais de

la guerre? », fait appel chez nous au « réveil des énergies économiques » et à la vaillance des « chefs d'entreprise ». Ceux-ci, dit M. Liesse, « doivent dès maintenant ne pas s'attarder à la recherche d'instruments orthopédiques, sous prétexte qu'ils ne pourront pas lutter. Il faut qu'ils élèvent leurs résolutions et leurs énergies à la hauteur de la tâche qu'ils auront à accomplir demain. »

— C'est un problème analogue, c'est-à-dire l'avenir financier de l'Europe, dont se préoccupe M. Alfred de Tarde, l'un des deux écrivains qui se sont naguère fait connaître sous le pseudonyme d'Agathon, dans sa brillante et saisissante brochure : *L'Europe court-elle à sa ruine?*, écrit plein d'observations ingénieuses et de vues à la fois pénétrantes et paradoxales. Les titres des divers paragraphes donneront l'idée des opinions originales émises par l'auteur : I. La Guerre ouvre la fontaine des crédits. II. L'Ultime Ressource d'un État c'est le crédit. III. Le Crédit n'a d'autre limite que la limite réelle ou supposée de l'impôt. IV. Que le capitalisme doit pâtir et le socialisme profiter d'une guerre longue. V. De la Guerre enrichissante : paradoxe ou réalité. VI. Les Risques du change. Un État clos est l'idéal d'une économie publique en temps de guerre. VII. Prospérité des neutres. L'Europe est le troisième larron. VIII. La Banqueroute des États belligérants est improbable. Mais la menace financière peut suffire à imposer la paix. IX. Programme pour les Alliés. X. Conclusion. La guerre ne tarit pas les vraies sources de la richesse, les sources spirituelles. Elle renouvelle les valeurs morales. — Ne négligeons pas de noter que l'une des pensées dominantes et dirigeantes de l'auteur est l'avenir de la bourgeoisie française. Il croit qu'elle doit se préparer pour demain à de grands sacrifices et accepter, sous peine de suicide, de sérieuses transformations. MARIUS SEPET.

Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine d'après les débats des conseils de guerre allemands, par ANDRÉ FRIBOURG. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-16 de 189 p. — Prix : 2 fr.

La population d'Alsace-Lorraine est-elle restée française de cœur? Cette question a été agitée depuis la guerre et souvent résolue, même en France par des esprits superficiels, dans le sens de la négative. Certains neutres aussi s'y sont trompés. Quelques individus, se disant Alsaciens, ont publié à Zurich, vers la fin de l'année dernière, une brochure où ils concluaient péremptoirement à ce que la patrie de l'Alsace-Lorraine doit être l'Allemagne. Sur quoi les journalistes allemands s'empressèrent de déclarer que ces pays ne sont pas des provinces françaises prises par coup de force, mais des provinces allemandes reconquises.

A ces affirmations catégoriques, M. André Fribourg répond seule-

ment : « Si les Alsaciens-Lorrains sont devenus de si bons Allemands, pourquoi vous, Allemands, les avez-vous martyrisés? » Et c'est aux Allemands eux-mêmes qu'il laisse le soin de prouver que, dès avant la guerre, ils savaient que leurs sujets d'Alsace-Lorraine, Français de cœur, étaient leurs ennemis. L'auteur le démontre d'abord par les listes noires dressées depuis longtemps et qui aboutirent au régime de la terreur instaurée en Alsace dès le début de la guerre, avec des arrestations en masse, des exécutions sommaires, des familles molestées, des amis traqués, des biens confisqués, des déportations. Puis, en des pages d'une simplicicité tragique, extraites des jugements des conseils de guerre allemands, il fait passer devant nous le long défilé des femmes, des enfants, des membres du clergé, des fonctionnaires, des maires et des hommes politiques, des bourgeois, des ouvriers de toutes les branches et des simples paysans cités devant les tribunaux et condamnés pour leur attitude francophile. Il nous montre comment les soldats alsaciens désertent, comment ils se battent en France et en Russie, comment ils meurent. Enfin il célèbre la gloire de ceux qui restèrent en Alsace, servirent ainsi la France en lui gardant ses deux provinces et dont plusieurs expièrent par le martyre leur fidélité à l'ancienne patrie. A. Gasser.

La Grande Guerre. A la gloire de l'Alsace, par Mgr Herscher. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-16 de 179 p. — Prix : 2 fr. 25.

La Grande Guerre. Contre les barbares, par Mgr Herscher. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-16 de 202 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'éminent prélat réunit dans ces deux volumes de nombreux articles qu'il a publiés déjà, pour la plupart dans divers journaux et revues. On reproche souvent à ces recueils de n'être plus d'actualité en reproduisant des articles écrits au jour le jour. Le cas ne se présente pas ici. Car ces pages peignent un état d'âme toujours existant tant que dure cette longue et terrible guerre, et fournissent pour l'historien futur une documentation très utile. Elles en fournissent même pour éclairer l'opinion sur les questions d'après guerre. Dans le premier volume l'auteur, de sa plume éloquente et avec toute l'émotion de son cœur de patriote alsacien, nous peint en une suite de récits variés et d'un intérêt soutenu, l'âme alsacienne trop souvent ignorée, quelquefois mal comprise. Quatre chapitres : *Prologue d'une conférence, Comprenons-nous, l'Anticléricalisme made in Germany, Germanisme et Anticléricalisme*, qui eussent pu former une brochure à part, donnent matière à de salutaires considérations. Il y a longtemps que les Alsaciens, plus avertis que les autres Français, avaient démêlé la main allemande dans certains procédés boches de la persécution religieuse en France avant la guerre.

Les chapitres du second volume sont du même genre que ces quatre derniers. Les questions qui y sont traitées, tantôt avec toute l'autorité du prince de l'Église, tantôt avec une douce ironie où l'on voit percer l'humour alsacien, sont des plus intéressantes à lire, soit pour se former une opinion sur la mentalité du peuple allemand, particulièrement du clergé, soit pour comprendre l'état d'esprit des neutres. Le chapitre relatif au *Problème balkanique* est réellement prophétique : il trouve sa confirmation à l'heure actuelle et peut servir à résoudre cette difficile question. La fausse religiosité allemande est flagellée de main de maître dans ces pages vengeresses, non moins que l'atroce barbarie teutonne. Français et Alsaciens doivent une profonde reconnaissance au digne archevêque de Laodicée, pour la part active et si éloquente qu'il prend dans la défense de ses deux patries : la petite et la grande !

A. Gasser.

L'Angleterre et la Guerre, par Charles Cestre. Paris, Didier, 1916, in-12 de 372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre fort remarquable et qui a été couronné à bon droit par l'Académie des sciences morales et politiques. L'auteur connaît très bien l'Angleterre présente et passée et il l'admire, même avec un peu d'excès. Il était donc tout à fait qualifié pour l'objet qu'il s'est proposé et qu'il définit en ces termes : « Ce livre apporte une modeste contribution à la connaissance des choses de l'Angleterre dans le passé et dans le présent, sous l'aspect et dans la mesure où elles préparent et expliquent les événements actuels. On a cherché à montrer par quel enchaînement de causes historiques, psychologiques et morales la Grande-Bretagne avait été conduite à prendre partie, en 1914-1915, pour le droit, pour la liberté et pour l'humanité. » Cet enchaînement se développe en onze chapitres, savoir : I. Introduction : Pourquoi l'Angleterre est notre alliée. II. L'Angleterre protectrice de l'équilibre européen (1588-1815). III. L'Angleterre et le mouvement des nationalités (1815-1870). IV. Du « Splendide Isolement » à « l'Entente cordiale » (1870-1904). V. Ce que l'Angleterre a fait pour maintenir la paix (1904-1914). VI. L'Angleterre mère de la liberté (1215-1815). VII. Individualisme anglais et Étatisme allemand. VIII. Impérialisme et Empire. IX. L'Ame anglaise moderne vue à travers les mœurs. X. L'Ame anglaise moderne vue à travers la littérature. XI. Conclusion : Ce qu'ont fait, ce que font les Anglais. — Les chapitres II à V forment une intéressante revue de l'histoire de l'Angleterre moderne et contemporaine. On trouve dans les deux chapitres suivants un bon résumé de l'histoire de la Constitution anglaise (p. 142 et suiv., 165 et suiv.). Le chapitre VIII offre un utile abrégé de l'histoire coloniale de la Grande-Bretagne. Le chapitre IX montre une connaissance ap-

profondie du caractère britannique. L'auteur possède et transmet des notions solides sur les publicistes qui ont contribué à le former, à l'exprimer, à le modifier. Telles les pages relatives à Jeremy Bentham (p. 168 et suiv.), à Carlyle (p. 173, 198-199, 214 et suiv., 289 et suiv.), à John Stuart Mill (p. 184 et suiv., 195 et suiv.), à Wells (p. 202 et suiv.), à Wordsworth (p. 283 et suiv.), à Matthew Arnold (p. 291 et suiv.), à Georges Meredith (p. 300 et suiv.), à Rudyard Kipling (p. 395 et suiv.). Nous signalerons encore la bonne explication de l'attitude, d'abord lente et hésitante, de l'Angleterre dans la présente guerre (p. 315 et suiv.) et, par contre, l'exposé du grand effort militaire accompli depuis (p. 330 et suiv.). L'ouvrage se lit non seulement avec profit, mais avec plaisir, à cause de la netteté de pensée et de style qui y règne d'un bout à l'autre. On regrette seulement de rencontrer de loin en loin quelques incorrections et quelques néologismes.

Marius Sepet.

L'Effort de l'Angleterre. Sept lettres à un ami américain, par Mrs Humphry Ward. Paris, Hachette, 1916, in-16 de xvi-287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mrs Humphry Ward est un écrivain renommé en Angleterre. Plusieurs de ses romans ont été traduits en notre langue. Elle a cette fois consacré son talent à un objet pratique : faire connaître aux États-Unis l'effort de l'Angleterre et la grande part qu'elle prend à la guerre européenne. Elle a donc adressé sur ce sujet « à un ami américain » six lettres, naturellement destinées à la publicité. Elle en a ensuite, en façon d'*épilogue*, ajouté une septième. Voici les questions qui lui ont été adressées d'Amérique : « Quelle est, à votre avis, la véritable mentalité de votre nation, de vos combattants sur terre et sur mer, de vos ouvriers et de vos patrons, de vos femmes, de vos ouvrières, des femmes de vos soldats, des femmes de vos classes riches et instruites, de vos propriétaires terriens et de vos politiciens ? Êtes-vous enfin complètement réveillés ? Prenez-vous enfin au sérieux cette crise dans l'existence de l'Angleterre ? » Mrs Humphry Ward était en bonne situation et, de plus, a pris tous les moyens nécessaires pour répondre à ces questions. « Je ne me suis pas, dit-elle, contentée de mon expérience de tous les jours. J'ai demandé au gouvernement de me donner des facilités spéciales afin de voir l'Angleterre à l'œuvre sur la ligne de feu et dans tout ce qui se rapporte à la guerre, et le gouvernement me les a accordées sans hésiter. J'ai reçu la permission d'aller au nord de l'Angleterre braver les tempêtes de neige de l'hiver rigoureux dont nous venons de sortir, afin de visiter la flotte dans ces eaux lointaines où elle veille nuit et jour sur notre patrie. J'ai passé plusieurs semaines dans les *Midlands* et

dans les comtés du nord, pour voir l'énorme activité du nouveau ministère des munitions ; et enfin, au cours d'un voyage en automobile de 800 kilomètres, que j'ai fait dans la zone des armées britanniques en France, j'ai pu non seulement me rendre compte de notre merveilleuse organisation dans cette partie de la France, de nos approvisionnements, de nos renforts, de nos camps d'entraînement et de nos hôpitaux, de tout ce que l'Angleterre a bâti pendant ces dix-huit mois derrière sa ligne de feu, mais j'ai passé deux jours sur le Front ; le premier, je me suis trouvée à moins d'un kilomètre des tranchées, et le second, du haut d'une colline de Flandre, avec un masque respiratoire près de moi, j'ai vu une contre-attaque allemande, après une avancée victorieuse ; l'éclair jaillit de la gueule des canons, dans les lignes anglaises, tandis que les obus éclataient au-dessus des tranchées allemandes le long de la crête de Messines ; et dans le lointain, ruine sombre et dentelée, la tour de la halle des drapiers d'Ypres se laissait entrevoir par instants dans le brouillard, en lançant vers Dieu et vers l'homme un appel pathétique. » — Mrs Humphry Ward a donné dans ses lettres les résultats de cette excellente information, que son talent d'artiste a semée de tableaux pittoresques et d'anecdotes significatives. Son livre, instructif comme un rapport technique, est intéressant comme un roman. Nous signalerons en particulier les nombreuses pages où est retracé avec une complaisance bien naturelle le rôle actuel des femmes en Angleterre, notamment dans les ateliers de munitions (p. 48 et suiv., 58-59, 63-64, 85, 91-92, 94 et suiv., 100, 103, 105 et suiv., 219 et suiv.). La traduction ne laisse rien à désirer. L'ouvrage est précédé d'une Préface de M. Gabriel Hanotaux et suivi, en *appendice*, de la « Préface du comte de Rosebery pour l'édition anglaise ». MARIUS SEPET.

La Victoire en marche (*Through terror to triumph*), par DAVID LLOYD GEORGE ; traduit d'après l'arrangement de F.-L. STEVENSON, par CHARLES-M. GARNIER et Mme M. MANTOUX. Paris, Didier, 1916, in-16 de XIV-266 p., avec portrait. — Prix : 3 fr.

Ce volume est le recueil, traduit à notre usage, des discours prononcés en 1914 et 1915 par le célèbre ministre anglais, M. Lloyd George, naguère chancelier de l'échiquier, mais chargé ensuite du département nouvellement créé des munitions. Il comprend vingt et un chapitres, soit autant de discours sur les sujets suivants : I. Du Toscin d'alarme à la victoire. II. Balles d'argent. Ce titre est expliqué par la phrase de début : « Il nous faudra, pour combattre l'ennemi commun, tous les gros sous que nous pourrons trouver. » III. Les Épaules qui porteront le fardeau. IV. Les Fondements du crédit britannique. V. La Justice de notre cause. VI. L'Insigne de la Croix-

Rouge. Ce chapitre est la reproduction d'un article publié dans le *Methodist Times* du 17 décembre 1914. Il est remarquable par l'esprit chrétien qui y règne. VII. La Conférence de Paris. VIII. Une Guerre sainte. IX. Quelle sera la durée de la guerre? X. L'Économie s'impose. XI, XII, XIII et XIV. L'Appel aux ateliers. XV. La Loi des munitions. XVI. La Concorde intérieure. XVII. Les Travaux du ministère des munitions. XVIII. Le Charbon et la Guerre. XIX. Jusqu'au bout. XX. État présent du problème des munitions. XXI. Travailleurs et soldats. — La pensée dominante de M. Lloyd George, celle qu'il reproduit avec une inlassable éloquence, c'est que la victoire dépend d'une production de jour en jour plus abondante de munitions et qu'il faut sacrifier à cet intérêt vital les habitudes les plus enracinées des ouvriers anglais. On ne peut trop admirer la netteté et la vigueur de son esprit, sa pleine et hardie franchise. Personne n'est plus pénétré que lui de la responsabilité de l'Allemagne dans l'horrible effusion de sang dont l'Europe est inondée. Mais cela ne l'empêche pas de rendre justice aux qualités intellectuelles et pratiques de l'ennemi, dont il déteste le mauvais emploi (p. 107, 109, 138, 194-5, 218-9, 254). Il croit au triomphe de la bonne cause, mais sans illusion vaine et à condition d'en prendre les vrais moyens. Il rend hommage à l'héroïque effort de la France (p. 82). Son talent, déjà populaire parmi nous, y sera plus apprécié encore après la lecture réfléchie de ses discours.

MARIUS SEPET.

Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied. *Ardennes belges. Marne. Saint-Gond. Bataille de Reims (2 août-septembre 1914)*, par HENRI LIBERMANN. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-16 de XI-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Je vouldrois que chascun escrivist ce qu'il a veu et ce qu'il sçayt » a dit Montaigne. et sans doute, si dans tous les temps les contemporains s'étaient conformés à ce vœu, l'histoire serait plus facile à écrire qu'elle ne l'est souvent. Est-ce pour déférer aux conseils de notre grand moraliste que M. Henri Libermann a laissé un moment son sabre pour prendre la plume, est-ce par le désir naturel de noter ses impressions du moment avec la pensée de l'*olim méminisse juvabit* de Virgile ? Nous l'ignorons. C'est un secret que nous ne chercherons pas à approfondir. Ce qui nous importe pour l'heure c'est son livre et nous nous bornerons à le présenter aux lecteurs du *Polybiblion*. Le jeune écrivain — il ne doit pas avoir beaucoup plus de vingt ans — était encore à Saint-Cyr le 1er août 1914, quand une dépêche du ministère de la guerre nommait officiers tous les membres de sa promotion et prescrivait leur envoi dès le lendemain dans des corps de troupe. Ainsi fut fait, et dès le 10 août Henri Libermann avait rejoint son

bataillon de chasseurs et prenait part, avec lui, aux premières opérations dans les Ardennes. C'est d'abord la marche en avant avec l'espoir au cœur, l'évocation des premiers succès, la course à la gloire. Mais dès les premières rencontres on se heurte à un adversaire formidable, qu'une préparation de quarante années a rendu supérieur non en moral mais en nombre, en matériel de tout genre. Alors commença la retraite arrêtée par le généralissime d'après des données voulues, suivant un plan admirablement combiné. A ce moment recommencent les combats sanglants, mais cette fois c'est vers l'est et le nord que s'avancent nos armées. Nous fixons d'abord l'ennemi sur la Marne, puis nous le refoulons, nous le poursuivons ; et, à leur tour les Allemands, trop confiants la veille, connaissent les affres de la retraite, de la déroute même. Toutes ces étapes glorieuses à Ecury-le-Repos, au pont de Condé, à Villers-Marnery, à Neuvillette, à la ferme de Pierquin sont retracées avec une couleur, une vigueur de pinceau très frappante chez un jeune officier qui n'a vraisemblablement jamais tenu une plume que pour écrire un thème ou une version, une narration historique banale. Nous avons eu déjà occasion de dire que dans la bibliographie des ouvrages qu'a produits la présente guerre, les écrits dus à des militaires qui ne sont pas des professionnels de lettres demeurent, en général, supérieurs, même, au point de vue littéraire, aux travaux des écrivains de métier. On rencontre, presque toujours, dans les œuvres de ces derniers, quantité de pages où le littérateur apparaît trop chez le soldat ; on y voit une mise en scène cherchée, des contrastes voulus, des comparaisons affectées dénotant l'auteur habitué à triturer la matière. Chez M. Libermann, comme chez M. Marcel Dupont par exemple, aucun de ces apprêts trop savants. C'est le naturel, c'est le cœur qui parle, avec une vérité, une simplicité qui saisissent. M. Henri Libermann ne s'est pas nommé dans son travail et a mis en scène un lieutenant Mazurier qui est son sosie ; le lecteur ne s'y trompera pas. Le fils de l'ancien gouverneur de Paris y apparaît en vaillant soldat qu'il est et en écrivain qui fait concevoir les plus belles espérances. A quand le deuxième volume de vos Souvenirs, mon lieutenant ?

Comte de Sérignan.

Journal de campagne d'un officier de ligne. Sarrebourg. La Mortagne. Forêt d'Apremont, par le capitaine Rimbault. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-12 de 271 p., avec 8 illustrations et 3 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume n'a pas l'unité de composition de plusieurs des récits que nous avons analysés ici même. Ce sont plutôt des notes recueillies à des dates interrompues, sorte de *memento* qui permettra un

jour à l'auteur de nous donner une relation suivie et plus complète des événements dont il a été témoin et où il été acteur. Chargé d'abord du ravitaillement de son régiment, tâche extrêmement pénible à la guerre, souvent aussi dangereuse que dans des situations de première ligne, le capitaine Rimbault prend, le 6 septembre, le commandement d'une compagnie, et voit alors de près les Allemands à La Mortagne, Deinvilliers, dans la forêt d'Apremont. Dans ce dernier séjour le capitaine Rimbault passe tout l'hiver de 1914 à 1915 et son récit revêt alors une unité qui n'apparaissait pas dans les pages précédentes. Certaines d'entre elles sont des tableaux poignants de la terrible réalité vécue actuellement par nos combattants. — « J'ai réfléchi toute la journée à notre affaire d'hier soir, écrit Rimbault à propos du combat du 10 septembre 1914 ; — l'on ne peut se figurer ce que sont ces attaques de nuit dans les bois touffus. C'est l'enfer dans toute son horreur. On crie, on tire n'importe où ; on ne voit rien autre chose que la lueur des fusils ; on ne reconnaît ni ami ni ennemi. La bête humaine est déchaînée... Tel poltron devient un héros, tel héros jette son fusil, parce que, subitement, il est devenu fou... Hélas ! que nous sommes loin de la guerre en dentelles... ! » On lira beaucoup de pages de ce style et de cette observation dans le livre du capitaine Rimbault ; c'est dire qu'il est extrêmement intéressant et d'une lecture souvent passionnante. COMTE DE SÉRIGNAN.

Avec mon régiment. De l'Aisne à La Bassée, par Un Chef de peloton ; trad. de l'anglais par HENRI GAUTHIER-VILLARS. Paris, Plon-Nourrit. 1916, in-16 de XXVIII-273 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre, un officier anglais qui a voulu garder l'anonyme — à notre grand regret, nous devons le déclarer — était en train de déguster un *gin and bitter* sur la terrasse du Grand-Hôtel de X..., en face de la mer, quand un des sergents de sa compagnie, un certain Mulligan, vint lui annoncer qu'on le demandait à la caserne. On était déjà en automne ; les premiers contingents britanniques luttaient déjà depuis plus de deux mois sur le continent et c'était à la rescousse de ces combattants de la première heure que notre jeune officier était appelé à marcher aujourd'hui. « — *All right*, vieux frère, répond le lieutenant X... Prenez tout de même un *gin and bitter* avec moi, Mulligan. A quelle heure le départ ? — Dans une heure, à 7 heures. » Le *gin and bitter* avalé, l'officier et le sous-officier se rendent à la caserne, et le lendemain au point du jour, ils s'embarquent sur un vieux bateau de la *Blue-Line* qui leur eût donné l'impression de faire un voyage d'agrément, si les deux *destroyers* qui les accompagnaient à droite et à gauche ne leur eussent rappelé que la partie de plaisir eût pu mal finir. Débarqué sans encombre en terre ferme,

installé d'abord dans un camp de concentration, parti bientôt de là pour le front, notre jeune officier arrive enfin à X... sur l'Aisne où son régiment se trouve à 200 yards (180 mètres) des Allemands. Il combat, là, vaillamment, jusqu'au moment où, frappé de deux balles, une à chaque jambe, il est porté à l'ambulance et évacué.

Ce volume, dont M. Henri Gauthier-Villars nous donne une élégante traduction, est différent d'allure de ce qu'ont écrit sur la matière nos compatriotes. Affaire de tempérament, de race, de différence dans le mode d'appréciation, tout marque dans *Avec mon régiment. De l'Aisne à la Bassee* que nous avons affaire à un écrivain autre qu'un Français. Sans aucune prétention littéraire, mais servi par un coup d'œil rapide, l'écrivain campe des types d'officiers, pleins de vie et de couleur, tel ce merveilleux capitaine Goyle, tout de hardiesse et de tact, qui n'adresse jamais un reproche inutile, qui fait évacuer une tranchée au moment précis où elle devient intenable, qui a vu tomber autour de lui tous ses officiers et, jusqu'au jour où lui-même s'écroule, une balle en plein cœur. Et pour les soldats, que de silhouettes vigoureusement tracées, comme celle du cuisinier Jenkin par exemple, qui, interrompu pendant la cuisson de ses œufs durs par la chute d'une « marmite » effondrant la ferme où il se trouve, se relève, se secoue et apporte, quand même, à son officier, les œufs durs sauvés du désastre. Encore un point à noter : c'est la façon dont « notre chef de peloton » parle de nos compatriotes. Toutes les fois qu'il a l'occasion de le faire, c'est pour louer leur bonne humeur, leur bonne volonté, leur bonne grâce, alors que, de ces mêmes qualités, il n'a pas l'idée de parler quand il s'agit de lui-même. En somme, volume que nous signalons à nos lecteurs comme un des plus intéressants qu'il nous ait été donné de lire sur la guerre actuelle : nous sommes heureux de voir traduire en notre langue une œuvre aussi méritante.

Comte de Sérignan.

De Verdun aux Vosges, impressions de guerre (septembre 1914 à janvier 1915), par Gerald Campbell ; traduction André Siegfried. Paris, Colin, 1916, in-16 de xxvi-376 p., avec 4 cartes. — Prix : 5 fr.

Envoyé par le *Times* en septembre 1914 comme correspondant de guerre sur la frontière de l'Est, M. Gerald Campbell s'est heurté, comme on le pense, à plus d'une difficulté avant d'atteindre l'objet de son voyage. Mais là-bas il rencontra généralement, tant auprès des autorités militaires qu'auprès des autorités civiles, notamment auprès du préfet de Meurthe-et-Moselle, M. Léon Mirman, un accueil sympathique qui lui facilita sa tâche dans la mesure du possible, jusqu'au moment (janvier 1915) où une mesure draconienne interdit à tout

journaliste le séjour dans la zone de guerre. Cette mesure, il la critique vivement, estimant que par là nous nous sommes privés d'un puissant moyen d'action auprès de l'opinion neutre que les articles et les témoignages des journalistes auraient pu heureusement impressionner.

Quoi qu'il en soit, il a eu les coudées assez franches pendant quatre mois pour poursuivre une enquête sur les conditions de la guerre sur notre Front oriental, en collaboration avec M. Fleury Lamure, un de nos compatriotes, qui est attaché comme lui à la rédaction du *Times*. Écrit pour le public anglais, destiné à lui faire mieux comprendre l'effort français et à déterminer en lui un mouvement plus accentué et plus énergique en faveur de la guerre, le livre ne manque pas non plus d'intérêt pour le lecteur français.

On aura plaisir à revivre avec lui, dans ces récits simples et clairs que de bonnes cartes permettent de mieux suivre, les jours passionnants et par moments angoissants de notre offensive en Alsace, de la défaite de Morhange, de la bataille du Grand-Couronné, de l'attaque poussée par les Allemands contre les forts de Meuse ; c'est une lecture non seulement intéressante, mais réconfortante, car en nous rappelant ce que nous avons pu faire victorieusement contre un ennemi formidablement préparé et supérieur en nombre, il nous montre ce que nous sommes en droit d'espérer après les développements considérables qu'a pris notre armement et avec les concours grandissants que nous apportent nos alliés et il affermit en nous la certitude du résultat final. Par des observations justes et saines, M. Campbell réduit à ses vraies proportions l'incident de Morhange et la défaillance momentanée du XVe corps.

M. Campbell, qui n'hésite pas à louer les qualités des Allemands, qui va même jusqu'à parler du pacifisme et de l'humanité de Guillaume II — ce en quoi je crois qu'il exagère, — n'en a du moins que plus d'autorité pour stigmatiser les crimes et les atrocités dont se sont rendues coupables les hordes germaniques et dont il a constaté de ses yeux la sanglante réalité. Les procédés barbares et déloyaux dont les Boches ont usé dans la conduite de cette guerre sont de ceux qui excitent, sinon la haine, du moins l'indignation des beaux joueurs que sont les Anglais, au lieu que la conduite chevaleresque des Français a augmenté leurs sentiments amicaux pour leurs nouveaux alliés.

Nous ne pouvons point ne pas noter ici la manière sympathique dont l'auteur parle du clergé et des religieuses de France ; et nous retiendrons aussi les belles et fortes paroles qui terminent le quatorzième chapitre : « Pour nous tous, même pour l'ennemi, même pour ceux qui ne se battent pas, c'est une guerre de rédemption, la plus

grande guerre de rédemption, la plus riche d'espérance que le monde ait jamais vue ; et elle sera gagnée par ceux dont la foi en la justice sait durer jusqu'à la mort et même au delà. » E.-G. LEDOS.

La Tranchée rouge. Feuilles de route (septembre 1914-mars 1916), par JEAN RENAUD. Paris, Hachette, 1916, in-16 de XI-223 p. — Prix : 3 fr. 50.

Plutôt qu'un récit suivi, ce livre nous donne une série de tableaux détachés, allant de la bataille de la Marne aux événements de mars 1916. L'auteur, déjà connu comme écrivain par une série de travaux appréciés, étudie l'âme de nos combattants plutôt qu'il ne nous dit leurs actes. Mais, à entendre quel cœur bat dans ces poitrines, on sent que ceux qu'il anime sont capables de tous les héroïsmes. Parmi les vingt et quelques chapitres qui forment l'ensemble de ce volume, citons comme nous ayant particulièrement intéressé : *Vers la bataille ; En avant des Hurlus ; Vers les tombes*, etc., etc. En Somme, *la Tranchée rouge* tiendra une place honorable dans la bibliographie des récits de la guerre actuelle. COMTE DE SÉRIGNAN.

L'Aven. La Bataille de Verdun et l'opinion allemande, par le sous-lieutenant LOUIS MADELIN. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-8 de 77 p., avec 10 fac-similés. — Prix : 3 fr. 50.

M. Louis Madelin est trop connu de nos lecteurs pour que nous le leur présentions, encore que son titre de sous-lieutenant nous le montre sous un jour entièrement nouveau pour lui et pour nous. Cet excellent écrivain a eu l'heureuse idée de recueillir un certain nombre des lettres prises sur des prisonniers allemands faits à Verdun, et, en classant ces lettres par dates, du début de février à la fin d'avril, il nous fait toucher du doigt, d'une façon saisissante, la désillusion de nos adversaires entamant l'attaque de Verdun avec la certitude d'enlever la place en quelques jours, constatant bientôt une résistance qui s'accentue au fur et à mesure de leurs efforts, entrevoyant dès lors un succès très cher à conquérir et finalement désespérant entièrement du résultat qu'ils avaient escompté. Ces lettres boches, dont M. Madelin nous donne les fac-similés, vont, comme nous venons de le dire, jusqu'au 20 avril dernier (1916). Il serait curieux de voir celles écrites depuis cette époque, aujourd'hui que non seulement les Allemands n'avancent plus vers Verdun, mais que la prise par nos vaillantes troupes de toute la série des anciens forts les a ramenés, après neuf mois d'efforts et de sang répandu à profusion, tout juste au point d'où ils sont partis au début de février. M. Madelin ferait œuvre intéressante en donnant une suite à son premier travail.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Les Carnets d'une infirmière, par Noëlle Roger. Paris, Attinger, s. d. (1916), in-12 de 267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les blessés dans les hôpitaux continuent dans leurs souffrances de chaque jour, à montrer devant la douleur le courage dont ils ont fait preuve sur le champ de bataille. Mme Noëlle Roger a recueilli « les paroles, les gestes, les sourires héroïques » de ces braves qui ont souffert pour la défense de leur pays. Elle a mis tout son cœur et son amour dans le récit de ces opérations, de ces pansements si douloureux et rend un bel hommage au courage et à la résignation de ces héros. Analyser ce livre est impossible ; il raconte la vie d'hôpital dans sa monotonie et sa tristesse ; tel blessé arrivé dans un état désespéré et dont la jeunesse lutte contre la maladie et la mort ; tel autre qu'on avait cru sauver et qu'une hémorragie emporte rapidement ; un amputé qui apporte à un de ses camarades des consolations et lui aide à faire ses premiers pas. A toutes les pages se lisent la reconnaissance de ces hommes pour celles qui les soignent, leur bonne camaraderie entre eux, l'héroïsme et le courage de ces femmes françaises qui savent cacher leurs larmes et montrer à leurs fils, à leurs maris, des visages souriants afin de leur donner la force de souffrir. Tout serait à citer dans ce volume écrit avec tant de simplicité ; ce ne sont pas de grandes phrases, mais de très belles pensées pleines de foi et de charité qui le remplissent, et il mérite beaucoup d'être lu.

B. de la Garanderie.

Le Livre d'or du peuple belge, août 1914-mai 1915, par le lieutenant Radelet. 1er vol. Rouen, imp. Lainé, 1915, in-8 de 362 p. — Prix : 4 fr.

Les Prussiens en Belgique, par X***, avocat à la cour d'appel de Bruxelles. Paris, É. de Boccard, 1916, in-16 de 263 p. — Prix : 3 fr. 50.

Huit mois avec les « Boches » dans le Luxembourg belge (août 1914-avril 1915), par Paul Torn. Paris, Perrin, 1916, in-16 de 207 p. — 3 fr.

Un Peuple en exil. La Belgique en Angleterre, par Henri Davignon. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 68 p. *(Pages actuelles 1914-1916*, n° 93). — Prix : 0 fr. 60.

— M. Radelet a établi le recueil de tous les Belges qui, pour faits de guerre, ont obtenu une décoration ou une citation à l'ordre du jour de l'armée, avec les motifs qui ont donné lieu à l'octroi de ces distinctions. Ce premier volume du *Livre d'or du peuple belge* va d'août 1914 à mai 1915. L'ordre chronologique est suivi pour chaque division, selon les différents corps ; une table alphabétique permet de retrouver, à la fin du volume, tous les patriotes cités : environ un millier. En tête de ces pages, on peut lire les belles proclamations du roi Albert, 5, 6 août 1914, etc., appelant son peuple aux armes pour la défense

de la patrie envahie ; M. Randelet fait suivre leur texte de cette réflexion : « Les pages du *Livre d'or* diront si l'armée belge a répondu aux proclamations du Roi. » — Le lecteur dira « oui », sans hésiter et avec une réelle émotion.

— C'est aussi une publication documentaire, non plus de noms mais de textes qu'apporte un avocat à la cour d'appel de Bruxelles qui doit, par sa situation d'habitant des pays envahis, garder l'anonyme. Déjà il nous avait, de la même façon précise et péremptoire, montré l'arbitraire, les réquisitions, les mensonges juridiques des débuts, en nous décrivant *la Belgique sous la griffe allemande* (voir *Polybiblion* de novembre-décembre 1915, t. CXXXIV, p. 245). Il continue sa tâche en peignant *les Prussiens en Belgique*. Sous trois rubriques il embrasse tous les sujets visés par leurs arrêtés, de décembre 1914 à janvier 1916 ; pendant cette année 1915, ces vainqueurs ont légiféré avec brutalité et fréquence, à tort et à travers ; ils se sont érigés en « champions du droit », ils ont prétendu travailler à la « rénovation de la Belgique », qui ne le leur demandait guère, et de cette dictature éhontée, les résultats ont été les dénonciations, les confiscations, les expulsions, les arrestations, les destructions méthodiques, les vols savants, la souillure des familles par des attentats odieux. Sur ce dernier point le juriste qui tient ici la plume a un chapitre (p. 256) tristement curieux à lire.

— La note est moins macabre avec M. Paul Thorn, qui nous décrit sa vie pendant *Huit Mois avec les « Boches » dans le Luxembourg belge*. Ces souvenirs avaient paru, abrégés, cet automne, dans *le Correspondant* (25 août-10 septembre), sous le titre : « Aventures d'un chauffeur français dans le Luxembourg belge » et ces mots précisaient bien le sujet. Les événements se déroulent d'août 1914 à avril 1915 ; ils paraissent assez extraordinaires, un peu embellis, en tout cas toujours captivants, amusants même ; on reste volontiers surpris des bons tours multipliés que joue aux Allemands M. Paul Thorn (est-ce un pseudonyme ?) et combien, sans se laisser jamais prendre ni même deviner, il a su glisser, avec son automobile, entre leurs doigts. La chose est possible après tout, en tout cas très divertissante et contée avec belle humour. Tous les noms de lieux sont cités, sauf celui de la petite ville où les événements se déroulent, simplement indiquée par les initiales Fl... Sur la bataille de Virton (20-22 août 1914), jusqu'ici très mal connue, il y a des précisions intéressantes et qui confirment bien les récits individuels de ceux qui ont échappé à cette lutte inégale et terrible.

— Pendant que des Belges supportent en combattant les souffrances de la guerre, d'autres souffrent de l'envahissement de leur patrie, d'autres souffrent encore de l'exil. Un grand nombre d'entre

eux a dû s'enfuir en Angleterre au moment de l'invasion de 1914. Ils sont les « hôtes de la nation », mais, en se prolongeant, leur séjour sur la terre étrangère, bien qu'hospitalière, reste une situation anormale. M. Henri Davignon l'a décrit en peignant *la Belgique en Angleterre* : les mœurs, la mentalité, les occupations, les espérances de ses compatriotes réfugiés dans « l'île » que beaucoup ne connaissaient pas. Ils ont constitué une colonie distincte, sans méconnaître les sympathies dont ils sont l'objet ; l'auteur, qui a étudié de près leur vie dans un pays où il a lui-même rencontré, comme en France, excellent accueil, M. Henri Davignon, estime que ce contact imprévu est le ciment d'une alliance future « à l'épreuve du temps. »

Geoffroy de Grandmaison.

Avec les armées de Cadorna. *Exposé des opérations italiennes depuis la déclaration de guerre jusqu'à la prise de Gorizia*, par Robert Vaucher. Paris, Payot, 1916, in-16, 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est très difficile de suivre les opérations actuelles sur tous les fronts si l'on n'a pas sous les yeux une carte à grande échelle. Pour la France, même la carte au 1/100.000 du ministère de l'intérieur est insuffisante et seule celle au 1/80.000 dite de l'État-major peut nous renseigner exactement sur tous les points signalés dans les communiqués officiels. C'est dire combien est malaisée la tâche de suivre d'un peu près les opérations de nos amis et alliés tant en Russie, qu'en Orient, en Serbie, en Roumanie, en Italie, les cartes à échelles convenables faisant à peu près complètement défaut en France. En ce qui concerne l'Italie en particulier, nous ne pouvons avoir sur la marche des armées du général Cadorna que des données trop sommaires pour qui tiendrait à suivre les opérations italiennes, au jour le jour, aussi ces opérations sont telles très mal connues chez nous. C'est donc avec grand plaisir que nous les avons vu résumer dans le volume que vient de publier, chez Payot, M. Robert Vaucher, correspondant de l'*Illustration* au Trentin : *Avec les armées de Cadorna*. Après une description sommaire du front italien, du Stelvio à la mer, l'écrivain nous donne en cinq parties, divisées elles-mêmes en chapitres, un tableau incomplet sans doute, mais suffisant cependant, des opérations conduites par le généralissime italien, depuis le début de la guerre jusqu'à la prise de Gorizia, c'est-à-dire le récit de l'offensive d'automne, de la campagne d'hiver, de l'offensive autrichienne dans le Trentin suivie de la contre-offensive italienne, enfin l'offensive victorieuse du bas Isonzo. Très bon résumé, clair, intéressant, d'une lecture facile.

Comte de Sérignan.

Diario della guerra d'Italia. VII-IX. (*Quaderni della guèrra*, 50, 53, 57). Milano, fratelli Treves, 1916, in-16, p. 701-1051 avec 7 portraits, 1 planche et 5 cartes. — Prix : 1 fr. le fascicule.

Ces trois nouveaux fascicules du *Diario* nous donnent les communiqués du 20 janvier au 24 mai 1916 et ils terminent le premier volume du *Diario*. A côté des communiqués quotidiens, nous signalerons le résumé d'ensemble des opérations en 1915 qui a été donné le 29 janvier 1916, l'aperçu du 28 février sur l'organisation de la campagne d'hiver et la note de l'Agence Stefani du 24 mai sur la première phase de la grande offensive autrichienne. Parmi les documents annexes notons : (fasc. VII) le discours à Florence de Ferdinando Martini, ministre des colonies ; ceux de Salandra à Turin et de Tittoni à Nice ; la lettre du cardinal Mercier au maire de Rome (avec portrait du cardinal), un rapport du cardinal Scapinelli sur les prisonniers italiens à Mauthausen, et le texte de la capitulation du Montenegro ; — (fasc. VIII), la lettre de Benoît XV au cardinal vicaire du 4 mars ; l'accord franco-italien au Maroc, du 9 mars ; les accords italo-anglais du 20 mars pour l'Égypte ; les résultats de la conférence de Paris et les discours de Salandra dans cette idée ; le discours de Bethmann Hollweg au Reichstag le 5 avril et la réponse d'Asquith le 10 ; — (fasc. IX), la note de Wilson à l'Allemagne sur les sous-marins du 19 avril ; la réponse de l'Allemagne du 4 mai ; les discours de Poincaré et de Luzzatti à la conférence interparlementaire le 27 avril ; le discours de Tittoni à la ligne franco-italienne le 28 avril ; le discours de Salandra à Venise le 4 mai ; le discours de Barzilaï à Gênes le 5 mai.

Parmi les illustrations dont sont ornés ces fascicules, nous noterons, outre le portrait du cardinal Mercier, ceux du ministre des colonies F. Martini et du nouveau ministre de la guerre Morrone, une photographie des membres de la conférence de Paris, des cartes de la Conca di Plezzo, de la vallée d'Avisio, du Trentin et du Haut Vicentin et une carte d'ensemble des résultats obtenus en 1915. Nous eussions souhaité à la fin de ce 1er volume une table permettant au moins d'y retrouver les principaux documents publiés. E.-G. Ledos.

A Visit to three fronts, *glimpses of the British, Italian and French lines*, by Arthur Conan Doyle. London, New York, Toronto, Hodder and Stoughton, 1916, in-16 de 79 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le célèbre auteur de *Sherlock Holmes* a passé quelques jours, au mois de juin dernier, successivement sur chacun des trois Fronts britannique, italien et français et il nous donne, dans ces quelques pages, l'impression qu'il a gardée de cette visite.

On ne saurait s'attendre à ce qu'une visite aussi rapide ait pu fournir matière à une étude approfondie ; mais on peut être sûr qu'un

écrit d'un observateur, d'un penseur et d'un écrivain tel que Sir Arthur Conan Doyle ne saurait être banal et s'imposera à l'attention.

En quelques traits incisifs il a su fixer la physionomie différente, mais également réconfortante, des soldats britanniques, italiens et français ; et ce qu'il dit des uns et des autres servira d'une part à dissiper quelques malentendus qui peuvent subsister entre les Alliés et d'autre part à imprimer plus fortement dans les esprits la certitude de la victoire finale.

En remerciant l'éminent écrivain de cette œuvre utile et particulièrement de ce qu'il dit des soldats français, nous devons faire une réserve formelle sur ce qu'il dit (p. 45) des « cléricaux » italiens ; cela ne me semble pas juste : les catholiques d'Italie, quelles qu'aient pu être au début leurs hésitations ou leurs préférences, ont fait et font leur devoir comme les catholiques de France. Quant à dire que l'Autriche était regardée « comme la Fille aînée de l'Église », c'est une pure extravagance ; ce titre n'a jamais été donné qu'à la France et cela pour des raisons historiques obvies. E.-G. Ledos.

Entre Saint Denis et Saint Georges. *Esquisse de trois civilisations*, par Ford Madox Hueffer ; traduit de l'anglais par M. Butts. Paris, Payot, 1916, in-16 de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de cet ouvrage, dont l'Avant-Propos nous fait connaître sommairement la vie et les écrits, est un polygraphe, mais surtout un poète et un romancier. Il aime toutefois et cultive à l'occasion la politique et l'histoire. C'est un ardent ami de la France, devenu, pour cette raison en même temps que par amour pour son propre pays, un ennemi décidé de l'Allemagne et en particulier de la Prusse. Il est actuellement lieutenant dans l'armée anglaise et prend part, en cette qualité, aux héroïques combats livrés par elle, de concert avec la nôtre, pour la délivrance de notre sol. Son livre intitulé : *Between Saint Dennis and Saint George*, publié au commencement de l'automne de 1915, a été accueilli avec faveur en Angleterre. M. Butts nous en donne une traduction qui nous semble excellente, car elle fait tout l'effet d'un ouvrage original. Cela ne veut pas dire qu'elle ait l'air d'un ouvrage français. Il n'y a peut-être pas au contraire d'exemple plus frappant de la différence d'esprit des deux nations dans la conception, la composition et la rédaction d'un livre que celui de M. Hueffer. L'auteur s'y abandonne en pleine liberté au courant de sa plume et de son *humour* et y entraîne sans scrupule son lecteur, quelquefois dépaysé, du moins s'il a nos habitudes. Il y est, avec verve, question de toutes choses. Quant à l'objet principal et général, il est ainsi défini par M. Hueffer lui-même : « Dans cet

ouvrage, qui est une compilation plutôt qu'une œuvre originale, je m'efforce de présenter au lecteur un grand nombre de ce que je puis appeler des faits fondamentaux, de ce que les Allemands appellent *Quellen*. Je cherche à montrer, et même je dirai hardiment que je prouve au moins une chose, c'est que les peuples de l'Allemagne et l'État prussien sont beaucoup plus belliqueux que n'importe quel autre peuple et quel autre État de l'Europe occidentale... Voici bien exactement le service que je vais essayer de rendre au lecteur : je vais lui fournir, avec une grande précision de langage, un témoignage de première main, non point sur l'Anglais tel qu'il est ou tel qu'il fut, ni sur l'Anglais tel que je le connais, mais sur l'individu que je suis moi-même. Puis j'essaierai de fournir au lecteur, avec une grande précision de langage, un témoignage de première main sur l'Allemand tel que je l'ai vu, et sur le Français. Si le lecteur a jamais assisté à un procès devant un tribunal britannique, il aura entendu le juge expliquer aux jurés quels sont les témoignages qu'ils doivent prendre en considération et quels sont, au contraire, ceux dont ils ne doivent tenir aucun compte, à supposer qu'il s'en soit glissé de pareils dans les dépositions des témoins. Je prie donc le lecteur de se rappeler que je vais, aussi consciencieusement que si j'avais prêté serment, apporter mon témoignage sur les civilisations de ces trois peuples et les comparer entre elles » (p. 18-19, 41-42). — Une attention particulière doit être accordée aux *Appendices*, aux deux premiers du moins. L'Appendice A est intitulé : *Apologistes anglo-prussiens*. Dans l'appendice M. F. M. Hueffer s'est donné pour tâche de réfuter, phrase à phrase, l'écrit de M. Bernard Shaw : *Le Bon Sens et la Guerre*. Il y a notamment recueilli « cent propos militaristes allemands », classés d'après leurs auteurs : 1. Personnages royaux, gouverneurs, fonctionnaires. 2. Chefs de partis politiques, etc. 3. Militaires. 4. Professeurs, historiens et maîtres d'école. 5. Publicistes. 6. Journalistes. 7. Artistes et romanciers. Les citations ainsi groupées sont infiniment curieuses et instructives. MARIUS SEPET.

Aujourd'hui et demain. Pensées du temps de la guerre, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1916), in-18 de 380 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces « Pensées » du temps de la guerre suivent les « Récits » du temps de la guerre qui composèrent le premier recueil des articles de M. René Bazin parus depuis le mois d'août 1914. Le lecteur qui en a goûté la primeur dans l'*Écho de Paris* en retrouvera ici la saveur dans une lecture plus réfléchie, moins hâtive et il sera à même de jouir plus profondément de leur valeur littéraire. Ce dernier charme est grand. Il caractérise le rôle « journaliste » de l'illustre écrivain et lui

donne la marque supérieure du talent au service du bien. La note de ces quarante et quelques articles c'est une sorte de préparation de l'avenir : « *Aujourd'hui et demain* » ; des événements actuels, M. Bazin tire des conclusions politiques et déjà pose les bases de la maison reconstruite et purifiée où viendra vivre la France libérée et victorieuse. Les deux chapitres : « Discours aux publicistes chrétiens » ; « Des enfants ! » offrent, en particulier, cet enseignement. Par là ce recueil se distingue de beaucoup d'autres qui ne sortent pas de la narration et de la description. Ce n'est pas que l'auteur ne sache également conter avec un agrément plein d'émotion ou d'humour les histoires de la dramatique époque que nous vivons ; ainsi : « La Toussaint en Alsace », « Arras », « le Cuistot », sont des tableaux délicieux dans des cadres d'art. Et l'ensemble du volume, par sa hauteur morale et son exécution littéraire, apporte un délassement de choix et ouvre des horizons sereins au cœur comme à l'esprit.

Geoffroy de Grandmaison.

Dix Jours en Italie, par Maurice Barrès. Paris, Crès, 1916, in-16 de 183 p. — Prix : 1 fr. 75.

Appelé avec un petit groupe dont faisaient partie MM. Barthou et Pichon à faire une courte visite au Front italien, M. M. Barrès nous donne, dans cet élégant petit volume, les impressions qu'il a rapportées de cette course rapide.

On ne cherchera naturellement ici ni un précis raisonné des opérations italiennes, ni des tableaux des faits d'armes qui distinguent cette guerre ou de la vie des troupes italiennes. Qui veut se rendre compte de l'avance méthodique de nos alliés n'a qu'à relire la série des bulletins brefs et précis de Cadorna en les suivant sur une carte développée, et qui veut sentir palpiter la vie héroïque de l'armée italienne, qui recherche l'émotion des actes d'audace, des dévouements, de la grandeur tragique de cette lutte, doit lire les pages d'épopée que lui a consacrées M. Barzini, que nous avons signalées déjà à nos lecteurs et auxquelles M. Barrès emprunte deux citations.

Ce qu'a voulu M. Maurice Barrès, c'est donner à ses lecteurs « le sentiment des efforts dépensés par nos amis », c'est de « dissiper ce qui subsisterait des malentendus » ; c'est de travailler à l'extension de l'amitié franco-italienne en faisant mieux comprendre à nos compatriotes l'âme de nos alliés. Il y a réussi. Les lecteurs de *l'Écho de Paris,* qui ont eu la primeur de ces articles, aujourd'hui réunis en volume, en ont goûté le charme et l'intérêt ; ils savent que M. Barrès y a mis son talent de poète et son cœur de patriote, mais ils savent aussi qu'on y retrouve son esprit d'observation et son jugement poli-

tique. Que de jolis traits ! que de pensées fines ! que de réflexions suggestives ! Et il reste de cette lecture une impression de sympathie et d'estime pour l'Italie qui ne s'est pas mêlée à la guerre seulement par des motifs utilitaires et égoïstes : l'Italien, dit quelque part M. Barrès, « aime avoir des pensées universelles et, plein de feu, il s'échappe du cercle étroit de ses intérêts propres après les avoir assurés. »

Faute de place, je veux du moins citer un trait qui me semble bien caractéristique du calme et de la confiance inébranlable du général Cadorna : le jour où il reçut la petite caravane, la traitant avec courtoisie, et montrant à ses yeux une entière liberté d'esprit, est le jour même où les Autrichiens lançaient contre le Trentin la grande offensive qui s'est brisée contre les mesures prises par Cadorna ; M. Barrès a raison de dire qu'une telle maîtrise de soi « compose en partie le génie d'un chef suprême qui doit voir les choses dans leur réalité crue et nue et cependant rester impénétrable, afin de propager, toujours et quand même, autour de lui, une confiance favorable à l'action. »

E.-G. Ledos.

La Guerre et le Problème de la population, conférence donnée le 9 mai 1916 en faveur de « *la plus grande Famille* » par Georges Blondel. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-12 de 32 p. — Prix : 0 fr. 60.

Nul n'était plus compétent que l'auteur de cette magistrale conférence, donnée dans la salle de la Société de géographie, pour montrer que, sans familles redevenues fécondes, la France ne saurait se défendre efficacement contre l'Allemagne. Les principaux artisans de la rénovation économique qui devra suivre la guerre seront les adolescents qui ont aujourd'hui de 12 à 17 ans. N'est-il pas grave de constater que l'on en compte 4.600.000 en Allemagne et seulement 1.820.000 en France ?

Baron Angot des Rotours.

La Philosophie sociale et la Guerre actuelle, par J. Maxwell. Paris, Alcan, 1916, in-16 de vii-207 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a, dans ce livre, beaucoup de bon, un peu de mauvais et un peu de contradictoire. Il y a aussi du bizarre.

Par exemple, croirait-on que M. Maxwell approuve l'attitude du roi de Grèce à l'égard des Alliés ; il considère ce monarque comme un sage (!) (p. 41). — Une note de la page 142 reproduit, contre le Pape, une attaque de l'auteur remontant à l'année 1911. Elle vaut à peine d'être relevée. — Quand (p. 180) M. Maxwell parle de l'attentat de Sarajevo, il dit qu'il a été commis par « un assassin d'origine slave » ; il aurait dû ajouter, ce qui est fort important, qu'il était sujet autrichien et non serbe.

En ce qui concerne le traitement à infliger à l'Allemagne vaincue, M. Maxwell hésite, tergiverse, mais en définitive reconnaît que nos agresseurs méritent d'être châtiés et que des garanties doivent être prises contre eux. Mais l'idéologie se mêle ici aux sanctions positives.

Si vous voulez savoir comment l'auteur envisage et résout en quelques lignes le problème de la repopulation française, voyez les pages 191-192 : il y a de quoi être abasourdi.

Par contre, le chapitre V de l'ouvrage est un excellent résumé des idées et des principes politiques de l'Allemagne. — Pages 107-108, on lira une critique serrée, et combien juste ! sur la situation militaire de la France comparée à celle de l'Allemagne à l'heure où l'orage a éclaté. Je n'en dis pas davantage pour l'instant...

Les conclusions de M. Maxwell ne sont pas aussi nettes, aussi absolues que je le voudrais. La Bête abattue, il semble se demander bonnement ce qu'il convient le mieux de faire : prendre la partie qui nous reviendra de sa peau en toute propriété ou simplement en location... Je dirais bien mes préférences ; mais comme le monstre rugit toujours, il convient d'attendre. E.-A. Chapuis.

Le Péril allemand et l'Europe, par René Lote, Paris, Alcan, 1916, in-8 de II-144 p. — Prix : 2 fr. 25.

L'objet du nouvel ouvrage de M. René Lote est indiqué en ces termes dans la dédicace « à M. Félix Le Dantec » : Cette Allemagne, qui troubla toujours ses voisins, est un produit de leur politique presque autant que de la sienne... Aux progrès du germanisme correspondent les défaillances du monde civilisé. De ce danger central, et du cercle de nations alentour, l'un a sans cesse réagi sur l'autre, en des combinaisons diverses que je retrace ici pour l'intelligence du conflit actuel. J'avais étudié dans mes premiers livres l'évolution du mal, ses origines allemandes, une « déviation monstrueuse de la formation moderne » : il me restait à montrer les causes extérieures du même péril. » Pour cette démonstration l'auteur à institué une revue des principaux événements historiques en six chapitres : I. Moyen Age et Renaissance. Les luttes pour l'héritage latin. II. Le Siècle de Louis XIV. L'Autorité de la Grande Nation. III. Au Tournant fatal. La France de Louis XV et la Prusse de Frédéric II. IV. La Révolution et l'Empire. L'Épopée suprême. V. Le Romantisme et le second Empire. Les Funestes Illusions. VI. Entre les deux guerres. L'Expansion germanique et la torpeur de l'Europe. M. René Lote est en fait moins préoccupé d'expliquer le conflit actuel par l'histoire que d'expliquer l'histoire par le conflit actuel, ce qui ne laisse pas que d'obs-

curcir parfois ses vues et ses jugements. Son apologie de la politique conquérante de Louis XIV, puis de la Révolution et de Napoléon (p. 16 et suiv., 65 et suiv.) se rattache, semble-t il, à cette préoccupation. On est un peu étonné de voir excuser l'impitoyable dévastation du Palatinat sur l'ordre de Louvois, qui souleva en Allemagne une indignation sans fin, par « les théories modernes de leur Bernhardi » (p. 28). Il serait plus juste de noter à ce propos l'orgueilleuse et féroce inconséquence et l'égoïsme transcendant de nos ennemis d'outre-Rhin, civilisés en paroles, sauvages en actes, en retard de trois siècles sur les progrès de l'humanité dans la conduite de la guerre. On doit regretter encore que la même préoccupation ait conduit M. Lote à traiter le patriote tyrolien André Hofer de « rustre peu intéresssant » (p. 75). Il faut laisser aux Allemands cette conception de l'histoire. *Le Péril allemand et l'Europe* est d'ailleurs un livre fort intéressant et fort instructif, utile à lire et où abondent, mêlées à des idées fausses et à des appréciations contestables, beaucoup de pensées justes et de remarques perspicaces. MARIUS SEPET.

Au Pays des maîtres-chanteurs, par MARC HENRY. Paris, Payot, 1916, gr. in-8 de 220 p., avec 8 illustrations hors texte en couleurs. — Prix : 4 fr.

Les Allemands peints par eux-mêmes, par A. TUDESQ et J. DYSSORD. Paris, « Éditions et Librairie », s. d. (1916), in-8 de 106 p., avec des illustrations en couleurs et en noir. — Prix : 2 fr.

M. Marc Henry a longuement et intimement « fréquenté les écrivains, les musiciens, les peintres, les acteurs, les virtuoses, tout le monde tapageur des *m'as-tu-vu*, des *m'as-tu-lu*, des *m'as-tu-entendu* » (p. 164) du *Pays des maîtres-chanteurs*. Sans doute, dans ce monde d' « enfants intelligents de l'Allemagne », l'auteur a rencontré plus d'un grotesque, mais il a constaté aussi l'existence de nombreux talents et contracté quelques amitiés. Vingt années durant, de 1895 au début de la guerre actuelle, il a habité outre-Rhin, à Munich surtout, ayant parcouru comme directeur et régisseur de théâtre « toutes les villes d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, de Hollande, les pays scandinaves, la Suisse, et les provinces baltiques » s'efforçant « là-bas, de faire aimer la France. » Tâche louable, certes, mais très difficile, pour ne pas dire impossible, au moins chez les deux premières nations susdésignés.

Tout ce que M. Marc Henry nous raconte, en bien ou en mal, sur le « Pays des maîtres-chanteurs » s'accepte volontiers ; son accent de sincérité et la modération de l'expression, entre autres qualités, préviennent en faveur de l'œuvre ; mais, pour mon compte, je sursaute violemment quand l'auteur vient nous assurer (*Appendice*, p. 207) que

« si l'empereur d'Allemagne, avant de déchaîner le fléau qui décime l'Europe, avait été forcé de réclamer par la voie du plébiscite l'assentiment de ses sujets, une immense majorité lui eût répondu : Non ! »

M. Henry, qui a observé beaucoup de choses germaniques, semble avoir passé, sans les comprendre ni même les voir, devant les Ligues de tous vocables travaillant à l'envi, de façon « kolossale », pour que le *Deutschland über alles !* s'impose à l'univers. Et je ne le lui aurais pas reproché, à coup sûr, si son affirmation n'était pas, à mes yeux du moins, extraordinairement hérétique. Tout ce qui s'est dit, s'est écrit, s'est accompli depuis le déclanchement de la guerre, et même avant, prouve, clair comme le jour en plein midi ensoleillé, que l'Allemagne, à peu près entière a voulu la bataille... pour le butin qu'elle se croyait sûre de saisir.

Laissons cela. Ce qu'il faut chercher, ce que l'on trouvera dans le présent volume, c'est un tableau de mœurs allemandes, tableau brossé de main de maître. Je n'ai constaté nulle part trace de malveillance calculée. Qu'il nous parle des socialistes, des artistes en tous genres qu'il a coudoyés, des souverains, des femmes, des étudiants parfois bien grossiers, des officiers vaniteux, des agents de police brutaux ou même des juifs, avec qui il n'a guère entretenu que de bons rapports, M. Henry reste simple, calme, ne reniant pas certaines sympathies *ante bellum*, si je puis dire, ce qui le laisse plus à l'aise peut-être pour noter les travers, dévoiler les tares de l'hypocrite Germanie et aussi pour signaler à notre attention ce qui peut nous inciter à améliorer chez nous « quelques formes de la vie courante » (p. 79-91). — Livre de « bonne foy », comme disait Montaigne, et, de plus, vivant et pittoresque.

— Mettant à contribution les écrivains les plus réputés d'outre-Rhin, d'autres moins notoires et aussi des monarques prussiens, MM. A. Tudesq et J. Dyssord ont composé un volume intitulé : *Les Allemands peints par eux-mêmes*. Les illustrations, très suggestives, sont empruntées, — comme celles du livre de M. Marc Henry, — au satirique journal munichois bien connu *Simplicissimus*. Cette succession de tableaux, qui n'est pas à placer sous les yeux des trop jeunes gens, est loin d'être à la louange du « peuple élu » dont les échantillons ou représentations sont étiquetés ici en huit catégories, savoir : L'Allemand jugé comme peuple ; Un Bluff qui dura plus d'un siècle : la Kultur ; Le « Herr Professor » ; La Presse ; La Femme allemande ; Le « Hobereau » allemand ; Ce que pense l'officier allemand ; Les Méfaits de la domination prussienne.

Gens et choses étant durement malmenés par d'authentiques Allemands, c'est le cas de rappeler que l'on n'est jamais trahi que par les siens.

Et M. Marc Henry, malgré le grand intérêt que m'inspire son volume, me permettra de lui opposer MM. Tudesq et Dyssord en ce qui a trait aux responsabilités allemandes globales du cataclysme européen : « Pour ceux, disent-ils (p. 8-9) qui, ces derniers ans, ont voyagé en Allemagne et connaissent un peu le peuple, qu'il soit des champs ou de la ville, de la plus haute Prusse, ou de la plus basse Bavière, aucun doute n'est permis : la guerre ne fut pas imposée par une classe à d'autres : elle est du peuple autant que du Kaiser. »

J'estime que M. Marc Henry se trompe et que MM. Tudesq et Dyssord sont dans le vrai. E.-A. CHAPUIS.

Souvenirs d'avant-guerre pour servir après, par PAUL FLAT. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-8 de 95 p. — Prix : 1 fr. 50.

Pages originales où une critique impitoyable est fortifiée par une psychologie antinévralgique et un comique discret.

D'abord, rétrospectivement, M. Paul Flat administre une volée de bois vert à certaine catégorie de professeurs de l'Université qu'il portraiture sans les nommer, leur opposant d'ailleurs quelques confrères sympathiques que l'on regrette de ne point connaître de façon précise.

Un directeur de revue importante — ce qui est le cas de M. P. Flat, — pratique forcément les femmes de lettres. Celles dont il nous entretient ici amuseront la galerie : des types, simplement ; pas de personnalités dévoilées : l'auteur est trop galant homme pour qu'il en soit différemment. Mais, en son for intérieur, que pense-t-il de nos bas-bleus contemporains ? Voici : « Une main de femme n'est jamais si belle à contempler que lorsqu'elle ne tient aucune plume entre les doigts. » — N'est-ce pas un peu dépasser la mesure ? — Quant au « théâtre d'avant-guerre », son examen rapide nous vaut des observations que l'on fera bien de méditer lorsque celui d'après-guerre le remplacera. Il en est de même des questions d'art, où la « main-mise de l'étranger », de l'Allemand surtout, était devenue chez nous aussi humiliante qu'intolérable.

Le dernier chapitre de ce petit livre : *Les Français à Bayreuth*, nous offre un mélange d'admiration pour le génie de Wagner et de mépris expliqué pour la veuve du musicien, très antipathique figure franco-polonaise germanisée, que complète celle d'un fils reproduisant « avec une fidélité quasi caricaturale les traits extérieurs du père... : jeune oison qui veut singer l'aigle et, par là, donne un spectacle aussi vain que ridicule ». M. P. Flat termine en disant, ce que je souhaite voir se réaliser, que « nul Français n'ira plus à Bayreuth », car, outre que ce pseudo-sanctuaire de l'art n'est plus qu'une

« affaire », le piètre rejeton du maître « a apposé sa signature au bas du fameux manifeste des Intellectuels allemands. » — Ce dernier motif suffit. E.-A. Chapuis.

Législation provisoire des œuvres de guerre, par Auguste Rivet. Paris, Bonne Presse, s. d. (1916), in-16 allongé de 163 p. — Prix : 2 fr.

Vous êtes-vous affilié depuis la guerre à une de ces œuvres qui ont pour but de secourir nos soldats, eux ou leurs familles? Prenez garde, n'oubliez pas que nos législateurs ont consacré leurs loisirs à voter une loi sur les œuvres de guerre qui font appel à la générosité publique. Cette loi est du 30 mai 1916 ; elle est complétée et renforcée par un décret du 18 septembre 1916 et par une circulaire ministérielle postérieure. Une « œuvre » doit essentiellement procéder d'une pensée de bienfaisance et de dévouement. Si quelques filous furent capables de se couvrir de ce titre pour exploiter la charité publique, il n'était pas difficile de trouver dans le code pénal des armes pour les arrêter et les punir. On a mieux aimé y consacrer une loi spéciale, en neuf articles, qui ne remédiera à rien et n'est capable que de décourager bien des bonnes volontés. Si cette loi avait existé dès avant la guerre, nul doute qu'elle aurait coupé les ailes à beaucoup d'initiatives généreuses. Quoi qu'il en soit, cette loi maintenant existe ; il faut la connaître et il faut s'en préserver. L'excellent commentaire que vient d'en donner M. Auguste Rivet, professeur à la Faculté catholique de droit de Lyon, est le meilleur guide que puissent prendre toutes les personnes qui s'occupent des œuvres dont il s'agit. Le nom seul du savant juriste lyonnais sera pour nos lecteurs une recommandation suffisante. Notons seulement, à la fin du volume, un résumé pratique, destiné à mettre en quelques lignes sous les yeux des intéressés toutes les obligations qui résultent pour eux de la loi nouvelle : livres et registres à tenir, règles de comptabilité, états périodiques à envoyer au préfet, obligations des quêteurs, des dépositaires de troncs, des placeurs de billets, etc., etc. M. L.

Le Problème des loyers et ses solutions d'après les opinions les plus autorisées, par Léon Parisot. Paris, Perrin, 1916, in-16 de xi-157 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans ce volume, M. Léon Parisot donne le résultat d'une enquête sur la manière de concilier après la guerre les intérêts opposés des propriétaires et des locataires. Plus la guerre se prolonge, plus le problème devient difficile ; aussi voyons-nous que le Parlement n'a pu aboutir jusqu'ici à trouver une solution acceptable. Au début, on a procédé pour les loyers à peu près comme pour la mobilisation.

Après avoir mobilisé tout le monde, on a reconnu qu'il fallait ramener beaucoup d'ouvriers et de spécialistes à leur emploi professionnel. De même, après avoir proclamé une dispense générale de paiement des loyers pour les mobilisés, pour les petits locataires et, sous condition d'une déclaration, pour tous les patentés, on s'est aperçu que cette mesure était trop absolue et que beaucoup de gens en abusaient. Il eût fallu aussi, sur ce terrain, revenir en arrière, restreindre le moratorium, obliger tous les locataires en mesure de payer à s'exécuter. On n'a pas eu le courage de le faire. Mais plus on attendra, plus la question deviendra inextricable. Jusqu'à quand le moratorium devra-t-il être maintenu ? Les loyers non payés, accumulés depuis plus de deux ans, ne devront-ils pas être réduits, et dans quelle mesure ? Comment cette réduction aura-t-elle lieu ? Quelle sera la juridiction compétente en cette matière ? Les propriétaires devront-ils être indemnisés, et par qui ? Si c'est par l'État, comment celui-ci récupérera-t-il les capitaux qu'il y emploiera ? Telles sont les questions sur lesquelles M. Parisot a interrogé un certain nombre de personnalités éminentes et compétentes, notamment M. le président du tribunal de commerce de la Seine, M. le directeur de la chambre syndicale des propriétés immobilières de la ville de Paris, M. le président du comité de défense des locataires, etc. M. Parisot rend compte des réponses qu'il a obtenues et reproduit même *in-extenso* les plus importantes.

M. L.

L'Été du silence, par Th. de Bevaix. Cannes, imprimerie Guiglion, 1916, in-8 carré de xii-167 p. (En vente au secrétariat de l'Association nationale pour la protection des familles des morts pour la patrie, 5, rue du Pré-aux-Clercs). — Prix : 4 fr.

L'auteur de ce volume au titre mystérieux dissimule sous un pseudonyme la très distinguée compagne de l'un de nos meilleurs collaborateurs. M. G. Lenotre, qui en a écrit la Préface, en espère et en prédit le succès. « J'imagine, dit-il, que les lecteurs délicats adopteront cette œuvre d'attachante sincérité, éclose comme une fleur vivace sur les ruines, au bruit de l'orage. » L'écho de la guerre se retrouve presque à chaque page des mélanges dont ce livre se compose et qui sont classés en trois parties : I. Les Réflexions. — Les Définitions. — Les Rencontres. II. Portraits. III. Les Visions. — Les Fables. — Les Devises tirées de la guerre. Pour notre part, nous avons particulièrement goûté les morceaux suivants de la seconde partie : *Médecins de France. — Soldats de France. — Infirmières françaises.* On trouve dans celui-ci de bien fines et touchantes esquisses de religieuses. Cela est vu et senti.

M. S.

Les Lauriers sur les tombes, par Pierre d'Arcangues. Paris, Éditions Pierre Lafitte, 1916, gr. in-4 de 23 p., illustré par P. de Montaut.
La Légende des poilus, poèmes à dire, par Émile Roudié. Paris, Berger-Levrault, 1916, in-12 de 79 p. — Prix : 2 fr.

La luxueuse plaquette de M. Pierre d'Arcangues, sous-lieutenant de hussards, est presque autant un album qu'un recueil de poésies, car les pages non enrichies des compositions de M. P. de Montaut, qui appartient à une ambulance de division en campagne, sont des exceptions. A noter que texte et illustrations nous viennent directement du Front. Nous ne décrirons pas les images de M. de Montaut ; il y a cependant un grand christ de pierre sous la neige, avec, à ses pieds, un soldat mort et derrière lui un autre placé en sentinelle, qui a retenu longuement notre attention. Quant aux poésies de M. d'Arcangues elles ont plus de charme et de douceur que de force ; ce hussard est un délicat, un sentimental : il sabre peu, il chante surtout. La pièce intitulée : *La Dernière Lettre* d'un soldat qui vient d'être tué est délicieuse absolument. Adressée à la femme « bien aimée », elle se termine ainsi :

O ce retour ! vois-tu, chaque jour je l'évoque :
Il est en moi comme un refrain ensorceleur,
Comme les taches d'or dans ma lande, à l'époque,
De nos genêts en fleurs...

Et le poète complète l'émouvante missive par les vers suivants :

La lettre finissait là, tendre, nostalgique
Et c'était à la fois très simple et très tragique
Cette évocation palpitante d'espoir
Longtemps je restai là, serrant sur ma poitrine
La lettre inachevée... et, quand la nuit divine
Eût absorbé le soir,

Immobile et rêvant au logis sous les treilles,
Aux ormeaux du chemin, au jardin plein d'abeilles,
Qui ne frémirait plus au rythme de ses pas,
Je restai là songeant surtout au cher visage
Qui, le soir du retour au pauvre vieux village,
Ne le reverrait pas.

— Les vingt-quatre petits poèmes qui forment le recueil de M. Émile Roudié se font remarquer à la fois par leur patriotisme, leur vigueur, l'esprit et la grâce qui les anime souvent. Le choix, pour une citation, n'est pas aisé. Cependant voici une pièce qui me plaît plus particulièrement : *La Robe de Dorothée*. Dorothée, femme d'un officier de uhlans, est entrée dans un château des bords de l'Aisne, où, en Allemande avisée, elle inventorie les armoires. Là,

En décrochant de-ci de-là,
Elle pousse un cri de surprise :

« *O mein Gott !* une robe exquise.
Une toilette de gala ! »

Péniblement, quoique sans tarder, elle y introduit sa grosse et lourde personne. Alors la robe, en bonne Française, enserre, étreint, étouffe la voleuse :

En vain de ses doigts elle tente
D'arracher l'étoffe — en lambeau ;
La robe la tient, haletante,
Et l'étrangle dans son étau !

Suit l' « Envoi » ci-après :

Germanie, opulente et grasse,
Nous aussi, nous ne cédons pas :
Tu crois nous saisir dans tes bras
Nous t'étranglerons — avec grâce !

C'est joli, n'est-ce pas ? Je demande toutefois à ajouter un mot, un seul, devise de ma ville natale : *Utinam !* E.-A. Chapuis.

— *Le Principe des nationalités. Ses origines historiques* (Paris, Alcan, 1916, in-8 de 30 p. Prix : 0 fr. 60), tel est le titre de l'opuscule dans lequel M. Henri Hauser, professeur à l'Université de Dijon, traite une question plus que jamais à l'ordre du jour et que la guerre actuelle a la prétention de résoudre. La résoudra-t-elle à la pleine satisfaction des intéressés ? Nous ne le croyons pas. C'est aussi l'opinion de M. Hauser qui, peu influencé par les mots, examine les choses sous leurs divers aspects : géographique, ethnique, historique. Il est d'avis, finalement, que lorsqu'un congrès refera la carte de l'Europe, il devra, s'il veut créer une ère de paix, s'efforcer de dégager « la véritable volonté, non falsifiée, des populations elles-mêmes. » « Cette volonté, ajoute-t-il, ne s'exprime que très imparfaitement dans un vote émis à un jour fixe, et dans lequel le hasard ou les habiletés administratives joueront toujours un grand rôle. Elle s'exprime beaucoup mieux dans ce « plébiscite de tous les jours » que constituent les manifestations multiples, les réactions quasi instinctives de l'âme populaire, ses résistances, ses sympathies, son attachement à ses symboles, parfois à sa langue, parfois à sa religion, toujours à ses souvenirs. La diplomatie européenne n'aura pas trop de tout son tact, de toute sa finesse pour démêler ces éléments psychologiques. »

— Des quatre chapitres qui composent la brochure de M. Henri Chardon : *La République victorieuse* (Paris, Plon-Nourrit, 1916, petit in-8 de 75 p. Prix : 0 fr. 50), le premier, où sont exposées *les Origines de la guerre*, est certainement le meilleur. Le second : *Aux Champs de Seine-et-Marne* offre un intérêt assez relatif. Dans le troisième : *La*

Sainte-Alliance des peuples, l'auteur, après nous avoir dit (p. 41) que « nous n'interviendrons pas dans les affaires intérieures de l'Allemagne » et cela, pour des motifs d'idéalité qui ne peuvent que laisser bien froids les véritables politiques, nous assure (p. suivante) que, malgré sa défaite, « l'Allemagne restera dangereuse pour l'Europe » et que « nous devrons compter chaque jour, chaque heure, avec la rancune du peuple allemand vaincu... », ce que nous estimons fort exact. Pourquoi, alors, afin de prendre nos garanties, n'interviendrions-nous pas — et très sévèrement — dans les affaires intérieures de ces insociables voisins, au point de les rendre inoffensifs ? D'autre part, que penser de la première phrase du chapitre IV ? M. H. Chardon croit, dur comme fer, que c'est le pouvoir personnel de Guillaume II qui est « l'unique cause de la catastrophe mondiale. » Or, tout ce que nous savons, tout ce que nous avons vu, notamment dans la première phase des hostilités, prouve jusqu'à l'évidence que la guerre a été désirée, voulue, acclamée par la nation allemande entière, depuis ses bas-fonds jusqu'à ses divers sommets. Peut-être pourrions-nous relever quelques autres détails ; mais tenons-nous en aux trois observations ci-dessus et ajoutons que l'auteur a été mieux inspiré quand, dans ce même chapitre : *L'Organisation de la République*, il a fait le procès des choses existantes et proposé des réformes généralement heureuses en ce qui touche l'administration du pays.

— Le 26 juillet dernier, M. Louis Barthou, ancien Président du Conseil, a fait à Genève une conférence éloquente, qui vient de paraître dans la collection des *Pages actuelles, 1914-1916* (nº 95), sous le titre : *Toute la France pour toute la guerre* (Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 47 p. Prix : 0 fr. 60). Après avoir brièvement rappelé les trop nombreuses provocations de l'Allemagne, auxquelles la France, voulant la paix, ne répondit jamais que pour concilier les choses, l'orateur a établi, une fois de plus, par le simple exposé des faits, que notre pays a été attaqué par ses hypocrites et irréconciliables ennemis sous des prétextes reconnus depuis mensongers par les autorités allemandes elles-mêmes. Enfin il a montré que la France, obligée de tirer l'épée pour se défendre, a fait subitement trêve à ses discordes civiles, réalisant ce que l'on a appelé l'union sacrée de tous ses enfants, unanimement résolus à poursuivre la lutte jusqu'au triomphe libérateur. Et l'auditoire entier, frémissant, a fait à M. Barthou une ovation formidable. — Les oreilles, à Berlin, ont dû tinter désagréablement.

— *Civilisation et Kultur* (Paris, Berger-Levrault, 1916, in-12 de 69 p. Prix : 0 fr. 75) est le titre d'ensemble d'un très intéressant petit volume où ont été réunies diverses conférences faites par des intellectuels, officiers ou modestes gradés, voire un simple soldat,

aux blessés d'un dépôt de l'arrière. Avec une Préface du lieutenant-colonel Bernard, du 69e régiment d'infanterie, on trouve ici, traités avec talent, les sujets suivants, très variés : *Civilisation et Kultur*, par M. Ch. Trémeau, sergent infirmier ; *La Guerre et l'Esprit français. Les Dessinateurs humoristes*, par M. Pol Simon, lieutenant au 69e d'infanterie ; *La Guerre et les Chants français*. I. *Chants héroïques*. II. *Chansons de marche*. III. *Chansons satiriques, comiques, antiboches*, etc., par M. J. Perrin, sergent infirmier ; *La Mentalité allemande*, par M. L. Lacroix, infirmier ; *L'Alsace dans ses rapports avec la France et l'Allemagne*, par M. E. Jacquemet, caporal au 29e d'infanterie ; *Nos « Marie-Louise. » Ceux d'autrefois, ceux d'aujourd'hui*, par M. Pol Simon, lieutenant déjà nommé.

— C'est à la définition et à la critique de la mentalité allemande que M. George Fonsegrive applique après beaucoup d'autres, mais de façon remarquable, son talent bien connu et justement estimé, dans l'opuscule formant le n° 90 des « Pages actuelles » : « *Kultur* » *et Civilisation* (Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 40 p. Prix : 0 fr. 60). Il étudie le sujet sous diverses faces en neuf paragraphes : I. L'Enseignement primaire. II. Éducation professionnelle et militaire. III. Enseignement secondaire. IV. Enseignement supérieur. V. L'Art allemand. VI. Kultur et Militarisme. VII. Philosophie de la Kultur. VIII. Le Mécanisme cultural. IX. Conclusion.

— *Angleterre et France. Fraternité en guerre. Alliance dans la paix*, tel est le titre d'un opuscule de sir Thomas Barclay, qui a pris place sous le n° 91 dans la collection « Pages actuelles » (Paris, Bloud et Gay, 1916, in-12 de 40 p. *Pages actuelles*, n° 91. Prix : 0 fr. 60). L'auteur y expose les origines et les motifs de l'alliance anglo-française, les obstacles qui naguère s'y opposaient et l'influence qu'ont eue, selon lui, sur sa conclusion les relations séculaires de l'Écosse avec la France. Il a non seulement accueilli, mais placé comme *Avant-Propos* en tête de sa brochure une lettre de M. Gabriel Hanotaux qui conteste amicalement certaines de ses assertions.

— Dans son étude : *La Haine de l'Allemagne contre la vérité* (Paris, A. Picard et fils, 1916, in-8 de 79 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*), Mgr Charles Bellet a voulu, à son tour, mettre en relief l'actuelle mentalité allemande et tirer une leçon morale des causes et des circonstances de l'horrible guerre a laquelle l'Europe est en proie. C'est ce qu'il a fait en cinq parties savoir : I. Déformation de l'âme germanique. II. Les Origines de la guerre et les responsabilités. III. La Violation de la neutralité de la Belgique. IV. Barbarie et Terrorisme. V. Sources bibliographiques de cette quatrième partie. L'information de Mgr Bellet est abondante, son exposé très clair et ses réflexions très justes.

— *Les Pages d'histoire, 1914-1916* (Paris et Nancy, Berger-Levrault) forment déjà toute une bibliothèque documentaire. Les volumes numérotés 111 à 116 viennent de paraître : N° 111. *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XX. *Mai-juin 1916* (suite chronologique des dépêches du gouvernement français) (in-12 de 148 p. Prix : o fr. 90), après lesquels on a imprimé des « annexes » telles, entre autres : Discours du Président de la République à Nancy et à l'inauguration du monument élevé à la mémoire des auteurs et compositeurs dramatiques tombés au champ d'honneur ; Allocutions du Président de la République, des Présidents de la Chambre des députés et du Sénat aux membres du Conseil de l'Empire de Russie et de la Douma ; Dépêches échangées entre le Président de la République et les Souverains des pays alliés. — N° 112. *L'Esprit français. Les Caricaturistes.* Préface d'Arsène Alexandre (in-12 de xxx-159 p., avec de nombreuses reproductions. Prix : 2 fr.). Ce charmant volume a été tiré sur papier de luxe à cause des gravures qui en composent la majeure partie. Le texte et les images se retrouvent dans l'album intitulé : *Pendant la guerre. L'Esprit satirique en France*, dont il a été question ici même (août-septembre 1916, t. CXXXVII, p. 123-124). Nous n'y reviendrons aujourd'hui que pour dire que les reproductions ont été généralement réduites tout en restant aussi nettes que dans le grand album et que ce n° 112 de la collection en est déjà au 3e mille. — N° 113. *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XXXI. *Juillet 1916* (suite chronologique des dépêches du gouvernement français) (in-12 de 123 p. Prix : 0 fr. 90), avec des pièces diverses, notamment le Discours prononcé par le Président de la République, le vendredi 14 juillet 1916, à l'occasion de la remise des diplômes d'honneur aux familles des officiers, sous-officiers et soldats morts pour la Patrie. — N° 114. *Chronologie de la guerre*, par M. S. R. 4e volume (*1er janvier-30 juin 1916*) (in-12 de 173 p. Prix : 1 fr. 25). — N° 115. *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XXII. *Août 1916* (suite chronologique des dépêches du gouvernement français) (in-12 de 120 p. Prix : 0 fr. 90). A noter les annexes suivantes : Voyage du Président de la République et du Président du Sénat aux armées ; Télégrammes du Président de la République et du Roi d'Angleterre ; Voyage du Président de la République à Saint-Dié ; Discours prononcé à Londres, le 4 août 1916, pour le second anniversaire de l'entrée en guerre de l'Angleterre, par M. Paul Painlevé, ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des inventions intéressant la Défense nationale, — N° 116. *Leurs Crimes*, par MM. L. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, G. Simon, maire de Nancy, et G. Keller, maire de Lunéville (in-12 de 65 p. Prix : 0 fr. 60). Suite de spécimens, pris au hasard dans les documents officiels ou

dans les carnets de route trouvés sur de nombreux officiers, sous-officiers et soldats allemands, de tous les genres d'horreurs commis par l'envahisseur en Belgique et en France : vols, incendies, assassinats, violences à l'égard des femmes, des vieillards et des enfants, achèvement de blessés, martyre des prisonniers civils, etc. Publiée sous le patronage de vingt-quatre maires de villes françaises éprouvées par la guerre, cette brochure est de nature à creuser entre ceux d'entre nous qui se souviendront et nos odieux adversaires un fossé qui ne se comblera pas de sitôt.

— En avril 1915 (t. CXXXIII, p. 158-159), le *Polybiblion* a rendu compte du livre de M. Antoine Delécraz : *Paris pendant la mobilisation. Notes d'un immobilisé (31 juillet-22 août 1914).* Nous avons à signaler aujourd'hui une nouvelle édition de cet ouvrage parue à la librairie Payot (in-16 de 334 p. Prix : 3 fr. 50), en regrettant que l'auteur n'ait pas continué ses « notes » jusqu'à une date plus rapprochée de l'heure présente : les impressions de la grande ville un peu avant, pendant et après la bataille de la Marne, notamment, eussent été intéressantes à rappeler.

— Une courte Préface de la plume autorisée du général Canonge résume heureusement et met en valeur les souvenirs émus d'une infirmière : *Sous la rafale, souvenirs de guerre,* par Mme de Selle de la Castille (Paris, Lethielleux, 1916, in-12 de xvi-175 p. Prix 1 fr. 50). Ceux-ci se traduisent par des notes rapides, des anecdotes, des citations, des traits groupés sous quatre titres : l'Humour français ; la Bravoure française ; l'Espérance française ; la Grandeur française ; et aucun des paragraphes de ces quatre chapitres ne dément les promesses qu'il donne.

— Le lieutenant Louis Thomas raconte sa campagne *Avec les chasseurs à pied* (Paris, Crès, petit in-16 de 97 p. Prix : 1 fr. 75), la retraite, l'Argonne, etc. Ce récit, écrit dans un style inégal, où la phrase gagnerait à être plus concise, se relève à la fin du volume dans les descriptions de combats (Ch. VII, la reprise de la cote 285 ; Ch. VIII, l'attaque, etc.) ; il devient alors simple, alerte, bien mené. Notons que malgré quelques prétentions au « je m'enfichisme », M. Thomas a trop de tendances à critiquer ce qui l'entoure, pour se... moquer de tout.

— *Pour le livre d'or des Vosges* M. Charles Mathiot a esquissé quelques croquis d'enfants du pays qui sont tombés glorieusement dans la lutte sanglante contre l'ennemi : André Mutel, frappé mortellement à Courbesseaux le 25 août 1914 ; Gaston Krantz, blessé et disparu le 22 août près de Bazeilles ; François Boucher, tué le 3 janvier 1915 à l'attaque de Steinbach (Vannes, imp. Lafolye frères, 1916, in-8 de 16 p.). Que de noms hélas ! se sont ajoutés déjà à ces trois

noms ; la générosité de leur sacrifice, qui est un exemple pour tous, doit-être une consolation, bien qu'amère, pour ceux qui les ont engendrés. « Que l'âme des vivants, dit M. Mathiot, communie par la pensée constante avec celle de ces immortels. »

— *Le Guide militaire français-allemand à l'usage des armées en campagne* qu'a dressé M. Georges-Albert Buisson (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-8 de 88 p., avec 1 plan. Prix : 1 fr. 25) est fort bien conçu pour permettre à nos soldats sur le Front de s'assimiler rapidement les éléments pratiques de langue allemande nécessaires pour comprendre les Allemands et se faire comprendre d'eux ; pour donner à son travail la plus grande utilité possible, M. Buisson ne s'est pas contenté de noter ce qui peut servir « en présence de l'ennemi » ; il y a joint les termes et phrases dont nos hommes auront à faire leur profit à l' « entrée en pays ennemi » et pour l' « installation en pays ennemi. » La prononciation est figurée d'une manière simple et aussi claire qu'il est possible de le faire par écrit. Des renseignements sommaires sur l'armée allemande, l'indication des principales abréviations usitées dans la correspondance militaire allemande et le plan schématique d'un ensemble d'organisations défensives allemandes achèvent de donner à ce « guide » un caractère pratique qui le recommande à nos soldats... et aussi aux non combattants.

— *Petit Guide pratique de guerre pour ma compagnie*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-18 de 64 p. Prix : 0 fr. 60), écrit, au Front, par le capitaine Hanguillart, est un manuel destiné à nos soldats dans les tranchées, mais que l'on pourra lire avec intérêt à l'arrière, car il nous renseigne d'une façon très complète et très intéressante sur la façon de combattre de nos hommes en toute première ligne. Quantité de ces pages démontrent chez l'écrivain — qui est surtout un soldat — une parfaite connaissance de la situation et de son métier ; certaines sont aussi amusantes qu'utiles, tel le chapitre sur les ruses de guerre.

— *L'Essai de jeu de la guerre*, de MM. P. de Lanux et R. Castro, (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-16 de 43 p. Prix : 0 fr. 60), donne des méthodes de combat pour le temps de paix. Il est vraisemblable que nos « poilus » ne l'utiliseront que plus tard ; pour le moment, le jeu qu'ils jouent est moins théorique et plus passionnant : laissons-les combattre, ils feront de la tactique en chambre après.

— *Les Mitrailleuses*, de M. Francis Marre, nous fournissent une série de renseignements intéressants sur une arme dont on parle beaucoup et que peu de gens connaissent exactement. On sait quelle importance tactique a pris, dans les combats actuels, cet engin que certains affectaient de tenir en peu d'estime avant la guerre et qui est tout d'un coup passé au premier plan. — La brochure de M. Marre

donne des idées générales sur les mitrailleuses ; au contraire le *Petit Questionnaire à l'usage des gradés et soldats des sections de mitrailleuses* du capitaine Roudil (Paris, Berger-Levrault, 109 p. avec 45 fig. dans le texte) est un manuel très pratique, où le maniement de la pièce est expliqué et détaillé à fond. Ce petit livre rendra de très grands services à nos mitrailleurs de tout grade et sera lu avec profit par quiconque voudra se rendre compte du fonctionnement exact de nos canons à balles.

— La curiosité publique s'est attachée à un double opuscule de M. Georges Stoffler : *La Prophétie de sainte Odile et la Fin de la guerre* (Paris, Dorbon aîné, 1916, in-8 de 64 p. Prix : 1 fr.) et *la Prophétie de sainte Odile. Texte et traduction* (Paris, Dorbon aîné, 1916, in-12 de 12 p. Prix : 0 fr. 50). Nous ne nous étonnerons pas du succès de vente qu'obtiennent toujours les écrits de ce genre : ils répondent trop bien aux désirs de la crédulité humaine dans sa recherche inquiète du mystère et du merveilleux. Mais, ici, nous ne nous arrêterons pas à discuter un texte étrange, auquel font défaut les titres sérieux de crédibilité, un texte dépourvu de chacune des garanties d'authenticité que requièrent absolument les lois primordiales de la critique historique.

— M. Théodore Botrel a beau s'en défendre dans la spirituelle « Lettre-Préface » qu'il a écrite pour le joli volume de M. Alphonse Bourgoin : « *Bleuets de France* », *chansons et poèmes de guerre* (Paris, Bloud et Gay, 1916, petit in-8 de 112 p. Prix : 2 fr.), il était à merveille qualifié pour présenter au public le recueil de son confrère. « Comment, s'écrie-t-il, ne pas admirer des couplets de si belle allure (*Voici les Poilus ! Battez tambours ! A l'ouvrage !* etc.) qui vont si droit leur chemin, bien alignés, tous au pas, solides sur leurs pieds et en faisant feu, si vaillamment sur le Boche ?

Les chansons aussi sont des balles.

« Car votre recueil... rit avec le « vaguemestre » et les « cuistots », crie aux aviateurs « Haut les ailes ! » et à tous les bons Français de France : « Debout les vivants, pour venger les illustres morts. » — On trouve là 21 chansons et 10 pièces à dire. Allons ! bonne chance, au petit livre de M. Bourgoin, pour lequel M. F. Gillard a composé la musique.

Cartographie. — *Le Front austro-italien (Tyrol, Trentin, Vénétie, Carso, Trieste)* a fait l'objet d'une jolie carte dressée au 500.000e, en quatre couleurs, mesurant 71 centimètres sur 53 et repliée sous une couverture avec titre imprimé, de format in-8 (Paris, Berger-Levrault, 1916. Prix : 0 fr. 75). Sur cette carte bien détaillée, on peut suivre très aisément les opérations militaires actuelles et futures. Elle est

limitée à l'ouest par les points d'Innsbruck, Trente et Vérone, et à l'est par Klagenfurt, Laibach et Fiume, avec le golfe de Venise, Gorizia et Trieste entre ces deux extrémités.

Imagerie. — Une série d'estampes dédiées aux enfants des écoles commence à paraître à la librairie Delagrave. Titre d'ensemble : *L'Ame héroïque de la France*. L'exécution de ces belles planches en deux couleurs a été confiée à un artiste de grand talent, M. Jean Geoffroy. L'ensemble comportera douze sujets où l'action de la population civile fera pendant aux gestes de nos splendides soldats. Nous avons sous les yeux deux de ces tableaux : 1° *L'Usine seconde l'armée* : des ouvriers, vigoureusement campés, travaillent l'acier en fusion ; 2° *L'Exemple du chef* : un officier de marine, l'épée d'une main, le revolver de l'autre, se jette au devant de l'ennemi, à travers les fils de fer barbelés, suivi de « demoiselles au pompon rouge » baïonnette au canon. Cette scène est d'une belle envolée (Prix de chaque tableau, mesurant 50 centimètres sur 65 : 1 fr. 50 en feuille ; 2 fr. 50 monté sur carton).

— Comme imagerie originale, il convient de mentionner les aquarelles illustrant des cartes-lettres postales destinées à la correspondance des militaires et signées d'un délicat artiste, M. Firmin Javel. L'auteur en dépose un certain nombre dans les ambulances et les hôpitaux, puis il remet un numéro de loterie à chaque malade ou blessé : les numéros sortant gagnent ces aquarelles-cartes postales. Cela s'appelle « la Tombola des Poilus. » Si cette tombola artistique amuse et réjouit nos soldats qui souffrent, elle honore aussi M. Firmin Javel, dont le cœur et le talent sont à l'unisson.

Albums. — L'idée qui a présidé à l'exécution de l'album *Germania* (Paris, l'Édition française illustrée, 1916, in-4 de 176 p. Prix : 3 fr. 50) est excellente. On voit ici « les Allemands peints par eux-mêmes » et « les Allemands peints par les neutres », à l'exclusion des belligérants. Les images satiriques reproduites sont suffisantes pour montrer les ridicules de nos ennemis et les présenter surtout sous le jour odieux qui leur est propre. La première moitié de l'album est rempli par des caricatures empruntées à divers « illustrés » germaniques, principalement au fameux *Simplicissimus*. La seconde a été réservée à un certain nombre de pays neutres, savoir : Hollande, Norvège, Suède, Suisse, États-Unis, Grèce, République Argentine, Espagne. L'Espagne et les États-Unis sont bien représentés, mais la contribution des autres puissances est un peu maigre : nous ne doutons pas qu'elle eût pu être plus importante. Cette publication, dont le prix est modeste, mérite d'être largement propagée : on ne lutte pas seulement avec les armes, on combat aussi avec la plume, le crayon, le pinceau. Chaque reproduction de sujet est accompagnée d'une légende

explicative en cinq langues : française, anglaise, italienne, espagnole et portugaise.

— Voici les dernières 72 planches de l'album si grandement suggestif, dont la librairie Colin vient de terminer le tome II et qui a pour titre : *La Guerre. Documents de la Section photographique de l'Armée (ministère de la guerre)*, avec un texte vivant et précis de M. Ardouin-Dumazet (gr. in-4 de 28 centimètres sur 35). Ces 72 planches se répartissent en nombre égal (24) dans les trois fascicules numérotés 18, 19 et 20 (Prix : 1 fr. 25 chacun), que nous allons brièvement décrire : 18e fascicule : *L'Armée coloniale*. Le Sénégal, le Tonkin, l'Annam, Madagascar, nous ont envoyé d'excellents et loyaux soldats. Avec nos troupes de l'Afrique du nord, si justement réputées, ils forment cette armée coloniale aux types variés, étranges parfois, dont une illustration documentaire nous montre le pittoresque défilé. On admire tour à tour les noirs de l'Afrique centrale, les tirailleurs malgaches, indo-chinois, tonkinois, ainsi que les créoles des Antilles et de la Réunion, qui, tous, rivalisent d'endurance et d'entrain avec les zouaves, les turcos, les chasseurs d'Afrique, les marsoins et les soldats de la Légion étrangère. — 19e fascicule : *L'Offensive de la Somme*. Le nom de la Somme restera attaché à la longue et terrible bataille qui, commencée le 1er juillet 1916, ne s'achèvera que quand l'ennemi sera entièrement rejeté des territoires envahis. Ces nombreux villages, aux noms désormais célèbres, que nos braves « Poilus » ont reconquis, nous en contemplons les ruines dans un certain nombre de planches : c'est Dompierre, Frize, Hem, Cléry ; c'est aussi Biaches, Combles, Bouchavesnes, et la ferme de la Maisonnette. Toute cette contrée, ainsi que le Santerre, où l'on s'est battu avec un acharnement extraordinaire, n'est plus qu'un désert effroyable, après avoir été si prospère, hier encore. La paix victorieuse la ressuscitera. — 20e fascicule : *La Marne*. Les tableaux que l'on voit ici rappellent tous un épisode des glorieuses journées de septembre 1914, de cette bataille à jamais fameuse, qui a brisé l'élan de l'envahisseur. Tour à tour nous voyons apparaître des localités ou des paysages dont les noms rappellent l'héroïsme de nos soldats et les efforts heureux de la « méprisable petite armée du maréchal French » : Chambry et Vareddes, Mondement et les marais de Saint-Gond, La Fère-Champenoise, Sermaize, etc. Mais l'horrible guerre se poursuit et ce très intéressant album est arrivé au terme prévu. Est-ce à dire qu'il n'aura pas une suite ? Le contraire nous semble assuré, car un papillon joint à ce 20e fascicule informe les lecteurs que la publication est « momentanément suspendue. » Elle reprendra donc ; et c'est avec grand plaisir que nous en saluerons à leur passage les livraisons futures.

Visenot.

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Notes d'un amateur de couleurs*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d. (1916), gr. in-4 de 191 p., avec planches. Broché, dans un portefeuille, 20 fr. ; relié tête et coins veau marbré, tête dorée, 35 fr. — 2. *Images historiques. Monuments de gloire et liberté*. Paris, Laurens, s. d. (1916), in-4 de 96 p., avec 309 illustrations, 7 fr. 50 ; relié, 10 fr. — 3. *La Grande Guerre*, par Alphonse Nicot. Tours, Mame, s. d. (1916), in-4 de 399 p., illustré de nombreuses gravures, relié percaline, fers spéciaux or et couleurs, 8 fr. 50. — 4. *Coqs de France*, par Georges de Lys. Tours, Mame, s. d. (1916), in-4 de 285 p., illustrations de G. Dutriac. Relié percaline, tr. dorées, 8 fr. — 5. *La Franche-Comté*, par Georges Gazier. Paris, Laurens, 1914, gr. in-8 de 236 p., illustré de 120 grav. et une carte. Broché, 5 fr. ; relié, 6 fr. — 6. *La Normandie*, par Henri Prentout. Paris, Laurens, 1914, gr. in-8 de 251 p., illustré de 121 grav. et une carte. Broché, 5 fr. ; relié, 6 fr. — 7. *La Bombe silencieuse*, par Charles Dodeman. Tours, Mame, s. d. (1916), in-4 de 224 p., illustrations de A. Robida Relié percaline, tr. dorées, 6 fr. 50. — 8. *Mon Journal (1916), recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans*. Paris, Hachette, gr. in 8 de 838 p., illustré de gravures en couleur et en noir. Broché, 8 fr. ; cartonné, 10 fr. Abonnement : France, 10 fr. ; Étranger, 13 fr. 50. — 9. *La Semaine de Suzette*. 12e année, 1er semestre. Paris, Henri Gautier (3 février-27 juillet 1916), in-4 de 362 p., avec de très nombreuses gravures en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France, Algérie, Belgique, 6 fr. ; autres pays, 8 fr. Le vol. semestriel cartonné, 3 fr. 50. — 10. *Les Mots historiques du pays de France, 496-1915*, texte par E. Trogan, aquarelles de Job. Tours, Mame, s. d. (1916), gr. in-4 de 105 p. Riche cartonnage, couverture or et couleurs, dos toile, 6 fr. — 11. *Bécassine pendant la guerre*. Paris, Henri Gautier, s. d. (1916), album in-4 de 62 p., nombreuses illustrations en couleurs de J. Pinchon. Cartonné, couvertures en couleurs, 5 fr.

1. — En un temps où tout est difficulté pour la grande librairie, où le papier est hors de prix, où les typographes et les graveurs font défaut, il pourra sembler d'une souveraine élégance qu'un livre d'étrennes aussi séduisant que les plus beaux d'autrefois nous soit offert à un prix, non pas populaire — il s'agit d'un grand livre d'étrennes — mais infiniment au-dessous de ce que ferait supposer son exécution entièrement luxueuse. La librairie Mame a voulu réaliser cette sorte de gageure, et confirmer ainsi le renom universel que lui ont valu depuis bien des années tant de publications magnifiques. Elle s'est adressée à l'un de ses auteurs préférés, dont les romans, d'un charme pénétrant, qui nous dépeignent dans leur réalité les campagnes de la France, l'âme des paysans, des ouvriers, des humbles, sont pour les familles intelligentes, honnêtes et pieuses, c'est-à-dire pour cette vieille bourgeoisie française qui est le fond solide et indestructible de notre pays, une source toujours vive d'instruction, d'élévation morale, de joie et de saine beauté. C'est ainsi que, pour nos étrennes, M. René Bazin a réuni en un volume les feuilletons si délicats et originaux que les lecteurs du *Journal des Débats* avaient accoutumé de trouver, à intervalles inégaux, sous un titre qui n'a rien de banal : *Notes d'un amateur de couleurs*. Ce pavillon couvre une marchandise délicieuse. Ce sont des études de critique d'art telles qu'en pourrait écrire l'artiste le plus averti, et, en

même temps, des préceptes généraux sur l'art de peindre, mêlés à des conseils plus précis, plus intimes, à des anecdotes qui sont elles-mêmes de petits tableaux, toute une poétique en somme qui mérite d'être longuement méditée. Ainsi le bon Töppfer réunissait jadis, sur l'invitation de Xavier de Maistre, ses *Réflexions et menus propos*. Mais quelle différence d'esprit de l'un à l'autre ouvrage ! Töppfer n'était qu'un dessinateur, et M. René Bazin est un peintre. Il nous parle de la lumière, du choix de l'heure dans le paysage, de la composition du paysage, de l'attitude, du portrait des maisons, des grands espaces, des arbres, de la peinture religieuse — tels sont les sujets d'une partie de ses chapitres, — en écrivain sensible aux plus changeantes nuances de la nature aussi bien qu'aux procédés les plus raffinés du coloris. Et puis, après qu'il nous a exposé sa doctrine, il en cherche l'application et la pratique dans les œuvres des beaux artistes de tous les temps. Il analyse les différences d'atmosphère, les drames de l'ombre et de la lumière où nous apparaissent en des tableaux célèbres « trois vaisseaux de Turner » ; il nous rend avec des mots le rayonnement multicolore « de quelques vitraux modernes » ; il nous fait, « à propos des portraits de Rembrandt », la théorie la plus fine et la plus juste de l'art hollandais ; et il est profondément heureux de nous parler plus longuement des deux grands peintres de Barbizon, qu'il aime comme d'intimes amis, Rousseau et Millet ; auprès de ces campagnards, toute sa science et tout son sentiment de la campagne s'épanouissent merveilleusement. Enfin il y a un noble et grave artiste qui a eu sur la vocation de l'écrivain une influence peut-être décisive, le maître graveur Ferdinand Gaillard, dont M. René Bazin, alors qu'il était étudiant en droit à Paris, fréquentait assidûment l'atelier ; c'est là, devant les chefs-d'œuvre de cet observateur incomparable, qu'il a appris à discipliner ses propres dons naturels, et à n'en user que pour la vérité et la beauté. Voilà pour les morts. Si nous passons aux vivants, voici les pages les plus jolies et les plus éloquentes à la fois sur l'œuvre de René Ménard, ce peintre des horizons classiques, dont les paysages harmonieux évoquent le souvenir de Théocrite et de Virgile ; d'autres, plus loin, sur les trois amis de Ménard, les inséparables, de génie cependant bien divers, mais que réunit leur amour commun de la Bretagne, Lucien Simon, Charles Cottet, André Dauchez ; d'autres encore, des notes subtiles et pénétrantes sur un « intimiste », M. Le Sidaner, dont les tableaux de crépuscule et les nocturnes sont au nombre des œuvres les plus musicales de la peinture moderne. Nous nous amusons aux spirituelles et plaisantes inventions de M. Jean Veber ; enfin il n'est pas jusqu'au grand Pasteur lui-même qui n'ait son chapitre dans le livre, non pas comme chimiste, mais comme pastelliste ; et nous

n'hésiterons d'ailleurs pas à déclarer que Pasteur a fort bien fait de préférer la chimie au pastel. Une très belle allocution à des artistes catholiques formule, comme il convient, la conclusion religieuse sans laquelle un livre de M. René Bazin, fût-il par ailleurs le plus noble et le plus aimable, nous paraîtrait incomplet. Ainsi se terminent les notes et les récits dont la librairie Mame a su faire, par l'ingéniosité de la présentation, le plus gracieux des livres d'étrennes. Un cartonnage de tissu moiré, d'un ton d'ardoise, noué de rubans, protège le livre broché, dont les pages s'encadrent d'un triple filet rouge. L'illustration se compose de nombreuses planches hors texte, tirées en héliogravure, en noir et en couleur ; quelques-unes de ces dernières sont d'une exécution vraiment parfaite ; nous citerons entre autres le superbe portrait d'Élisabeth Bas, par Rembrandt, la Sortie de forêt, par Rousseau, les aquarelles de M. Gaston Le Mains, et surtout cette Place de Gerberoy, la Nuit, de M. Le Sidaner, où l'effet de neige est traduit à merveille, avec la paisible lueur de quelques fenêtres à peine éclairées, dans le grand silence et le mystère ; les procédés mécaniques de la reproduction en couleurs ont atteint ici au grand art.

2. — Sous un très noble titre : *Monuments de gloire et de liberté*, l'actif éditeur M. Henri Laurens a groupé en volume un certain nombre de plaquettes publiées isolément sous l'appellation plus simple et générale d'*Images historiques*. Ce sont le Panthéon, dont le texte est de M. Jean Monval ; la Bastille, par M. Georges Cain ; la Marseillaise et le Chant du Départ, par M. René Brancour ; la Colonne de la Grande Armée, par M. de Lanzac de Laborie ; l'Arc de Triomphe de l'Étoile, par M. Henri Welschinger ; la Galerie des Batailles au Musée de Versailles, par M. André Pératé. Chacune de ces plaquettes, transformées en chapitres d'un beau livre, a conservé sa pagination spéciale. L'illustration est d'une abondance merveilleuse, et d'une exécution impeccable, dans ses petites dimensions : 309 gravures, pour une centaine de pages ! Une très éloquente Préface de M. Henri Welschinger, le savant membre de l'Institut, forme le lien de cette gerbe si harmonieusement assortie par le choix des sujets, le talent et l'inspiration patriotique des auteurs, tous bien connus non seulement du public érudit, mais du grand public. « Leur seul but », dit très justement M. Henri Welschinger, « a été de glorifier la France et de faire aimer la France. » Le but est atteint. Nous souhaitons que ces belles pages obtiennent auprès des jeunes lecteurs tout le succès qu'elles méritent ; qu'elles leur fassent mieux comprendre l'âme de leur patrie, la gloire de leurs ancêtres, et les grandes espérances qu'au milieu même des dures épreuves que nous traversons, nous devons entretenir sans répit comme un feu sacré.

3. — Nous avons rendu compte dans notre livraison de mai-juin dernier (t. CXXXVI, p. 286) de l'ouvrage de M. Alphonse Nicot : *La Grande Guerre 1914-1915*. Nous n'avons qu'à renvoyer nos lecteurs à ce que nous en avons dit alors, en ajoutant aujourd'hui que ce livre, abondamment, soigneusement et richement illustré, sera non seulement bien accueilli par la jeunesse comme cadeau d'étrennes, mais pourra aussi être utilisé avec avantage comme récompense scolaire.

4. — Deux saint-cyriens, Hubert Gueschard et Hervé Le Kernoël, de familles étroitement unies, passent subitement de l'École militaire sur le champ de bataille, car la guerre qui ravage l'Europe depuis si longtemps vient d'éclater. Le second des deux officiers aime la sœur du premier, mais, par délicatesse, il garde le silence, voulant attendre la fin de la campagne pour se déclarer. L'histoire de ces jeunes *Coqs de France*, qui marchent au feu gantés de blanc et plumet au képi, est des plus émouvantes : combats, avances, retraites, succès divers, aventures d'aviateurs, etc. Et cela jusqu'au jour où Hervé Le Kernoël, dans une attaque, tombe, les yeux atteints par des liquides incandescents. Il ne succombe pas à ses affreuses blessures, mais il reste aveugle. Toutefois Dieu lui réserve une consolation : Magdeleine Gueschard devient sa femme aimante et dévouée. Ce roman, où domine la pensée chrétienne, a été écrit par M. Georges du Lys « aux armées », en Artois-Champagne ; il mérite, à tous les points de vue, d'être particulièrement recommandé comme cadeau d'étrennes pour les jeunes gens de quatorze à seize ans. Illustrations et reliure sont parfaits.

5 et 6. — De la charmante collection : *Les Provinces françaises*, entreprise par la librairie Laurens, nous avons aujourd'hui à signaler les deux derniers volumes parus : *La Franche-Comté* et *la Normandie*. C'est M. Georges Gazier, conservateur de la Bibliothèque publique de Besançon, qui a été chargé de nous présenter *la Franche-Comté*. Logiquement, il décrit d'abord « le Sol » : porte de Bourgogne ou Trouée de Belfort ; plaine comtoise, Haute-Saône ; enfin Jura, qui se subdivise en trois régions distinctes : vignoble ou bon pays, les plateaux, la montagne. L'auteur résume ensuite de façon très claire l'histoire enchevêtrée de cette province, où l'on pourrait à peine relever quelques erreurs, d'importance si minime au surplus qu'il n'est guère utile de les indiquer expressément. Pour terminer son étude, M. G. Gazier esquisse « le milieu et la vie » des Franc-Comtois, où, tour à tour, il envisage la race, le caractère, la vie rurale, décrit l'habitation, la nourriture, le costume, nous entretient des croyances, légendes et traditions populaires, des patois et sobriquets, sans oublier les beaux-arts, les sciences, les lettres et la vie industrielle. Une anthologie composée de morceaux choisis termine le volume. Ce choix

est bon ; toutefois nous regretterons en premier lieu l'absence du nom du vieux Boyvin, qui, témoin du siège de Dole en 1636, acteur aussi dans ce drame, a écrit sur l'événement un livre réputé où il est question de bombes « en forme de marmites de fer » pesant de « six vint liures » à « deux cent et vint liures. » Preuve que le mot de *marmites* appliqué aux gros projectiles d'artillerie ne date pas d'hier. Nous eussions aimé aussi trouver dans cette anthologie des extraits d'œuvres comtoises du président Clerc, d'Auguste Castan, de Charles Beauquier, de Gaston Coindre et, parmi les vivants, de MM. Alexandre Estignard et Léonce Pingaud, quitte à supprimer, pour faire de la place, certains fragments d'intérêt relatif. Mais que l'on ne s'y trompe pas : ce qui précède est plutôt un *desideratum* qu'une critique. Aussi n'hésitons-nous pas à dire que ce joli volume, très bien illustré et imprimé sur beau papier, comme les précédents d'ailleurs de la collection, mérite de figurer non seulement dans les bibliothèques comtoises, même les plus modestes, mais aussi dans celles de tous les vrais régionalistes. — *La Normandie* a été confiée à M. Henri Prentout, l'un des écrivains qui la connaissent le mieux non seulement dans son état présent, mais dans son passé. L'anthologie de pages normandes, non point toutes par le nom de leur auteur, mais toujours par le sujet traité, occupe plus de la moitié du volume (p. 117-251). Elles sont classées dans l'ordre suivant : *le Pays ; l'Histoire et l'histoire littéraire ; la Vie en Normandie ; le Génie normand.* Mais la première partie, plus personnelle à M. Henri Prentout, est importante et très instructive. C'est un résumé clair et précis de nombreuses recherches. On nous renseigne successivement sur la géographie, l'histoire, la vie provinciale et le génie de la Normandie. Nous ne dirons pas que certains lecteurs ne puissent proposer quelques observations de détail, qu'ils ne regrettent point parfois l'absence de références ; mais pour celles qui sont relatives à l'histoire ils les trouveront abondantes dans l'étude du même auteur publiée en 1912 à la *Revue de synthèse historique* et tirée à part. Il a étudié à fond et n'avance rien à la légère. Aussi ce volume attrayant n'est-il pas seulement agréable à feuilleter pour son texte, pour ses images ; ceux mêmes qui croient avoir quelque connaissante des choses normandes y trouveront sûrement à s'instruire.

7. — Un nihiliste repenti, Jude Jagow, ingénieur des plus distingués, invente une *Bombe silencieuse* destinée à sauver la Russie de l'étreinte allemande. Mais il a doit compter avec de rudes ennemis, le docteur Mohr, directeur du service d'espionnage allemand à Varsovie, très considéré à cause de sa réputation de savant. Jude Jagow doit lutter aussi contre les nihilistes russes non convertis encore à la nécessité de la guerre contre l'envahisseur. Ils sont incarnés en la personne de Nitchef. Enfin, avec l'appui du Français Chantepie, de

son propre fils, Ivan, et de sa charmante petite-fille Nadia, l'ingénieur qui avait été arrêté grâce aux intrigues du docteur Mohr, est réhabilité, tandis que l'agent mystérieux de Guillaume II est dévoilé et fusillé. Nitchef, après un repentir admirable, subit le châtiment qu'il avait mérité. Les illustrations de A. Robida évoquent fort bien les personnalités du docteur Mohr et de Nitchef. *La Bombe silencieuse*, par M. Charles Dodeman, est un livre d'étrennes choisi pour jeunes gens de quatorze à seize ans.

8. — Voici le deuxième *Mon Journal* de guerre, si l'on peut dire ; il se compose des 53 numéros parus en l'année 1916. Il serait trop long de noter, même par leurs simples titres, les nouvelles, récits, histoires, épisodes plus ou moins héroïques, gais souvent, attristants parfois, attendrissants aussi qui ont concouru à former ce nouveau venu dans la collection de *Mon Journal*. L'idée belliqueuse s'est étendue ici même à de captivantes leçons d'histoire naturelle groupées en sept chapitres, par M. Paul Maryllis, sous le titre générique : *Tableaux de guerre chez les animaux*. Notre petite jeunesse a lu ou lira avec intérêt les nombreux *Échos du Front* ; mais toutes les familles recevant ce charmant périodique ont fait ou feront un accueil chaleureux aux trois romans suivants : *Mésaventures de Jean Billig, écolier de Colmar*, racontées par lui-même ; *Nicole, petite fille de la Croix-Rouge*, par l'émouvant conteur qu'est M. Georges G.-Toudouze, où l'on voit un colonel allemand, ci-devant espion officiel en France et devenu général, mourir puni de ses méfaits ; enfin et surtout *la Marraine de Gros-Réjoui*, histoire d'un petit garçon de quinze ans qui sauve la vie d'un commandant français blessé, lequel n'est autre que son père à qui il a été enlevé à l'âge de trois ans. L'enfant, se croyant orphelin de guerre, se glisse parmi nos soldats, se couvre de gloire, et, d'aventure en aventure, finit par retrouver sa vraie famille, riche et titrée. Ce conte bleu, accommodé aux circonstances présentes, est fort émouvant. La note patriotique claironne haut et ferme dans ce joli recueil, toujours abondamment et gracieusement illustré.

9. — Le cataclysme européen n'a pas empêché la chrétienne et vaillante *Semaine de Suzette* de continuer son œuvre de distraction, d'enseignement et de moralisation. Mais elle a ajouté à cette triple note, dans son volume de février-juillet 1916, l'expression d'un vif et ardent patriotisme. C'est dire que les récits de guerre sont ici nombreux et dans le genre qui convient aux aimables petites lectrices. On retrouve, en une série de tableaux comiques, en couleurs, la légendaire Bécassine (*Bécassine pendant la guerre*), suivie de quantité d'autres sujets variés et enluminés. Quelques-uns des romans enfantins répartis dans ce volume sont à mentionner spécialement : *l'Exil de Solange*, par M. Claude Saint-Ogan ; *Fleur de France*, par M. A.

Pujo; *la Poupée d'Alsace*, par M. J. Vinot-Préfontaine. Rappelons que, selon les précédents, le volume actuel publie aussi des nouvelles, des monologues et des saynètes et que *la Corbeille à ouvrage* et *Nous habillons Bleuette* renferment des leçons de couture et autres, gracieusement données par « Tante Jacqueline. » Il y a beaucoup d'autres choses encore dans *la Semaine de Suzette*, que les nouvelles abonnées découvriront avec plaisir dans ce joli journal, tous les jeudis.

10. — Pour la troisième fois, le *Polybiblion* signale ici les *Mots historiques du pays de France 496-1915*, dont le texte, dû à M. E. Trogan, est rehaussé des splendides compositions en couleurs et en camaïeu de Job et aussi de nombreuses gravures que le même artiste a jetées à travers ce riche album. Cette cinquième édition est en tout semblable à celle que nous avons récemment mentionnée (*Polybiblion* d'avril 1916, t. CXXXVI, p. 235). Notons simplement que, débutant avec le baptême de Clovis à Reims, cette publication s'achève par le mot du général Joffre aux notables de Thann : « Je vous apporte le baiser de la France. » Superbe album recommandé pour les jeunes gens chez lesquels il développera les sentiments du plus pur patriotisme.

11. — Les nouveautés en matière d'albums destinés à l'enfance sont plutôt rares en cette fin d'année. Nous pouvons toutefois applaudir *Bécassine pendant la guerre*. Cette Bécassine, qui, au milieu des domestiques, prendra le rang de Chapuzot parmi les soldats, est l'héroïne d'aventures inénarrables qui provoquent le fou rire. On la voit tour à tour infirmière, marraine d'un prince nègre, un instant maire de son village, ce qui ne lui réussit guère. Elle affronte les bombardements de l'ennemi et lutte contre leurs sous-marins; elle joue le rôle de chef de gare, etc., etc., jusqu'au jour où elle nous quitte après un voyage en Alsace reconquise. Les images en couleurs, très nombreuses, dues à M. J. Pinchon, qui les a exécutées sur le Front, sont aussi égayantes qu'artistiques. VISENOT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Jours de gloire*, par GEORGES BEAUME. Tours, Mame, s. d. (1916), in-4 de 221 p., illustré, 5 fr. — 2. *Guerre de 1914. Un Coin de province à l'arrière*, par CLAUDE MANCEY. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-18 de 159 p., 1 fr. 25. — 3. *Guerre de 1914. Un Coin de province à l'avant*, par CLAUDE MANCEY. Paris, Lethielleux, s. d., (1916), in-18 de 158 p., 1 fr. 25. — 4. *Premiers Pas vers la victoire*, par Y. D'ISNÉ. Tours, Mame, s. d. (1916), gr. in-8 de 301 p., illustré, 3 fr. 50. — 5. *Un Mariage en 1915*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 304 p., 3 fr. — 6. *Spectatrice de la vie*, par EMMANUEL SOY. Paris, Henri Gautier, s. d. (1916), in-12 de 318 p., 3 fr. — 7. *Sonnez encore !* par ROMAIN LE MONNIER. Paris, Bonne Presse, s.d. (1916), gr. in-8 de 111 p., illustré par J. M. Breton, 1 fr. 20. — 8. *Les Ailes qui frôlent*, par L. DE KÉRANY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 9. *La Demoiselle*, par MARIE LE MIÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d. (1916), in-12 de 320 p., 3 fr. — 10. *La Rançon du bonheur*, par PIERRE DU CHATEAU. Paris, Bonne Presse, s. d. (1916), in-8

de 128 p., 0 fr. 25. — 11. *Les Routes se croisent*, par Ed. Coz. Paris, Bonne Presse s. d. (1916), petit in-8 de 128 p., 0 fr. 25.

1. — Marcel Arjuzaux, rédacteur au ministère de l'agriculture, vient de se fiancer lorsque, le 1er août, la mobilisation est décrétée. Devenu soldat, il voit le feu successivement en Alsace et en Belgique, assiste à la retraite vers la Marne, prend part à la marche en avant, est blessé en Artois et hospitalisé à Castres ; rejoint ensuite son régiment, combat à Dixmude, est fait prisonnier, parvient à s'évader, reçoit le galon de sous-lieutenant et retourne en Alsace. Sa fiancée vient l'y retrouver et leur mariage sur le Front clôt le récit. *Jours de gloire* est réellement un roman de guerre dont l'intrigue n'est qu'un prétexte à promener le lecteur sur les champs de bataille. M. G. Beaume s'est inspiré, dans la plus large mesure, de la réalité des faits, et a évité, autant que possible, les invraisemblances.

2. — Les lettres d'une petite fille de onze ans au brave troupier qu'elle a adopté en qualité de marraine ou plutôt de « bon ange » constituent assurément une lecture pleine d'actualité ; il s'y révèle une touchante sollicitude pour son soldat qu'elle cherche à intéresser et aussi à éclairer et à convertir. Si l'on y rencontre des enfantillages qui sont bien de circonstance, le style, en revanche, et les réflexions morales ne seraient pas désavoués par une personne de vingt-cinq ou de trente ans, ce qui nuit à la vraisemblance et atténue l'illusion. C'est aux enfants que convient *Un Coin de province à l'arrière*, de Mme Claude Mancey.

3. — Comme pendant au précédent ouvrage, mais avec une valeur bien supérieure, voici *Un Coin de province à l'avant*, du même auteur. Les jeunes lecteurs apprécieront cette nouvelle de guerre pleine d'entrain et d'émotion et ne seront pas les seuls à la parcourir avec intérêt. S'ils ne se croient pas obligés d'imiter le petit Jean-Louis quand il se montre insupportable, ils admireront certainement son amour de la France, son calme imperturbable sous la menace des revolvers allemands, son intelligence et son courage dans la périlleuse mission d'aller prévenir un détachement français de l'approche des ennemis. Mais pourquoi, chez le héros précoce, la manie de ratiociner ? Elle ne le met pas en valeur, bien au contraire. Lorque ce gamin de dix ans prononce que « les femmes, qui aiment à généraliser (sic), sont plus bêtes que les hommes », nous haussons les épaules et ne nous associons pas à la sotte approbation paternelle que lui vaut un pareil propos ; il en est tout autrement quand, interrogé sur ce qu'il dirait si son père était tué à la guerre, il répond : « Je ne dirais rien, papa, je pleurerais. »

4. — Tandis qu'André Dargillac, qui s'est enrôlé dans une mission scientifique, explore les déserts africains, sa sœur Geneviève, de son

habitation du Val-Boisé, assiste, sans les comprendre, aux agissements louches d'une association d'étrangers qui préparent dans des carrières abandonnées des dépôts de munitions pour les Allemands. Les hostilités entamées, ces mystérieux personnages lèveront le masque, mais l'arrivée inopinée des troupes françaises fera avorter leurs desseins. *Premiers Pas vers la victoire*, de Yan d'Isné, est un roman d'avant-guerre : l'auteur s'est inspiré de faits réels, naguère ignorés, mais aujourd'hui bien connus. L'excellent esprit de ce livre rendra le lecteur indulgent pour les invraisemblances qu'il renferme. Il convient plus particulièrement aux jeunes.

5. — Élevée par une tante futile, Annet Raubert est le type réussi de la jeune fille *modern style* ; jamais aucune pensée sérieuse n'a germé dans son cerveau ; elle ne vit que pour le plaisir, les fêtes, les réunions mondaines. Le mariage de sa tante qui, dans un âge déjà mûr, contracte une deuxième union, amène chez Annet un changement bienfaisant en la mettant en contact avec son père ; ce n'est pas que le pauvre homme, un inventeur méconnu qui s'est donné beaucoup de mal pour se ruiner, soit en état de lui fournir des directions utiles, mais la vue de sa détresse matérielle et morale lui révèle à son égard des devoirs qu'elle n'avait pas soupçonnés. La guerre qui éclate sur ces entrefaites achèvera la régénération de la jeune fille. Bien qu'il ne soit plus mobilisable, M. Raubert, Alsacien de naissance, part comme engagé volontaire et tombe sur le champ de bataille ; Annet s'emploie à soigner les blessés et le récit se termine par son mariage avec un jeune officier amputé d'un pied, dont elle avait jadis repoussé les avances à cause de son manque de fortune. Une psychologie très fine et une grande élévation de sentiments, telles sont les caractéristiques d'*Un Mariage en 1915* qui figurera en bonne place parmi les romans de Madame Maryan.

6. — Lucile Segray, la *Spectatrice de la vie*, n'a plus de mère ; son père, député radical, qui a rompu avec les traditions religieuses de sa famille, ne s'occupe guère d'elle ; quant à sa sœur Isabelle, elle s'est unie à un divorcé et leurs relations sont presque complètement rompues. Situation délicate pour une jeune fille de vingt-six ans qui vit dans les milieux mondains et ne trouve même pas de point d'appui dans ses sentiments religieux, car elle n'est guère « qu'une petite païenne baptisée » ! Le jour où elle aura conçu un amour sans issue, sa détresse sera navrante : elle devra, sachant leur mariage impossible, repousser, la mort dans le cœur, les avances de celui qu'elle aime, et dont elle aura bientôt la douleur d'apprendre la mort héroïque dans les premiers mois de la guerre. L'excès de la souffrance préparera son retour à la religion qui se dessine aux dernières pages du livre. M. Emmanuel Soy a fait preuve de beaucoup de talent dans la créa-

tion du personnage de son héroïne et l'on ne saurait dénier à son roman une réelle valeur ; les scènes dramatiques et poignantes y abondent ; l'intérêt ne languit pas un instant.

7. — Un jeune homme, Lucien Talvas, qui dédaigne le métier de tisserand exercé de père en fils par les siens et qui abandonne son village pour la ville voisine où il ne tarde pas à devenir contremaître dans un atelier de carrosserie, tel est le héros du roman de M. Romain Le Monnier, intitulé : *Sonnez encore* ! Des idées ambitieuses provoquées par son patron l'amènent à se fiancer à une jeune personne sans principes, fille d'un anticlérical sectaire. Cependant un accident survenu à son père et surtout la certitude que sa promise ne l'aime pas, le décident à renoncer à cette union mal assortie et à retourner au foyer paternel. Il y a là une étude villageoise intéressante et bien présentée ; les personnages sont pris sur le vif et les scènes de mœurs reproduites avec beaucoup d'exactitude.

8. — Dans *les Ailes qui frôlent* Mme L. de Kérany nous fait assister à la mort d'une vieille dame dont le testament a été détruit par une main criminelle. Cette première partie est éminemment dramatique et nous la préférons, de beaucoup à la deuxième qui n'a pas, il s'en faut, la même vigueur de touche ; ici l'intérêt s' atténue dans les longueurs, en attendant que la lumière éclate sur le mystère et amène le dénouement qui est naturellement un mariage. Ouvrage irréprochable au point de vue religieux et moral.

9. — *La Demoiselle*, de Mme Marie Le Mière, est un roman à thèse doublé d'une excellente étude paysanne. Les Faucheux, de braves cultivateurs, ont confié leur fille Maria à sa marraine Mme Gaudrillart, qui l'a fait instruire à la ville et lui a donné des habitudes de luxe fort au-dessus de sa position. Lorsque arrive le moment de songer au mariage, elle coiffera sainte Catherine, car, sans être assez « demoiselle » pour les citadins, elle l'est beaucoup trop pour les jeunes gens de son village. Les parents s'apercevront, un peu tard, de leur imprudence.

10. — C'est à vingt et un ans que Julia reçut du président Letournois et de sa femme un douloureux aveu : elle n'était que leur fille adoptive ! Ceux qui l'avaient élevée, chérie, choyée, ceux que de tout temps elle avait considérés comme ses parents ne l'étaient que par suite de l'abandon que leur avait consenti la vraie mère, une pauvre veuve, ouvrière de fabrique ! Le coup sembla rude à la jeune fille, mais son parti fut vite pris : elle voulut avant tout voir et connaître sa « maman ». *La Rançon du bonheur* s'ouvre par cette scène pathétique qui permet de juger des difficultés, des situations fausses, des complications dans lesquelles Mme Pierre du Château a dû se débattre pour arriver à une solution à la fois morale et satisfaisante.

11. — Une jeune orpheline qui, après avoir brusquement connu la

ruine et s'être montrée vaillante dans la mauvaise fortune, abandonne, pour épouser celui qu'elle aime, l'héritage de son oncle ; un officier qui se ferait scrupule de contracter mariage avec une personne plus riche que lui : voilà deux types qui, à coup sûr, ne courent pas les rues, mais que l'on rencontrera dans *les Routes se croisent*, de M. Ed. Coz, roman mouvementé qui se recommande par son esprit moral et religieux. Comte C. de Brissac.

SCIENCES ET ARTS

Le Livre de l'espérance, par Maurice Fouchet. Paris, Lemerre, 1914, in-16 de iv-250 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage nous est présenté comme aboutissant à une « hypothèse » qui « n'a rien que de consolant pour toutes les âmes », et il s'intitule *le Livre de l'espérance*. A cette simple constatation, on s'étonne. Car on n'a jamais vu de consolation hypothétique donner lieu à une espérance tant soit peu solide. L'auteur semble peu sûr de sa pensée, et peu familier avec la logique. Ce n'est pas que ses intentions ne soient excellentes. Il a remarqué que, de nos manies d'analyse résulte plus d'inquiétude que de satisfaction, plus de dépit que de paix ; et, il a cherché en dehors des méthodes scientifiques décidément inopérantes, comment nous munir d'un motif de vivre. Ses réflexions sont divisées en deux parties : 1° De la destinée, 2° Du libre arbitre, et groupées ensuite en divers chapitres, dont voici les titres : du principe de vie, de l'évolution et de l'hypothèse, de l'organisme et de l'esprit, de l'art, de l'amour, de la souffrance et de la mort, des circonstances, des réactions, des forces inéluctables, de la résistance et de la méthode, de la libération, de la conquête. On aura peine à croire qu'une telle énumération désigne les parties d'un tout coordonné à un but final, à une démonstration précise, voire à une hypothèse. Les idées qui vont et viennent d'un chapitre à l'autre, incomplètes et fragmentaires, semblent du moins pour la plupart de bon aloi. Par malheur, elles sont exprimées dans un style qui est trop surveillé et trop travaillé pour avoir le moindre élan, et dans des phrases « à oscillations », sans mouvement progressif, semblables à des esquifs qui tangueraient sans avancer. L'impression de malaise qui en résulte rend la lecture pénible, d'autant plus qu'on n'y découvre rien qui ne soit familier à un homme de quelque culture. Et alors on se rappelle le premier mot de l'auteur, qui est pour avertir que son « livre ne prétend pas résoudre toutes les questions qu'il aborde. » Il a bien raison ! Ch. Landry.

Pour le village. La Conservation de la classe paysanne, par

GEORGES DE MONTENACH. Lausanne et Paris, Payot, s. d. (1916), in-8 de xxiv-567 p. — Prix : 5 fr.

Dédié, dans une Préface datée de janvier 1916 à M. Carton de Wiart, dont les études sont souvent citées, les initiatives justement louées, ce livre était écrit avant la guerre : mais les reconstructeurs d'après-guerre trouveront grand profit à le consulter. L'auteur, député au Conseil des États suisses, et qui s'était déjà fait remarquer par des écrits pleins de sens et de goût sur l'embellissement des cités, s'occupe ici de l'embellissement de la vie rurale. L'enlaidissement, trop fréquent hélas ! de son décor n'est pas inoffensif. Une patrie moins belle est une petite patrie moins aimée, moins inspiratrice. M. de Montenach a étudié de ce point de vue non seulement le village en général, mais successivement et spécialement les logis, agglomérés ou dispersés, des paysans, les églises, les écoles, les châteaux, les maisons de campagne, les auberges et les hôtels, les gares, et même les usines que l'on pourrait au moins envelopper partiellement de verdure. Les citations abondent, bien choisies généralement. J'aurais souhaité un peu plus de précision dans l'indication des sources, ce qui eût fait éviter sans doute quelques très légères inexactitudes de noms d'auteurs, celle par exemple qui attribue à M. Denys Cochin, actuellement ministre d'État, ce dont il faut faire honneur à son frère Henri qui préside avec tant de compétence la Société de Saint Jean. Les idées maîtresses dont ce volume est pénétré sont justes, saines et profondément bienfaisantes : sens du pays, intelligence de son charme propre, souci d'adapter tout ouvrage humain au milieu dans lequel il doit prendre place, sincérité et probité dans le choix et la mise en œuvre des matériaux, dans l'exécution du travail fait avec conscience et goût. C'est un de ces livres, peu nombreux, auxquels on se propose, après les avoir terminés, de revenir encore et pour lesquels il faut souhaiter de nombreux lecteurs. A combien d'honnêtes gens, s'il avait fait leur éducation, il aurait pu éviter des bévues irréparables ! BARON ANGOT DES ROTOURS.

Le Typhus exanthématique, par le Dr M. JEANNERET-MINKINE. Paris, Payot, 1915, in-16 de 189 p., avec 1 planche. — Prix : 2 fr. 50.

Quelques Erreurs et tromperies de la science médicale moderne, par le Dr L. BOURGET. 4e éd. Paris, Payot, 1915, in-16 de 156 p. — Prix : 2 fr. 50.

Hygiène de l'estomac et des intestins, par le Dr L. BOURGET. Lausanne, Payot, s. d., in-18 de 68 p., avec 1 fig., cart. toile. — Prix : 1 fr. 50.

Les Stupéfiants (*opium, morphine, cocaïne, éther, hachisch, etc.*), par HENRY RIGAL. Paris, Attinger, 1916, in-8 de 47 p. — Prix : 1 fr.

— L'histoire du typhus exanthématique est intimement liée à celle

de la plupart des guerres qui ont ensanglanté l'antiquité et le moyen âge. S'il paraît avoir sévi moins fréquemment dans les temps modernes, le mal n'en a pas moins eu parfois des retours offensifs très meurtriers. Il suffira de citer la guerre de Trente Ans, la retraite de Russie, la guerre de Crimée et, tout près de nous, l'épidémie qui, au début de l'an passé a décimé l'armée serbe. C'est cette dernière, à laquelle il a assisté, qui a inspiré au Dr Jeanneret-Minkine la publication de son étude aussi intéressante que bien documentée : *Le Typhus exanthématique*. L'idée en a été d'autant plus heureuse que la littérature de cette maladie est assez pauvre, et que, depuis une quinzaine d'années à notre connaissance, il n'a paru sur le sujet aucun travail de quelque importance. Les médecins de certaines régions ne manqueront pas de faire bon accueil à cette étude, car si l'épidémie de Serbie paraît bien éteinte, si, au début de cette année, il n'y a eu dans l'armée de ce pays que des cas isolés, le mal n'en persiste pas moins à l'état endémique dans certaines régions, notamment en Autriche et en Russie, et, tant que l'état de guerre durera, on pourra redouter un réveil épidémique. Rien de ce qui concerne la maladie n'a été négligé par l'auteur. Il fait surtout une monographie de l'épidémie de Serbie dont il a été le témoin pendant plusieurs mois, mais sans pour cela laisser de côté tous les renseignements puisés dans les études plus anciennes et que les médecins ont intérêt à connaître. Le seul point sur lequel l'auteur n'entraînera peut-être pas la conviction de ses confrères, c'est l'importance exagérée qu'il donne aux poux dans la propagation du mal. Il voit même dans la morsure de ces insectes le seul et unique mode de transmission de la maladie. C'est bien exclusif et, pour ma part, en raison même du mécanisme de la morsure du pou, mécanisme tout différent de celui des insectes accusés à tort ou à raison de transmettre d'autres maladies, comme le moustique et la puce, je ne crois pas à la possibilité de l'infection de l'organisme par cette voie. L'auteur semble avoir adopté sans conteste l'opinion émise à ce sujet par l'Institut Pasteur tunisien. Mais la question est en somme secondaire, et n'enlève rien à la valeur de l'ensemble de cette étude que tout médecin d'armée aura à cœur de lire.

— C'est une très heureuse idée qu'a eue M. le Dr Feissly, ancien chef de clinique du regretté professeur Bourget, de rééditer l'ouvrage trop piquant peut-être au gré de quelques-uns, mais très humoristique de son ancien maître : *Quelques Erreurs et tromperies de la science médicale moderne*. Sous une forme plaisante et souvent ironique, le professeur Bourget y fait leur procès aux médecins de laboratoire ou d'instituts Pasteur qui ont, surtout depuis qu'ils se sont écartés de la voie tracée par l'illustre savant dont ils se réclament, la prétention de régenter la médecine. Il est bon, dit-il avec raison (p. 9), que

la clinique fasse de temps en temps entendre sa voix et qu'elle vienne dire ce qu'elle pense de toutes ces conquêtes nouvelles de la thérapeutique et de toutes ces panacées, n'ayant encore fait leurs preuves (et encore) ! que sur les grenouilles, les cobayes ou les lapins. » Il ne se passe pas en effet de mois où l'on n'annonce à grand fracas dans les journaux de médecine, parfois même dans les journaux politiques, la découverte sensationnelle d'un sérum ou d'un composé chimique capable de guérir rapidement telle ou telle maladie. Il est des savants de premier ordre, je m'empresse de le dire, qui cherchent, dans le silence et le calme du laboratoire, la solution des problèmes nouveaux posés par la chimie et la bactériologie. Mais, à côté d'eux, l'on voit grouiller une tourbe de touche-à-tout de la science qui n'ont qu'une idée et qu'un but, attacher leur nom à une découverte si petite soit elle et d'en jouir au moyen de la presse pour se faire une réputation, et souvent aussi de l'argent, sous couleur de soulager l'humanité souffrante. C'est ainsi que l'on voit prôner contre la tuberculose, pour ne citer que cette maladie, des sérums nouveaux qui, dans l'application pratique chez les malades, échouent lamentablement les uns après les autres. Le chapitre assez long consacré aux analyses d'urines est bien divertissant et montre l'inanité des recherches poussées à l'extrême et le plus souvent sans indication pratique pour le traitement. Et les médicaments nouveaux dont la chimie a doté si abondamment la médecine depuis quelque quarante ans ? Bien rares sont ceux qui resteront dans l'arsenal thérapeutique. Mais tous sont, de la part des fabricants, l'objet d'une réclame éhontée. La partie du volume consacrée à l'alimentation et aux régimes est fort bien traitée. L'auteur termine enfin son travail par une vive critique de l'intervention chirurgicale dans l'appendicite, opération dont les chirurgiens contemporains ont tant abusé. Les médecins qui liront cet ouvrage y trouveront force notions qui, dans la pratique, leur seront d'une grande utilité et ils y apprendront à se mettre en garde contre les théories à la mode.

— *L'Hygiène de l'estomac et des intestins*, du même auteur, est un modeste petit opuscule qui semble plutôt fait pour le grand public que pour les médecins. Ceux-ci auront certainement profit à le lire et ils y puiseront sur la physiologie de la digestion et la valeur des aliments qui constituent la nourriture habituelle de l'homme, les idées les plus saines.

— M. Henry Rigal a réuni dans sa brochure : *Les Stupéfiants* (*opium, morphine, cocaïne, éther, hachisch, etc.*) les résultats de l'enquête qu'il a faite sur ce sujet pour la *Revue la Renaissance* auprès de personnalités plus ou moins en vue. De l'avis de presque toutes ces dernières (à deux exceptions près) — et le fait n'est que trop vrai malheureusement, — l'usage des stupéfiants tend à se répandre de plus en plus en

France, malgré les entraves d'une législation d'ailleurs insuffisante, mais que la proposition de loi de M. Ch. Bernard, adoptée par la Chambre le 21 mars dernier, rendra certainement beaucoup plus efficace si elle est strictement appliquée. De son côté, M. Rigal fait appel à tous ceux qui ont souci de l'avenir du pays pour l'aider dans la lutte qu'il compte organiser pour combattre le fléau.

J.-L. de Sainte-Marie.

LITTÉRATURE

La Langue d'Alphonse Daudet, par Mary Burns. Paris, Jouve, 1916, gr. in-8 de xiv-384 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre est une thèse de doctorat présentée à l'Université de Paris. Il est conçu selon la mode en faveur depuis quelques années dans cette Université et à laquelle l'imitation de l'une des habitudes les plus récentes et les moins heureuses de la science allemande n'est pas étrangère, c'est-à-dire la disproportion entre le travail d'analyse infinitésimale auquel ses disciples se complaisent dans les études de linguistique et de littérature et l'importance du sujet auquel ce travail s'applique. Mais ce qu'on pourrait reprocher à un étudiant français devient excusable et même louable de la part d'une étrangère, qui a consacré de longues heures à pénétrer le plus à fond qu'elle a pu dans la connaissance de notre langue, en creusant un auteur même secondaire jusque dans ses plus intimes détails. On ne peut nier la diligence laborieuse de M[me] ou de Miss Mary Burns dans son étude poussée au dernier degré de la *Langue d'Alphonse Daudet*. Les faits recueillis par elle dans les œuvres de cet écrivain ont été ainsi classés : Première Partie. *Choix du lexique*. Chapitre I. Mots d'emprunt. II. Créations nouvelles. — Deuxième Partie. *Emploi du lexique*. Chapitre III. Mots affectionnés. IV. Structure et rythme des phrases. — Troisième Partie. *Exploitation du lexique*. Chapitre V. Prosopopées et personnifications. VI. Métaphores et comparaisons. — Conclusion. Caractéristiques de la langue de Daudet. — Son évolution. — Résultats de cette étude. — On trouvera dans ce livre d'utiles renseignements sur la transformation et la déformation de la prose française au xix[e] siècle. Mais nous ne pouvons à son propos écarter de notre esprit un vieux proverbe français : « Le jeu n'en vaut pas la chandelle. »

Marius Sepet.

Le Russe par vous-même, par Félix Asnaourow. Paris, Librairie russe-française ; Londres, Hachette, s. d., in-8 de iv-180 p. — Prix : 6 fr.

Cette nouvelle méthode pratique, avec prononciation figurée, entre dans la collection Marc de Valette qui se propose de faire apprendre

les langues « par des exemples, d'une manière imperceptible. » Dans la Préface, le directeur s'inspire des conditions actuelles et invoque les efforts significatifs, récemment faits en Angleterre pour l'enseignement du russe. L'auteur, diplômé de l'École des langues orientales de Moscou, est un linguiste expérimenté ; on trouve, en raison de cela, dans sa méthode des parties nouvelles et intéressantes. C'en est une d'avoir placé, dès les premiers exercices, les plus grosses difficultés de fait : la prononciation de *l* dur, de l'*x* et du *iéry ;* cette façon d'opérer peut se soutenir. Un procédé habile et plus heureux que tous ceux que nous connaissons est d'avoir marqué la voyelle sur laquelle porte le poids de la prononciation par une ou par des italiques : cela attire mieux l'attention de l'élève français que l'indication au moyen d'un accent postiche de la voyelle prolongée. La suite des « exemples » destinés à enseigner le mécanisme de la langue révèle souvent, par un peu d'irréflexion et de précipitation, comme il arrive dans les méthodes de ce genre, l'ingratitude qu'il y a pour le maître dans ces passe-temps. Il s'y trouve aussi çà et là un assez grand nombre de fautes d'impression et d'inconséquences dans la transcription des sons, qui seront à corriger dans une autre édition ; il y a quelques gallicismes (et méridionalismes) un peu fâcheux dans les phrases russes, et, ce qui est de moindre importance si l'on veut, quelques russicismes dans la partie française. Une dernière critique : l'auteur qui met en général deux *f* à la fin des mots russes terminés par un *v* (et qui dote cependant le sien d'un somptueux *w !)* devrait bien abandonner ces « graphies » germaniques. Pourquoi ne pas mettre simplement un *v* ? C'est la façon directe, la moins pédante, et, à ce que pensent beaucoup de *russisants*, la meilleure.

Denis Roche.

HISTOIRE

Des Pyramides au Golgotha. *Impressions d'un Parisien en Égypte. Haute-Égypte, Palestine,* par Joseph Odelin. Paris, Mignard ; Cannes, Guiglion, 1914, in-16 de 238 p., avec 82 grav. hors texte. — Prix : 4 fr.

M. Joseph Odelin a fait naguère, en Égypte et en Palestine, un voyage au cours duquel il a, comme il le dit lui-même, « griffonné sur un carnet de route quelques notes hâtives » au hasard, sur un pont de bateau, dans un coin de désert, à l'ombre d'un temple, au pied d'un olivier, sur les ruines d'une basilique... » Ces « pages volantes » destinées simplement à fixer ses propres souvenirs et à raviver plus tard des impressions qui, avec le temps, ne manquent jamais de s'atténuer, des amis les ont lues ; ils ont sollicité l'auteur de les publier et les voici, groupées dans un livre que M. Odelin a intitulé — pas très exactement — *Des Pyramides au Golgotha*. On ne

suivra pas sans plaisir, au long de cet agréable volume, l'auteur et sa compagne dans leurs pérégrinations jusqu'à Philé, à la Mer Morte, au mont Carmel, à Damas et à Balbek ; on y relèvera çà et là de brèves, mais vivantes descriptions, quelques traits curieux, des remarques dignes d'attention, et aussi, hélas ! quelques fâcheuses « coquilles » (*Horthus* pour *Horus*, à la p. 80 ; *Clermont-Gannereau* pour *Clermont-Ganneau*, à la p. 102) ; on y trouvera aussi matière à de salutaires réflexions sur l'invasion germanique et sur le rôle de la France en Palestine. Et que de regrets, que d'inquiétudes aussi provoquent les notes de M. Odelin ! Nous savons ce qui subsistait encore, en 1909, à Jérusalem et en Terre-Sainte, du vieux prestige de notre pays ; qu'en reste-t-il aujourd'hui ?... Il y a ample matière à réflexion dans les agréables notes de voyage de M. Odelin. H. F.

Eusèbe. Histoire ecclésiastique. 1er vol. Livres I-IV ; 2e vol. Livres V-VIII ; texte grec et traduction française, par Émile Grapin. Paris, Auguste Picard, s. d., 2 vol. in-12 de 524 et 561 p. — Prix du vol. : 5 fr.

Cette édition de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe comprendra trois volumes, et dans le dernier se trouveront l'Introduction et les Index. Les deux premiers donnent le texte de l'édition critique de M. Ed. Schwartz (1903) publiée à Leipzig par l'Académie des sciences de Berlin, et la traduction aussi littérale que possible, mais claire cependant, de l'historien diffus et embarrassé qu'est souvent Eusèbe. Au lieu d'annotations courantes, on trouve en appendice des renseignements philologiques et historiques abondants et pris aux meilleures sources. Cette édition sera fort utile aux amis de l'histoire ecclésiastique, car, outre sa valeur, elle est facilement accessible et très maniable. A. C.

La Municipalité de Brest de 1750 à 1790, par Maurice Bernard. Paris, Champion, 1915, gr. in-8 de 368 p. — Prix : 8 fr.

Je ne puis qu'indiquer ici très sommairement, les matières traitées dans ce volume, d'ailleurs très intéressant et parfaitement documenté.

Dans le chapitre Ier, l'auteur étudie la situation économique et sociale de Brest, durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le IIe a pour objet l'organisation municipale de cette ville, pendant la même période. Le IIIe est un recueil de lettres de la municipalité brestoise, ou plus exactement, peut-être, de factums contre les juges royaux de la sénéchaussée et de l'amirauté. Le IVe, qui n'est certes pas le moins intéressant, retrace l'histoire politique de la communauté ou du général, comme on disait encore. Le Ve et le VIe sont consacrés à l'administration financière, au budget des recettes et à celui des

dépenses. Le VII[e] traite de la capitation, du logement des garnisaires et de la milice bourgeoise. L'organisation de la police municipale et son histoire remplissent le VIII[e] et dernier chapitre. Cette sèche nomenclature suffira au lecteur averti pour lui donner une idée de l'intérêt de cette étude qui fait honneur à l'érudition de son auteur, érudition étendue et bien digérée. A. Roussel.

Les Contributions directes. Instruction. Recueil de textes et notes, publication de la Commission de recherche et de publication des documents relatifs à l'histoire économique de la Révolution. Paris, Leroux, 1915, gr. in-8 de 1179 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ces documents étant publiés par les soins de M. Camille Bloch, inspecteur général des bibliothèques et des archives, on ne s'étonnera pas de les trouver patiemment recueillis, méthodiquement présentés. Ils comprennent non seulement des lois et des décrets, mais encore des circulaires, dont plusieurs n'ont pu être découvertes que dans des fonds d'archives départementales. Ils sont rangés chronologiquement : le premier texte est le décret du 17 juin 1789 par lequel l'Assemblée nationale déclare maintenir provisoirement, tant qu'elle siègera, les impôts établis ; le dernier est la loi de finances du 15 septembre 1807. Bien que nombre de ces actes législatifs ou réglementaires ne soient donnés que par extraits, le recueil est assez volumineux pour manifester au premier abord avec quelle abondance, pendant la période révolutionnaire, on légiféra et on réglementa en ces matières. Il en est, dans ces documents, qui ne sont guère que des démonstrations verbales, des projets irréalisés et irréalisables, intéressant plutôt l'histoire des idées sociales que l'histoire réelle des finances françaises. Pour connaître celle-ci, il ne suffit pas de lire les lois, il faut les suivre dans leur application. Mais à ceux qui voudront creuser des recherches de cette nature, ce recueil de textes offrira un instrument de travail commode, et d'autant plus utile qu'il est complété par une liste de fonds d'archives et d'ouvrages imprimés se rapportant à l'histoire, pendant ces dix-huit années, de nos vieilles contributions directes qu'il est plus facile de critiquer que de remplacer.

Baron Angot des Rotours.

Belleville pendant la Révolution, par Ph. Dally. Paris, Schemit, s. d. in-4 de VII-190 p., orné de 24 planches hors texte et de 51 illustrations documentaires dans le texte. — Prix : 40 fr.

M. le D[r] Dally est un de ces chercheurs patients et sagaces qui, après avoir jeté leur dévolu sur un point d'histoire, entassent sans se lasser documents sur documents ; ils ont lu tous les livres où leur sujet est même effleuré ; ils savent tout ce qui est paru dans les

articles de revues ; les pièces d'archives ont toutes passé sous leurs yeux ; ils ont réuni une collection de gravures, de bas-reliefs, de médailles, d'aquarelles qui les fait vivre depuis de longues années dans la familiarité des lieux et des personnages qu'ils étudient.

Nombre d'érudits en restent là et passent leur vie à couver des yeux leurs cahiers de notes, leurs boîtes de fiches et leurs portefeuilles d'estampes, qu'un héritier incompétent enverra au vieux papier. Il faut donc grandement féliciter M. le Dr Dally de n'avoir pas sacrifié à une manie trop commune et d'avoir publié le résultat de ses recherches sur Belleville révolutionnaire ; il l'a fait en un superbe volume, somptueusement édité et illustré avec infiniment de goût. Je signalerai la reproduction de plans anciens, pratiquement introuvables et une planche consacrée aux délicieux échantillons des porcelaines de la Courtille, qui se décoraient pendant la Terreur dans la manufacture du citoyen Locré, celui même dont le fils devint le Baron Locré, secrétaire du Conseil d'Etat sous Napoléon.

M. Dally n'a pas cédé à la tentation de dire tout ce qu'il sait : son livre n'est pas une compilation informe de pièces inédites ; il est donc d'une lecture des plus attrayantes. Il nous fait assister aux préparatifs de la Révolution, montre le chaos que formaient les administrations politique, municipale, paroissiale, fiscale et fait toucher du doigt les vices d'une organisation que tous devaient voir tomber avec satisfaction.

Ce qui préparait les Bellevillois à devenir des révolutionnaires, c'était la question fiscale, car dès avant 1789, ils étaient en guerre ouverte avec les fermiers généraux.

Tout le bas de Belleville formait le quartier de la Courtille, dont les innombrables cabarets, établis en dehors des barrières de Paris, pouvaient débiter à bas prix le vin des côteaux avoisinants ; l'incertitude des limites favorisait singulièrement la fraude, et la Ferme, frustrée des droits qu'elle était autorisée à lever, avait résolu de construire un mur d'enceinte qui servirait de rempart contre une contrebande de plus en plus audacieuse. Les cabaretiers bellevillois, menacés de perdre une partie de leurs profits, crièrent qu'on voulait les ruiner et ruiner avec eux les honnêtes vignerons dont ils écoulaient les récoltes ; la corporation des ivrognes et tous les industriels interlopes qui prospéraient dans ce milieu malpropre s'insurgèrent et, comme il arrive souvent, la sensibilité niaise du public s'émut en faveur de ces intéressantes victimes de la rapacité des financiers. Les Bellevillois étaient très nerveux dès le début de la Révolution, qui pour eux signifiait la continuation d'abus dont ils tiraient bénéfices; ils marcheront donc en tête du mouvement : les propriétés des nobles et celles de l'Église furent rapidement dépecées ; tout vestige d'ancien

régime disparut, et il ne resta qu'une effroyable misère ; pendant plusieurs années, l'approvisionnement de la commune fut un angoissant problème auquel il fallait trouver des solutions provisoires ; un des maires de Belleville, ayant essayé de retenir une partie des subsistances destinées à Paris, fut guillotiné, et cette situation dura jusqu'après le 18 Brumaire.

Dans sa recherche d'informations concernant Belleville, M. Dally a été particulièrement heureux le jour où il a découvert, à la Bibliothèque de la rue de Sévigné, trois petits registres qui contiennent les procès-verbaux de la société populaire et révolutionnaire de Belleville ; c'est le seul document connu de cette série qui eût formé une source de premier ordre pour l'histoire de la Révolution dans la banlieue de Paris. Les 306 séances tenues de 1791 à 1795 nous donnent, jour par jour, le détail des événements grands et petits qui ont attiré l'attention des chefs du parti ; connaissant à fond les individus et les lieux, bien au courant de l'histoire générale de la Révolution et recourant sans plaindre sa peine aux autres moyens d'information, M. Dally a tiré de ces notes un récit habilement conduit qui fait revivre, au moins pour ces quatre années, la physionomie dramatique d'une commune de la banlieue parisienne pendant la Terreur. Dégagé de toute idée préconçue, il a fait œuvre d'historien impartial et impassible en laissant au lecteur le soin de conclure et se bornant à exposer des faits dont il a seulement contrôlé la rigoureuse exactitude. C'est là une œuvre dont le mérite est au dessus de tout éloge.

P. Pisani.

La Politica estera del Piemonte sotto Carlo Alberto secondo il carteggio diplomatico del conte Vittorio Amedeo Balbo Bertone di Sambuy, ministro di Sardegna a Vienna, pubblicato da Mario degli Alberti. T. I. (*1835-1838*). (*Biblioteca di storia italiana recente* (*1800-1870*). Volume V. Torino, Bocca, 1914, gr. in-8 de xxx-551 p., et avec portrait fac-similé d'écriture.

Les diplomates ont une tribune, particulièrement bien placée pour examiner la scène du monde. Quand ils savent voir, rien ou presque rien ne leur échappe. S'ils veulent bien nous faire part de leurs visions, nous saisissons sur le vif comment se comportent les personnages et comment se nouent les événements qui font l'histoire ; et ce spectacle est d'un puissant intérêt. Le comte Victor de Sambuy était de ces diplomates clairvoyants qu'il est avantageux de connaître. Né à Turin en 1793, page de Napoléon dans son jeune âge, entraîné plus tard jusqu'en Russie avec l'armée impériale, il fut ensuite un des officiers les plus distingués du roi de Sardaigne. Du service militaire, il passa dans la carrière diplomatique, fut secrétaire de légation, puis chargé d'affaires à Madrid de 1821 à 1830. Versé de nouveau dans l'armée,

et nommé colonel à Chambéry, il y resta peu de temps. C'est la diplomatie qui décidément le tenaît. Envoyé d'abord à Munich, il se distingua surtout à Vienne, où il arriva le 11 avril 1835, et où il resta jusqu'à sa mort, le 6 février 1846.

C'était l'époque où le prince de Metternich exerçait en Europe une hégémonie incontestée. Tous les événements avaient à Vienne leur répercussion, si même ils n'en recevaient pas l'impulsion première ; tous les personnages marquants y avaient des intelligences, s'ils n'y venaient pas eux-mêmes. Et l'on apprend ainsi, rien qu'à lire les dépêches et les notes du ministre sarde, comment et d'après quels faits, étaient jugés Don Carlos et les événements d'Espagne, Léopold de Saxe-Cobourg et les commencements de la Belgique, Louis-Philippe et ses ministres, Marie-Louise et Bombelles, la Grèce et son premier roi, le Wladika des Monténégrins et les débuts de la question d'Orient, Charles X et le duc de Bordeaux, la république de Cracovie, les duchés italiens, la reine Victoria, Kossuth, la duchesse de Berry, etc. M. Mario degli Alberti, à qui nous devons la publication de cette très intéressante correspondance, l'accompagne de notes abondantes, qui ne nous laissent rien ignorer des personnages cités. Il faut espérer que ce premier volume, qui s'arrête au 30 décembre 1838, sera bientôt suivi de ceux qu'on ne peut qu'attendre avec impatience, après avoir lu celui-ci, d'autant que l'éditeur nous promet pour le dernier la table détaillée qui permettra aux chercheurs de retrouver sans peine les précieuses indications répandues à travers tout l'ouvrage.

Ch. Landry.

Histoire de l'Entente cordiale franco-anglaise. *Les Relations de la France et de l'Angleterre depuis le* XVI*e siècle jusqu'à nos jours*, par J.-L. de Lanessan. Paris, Alcan, 1916, in-16 de XII-310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le second titre du nouvel ouvrage de M. de Lanessan nous paraît plus exact que le premier. L'Entente cordiale franco-anglaise, si solidement pratique qu'elle soit actuellement, est en effet de date trop récente pour fournir le sujet d'une histoire proprement dite. Les relations entre les deux nations remontent au contraire jusqu'à leurs origines réciproques et, considérées seulement depuis le XVIe siècle, pouvaient donner lieu, comme elles l'ont fait, à un livre intéressant. Le titre même du premier chapitre nous avertit que la guerre qui déchire aujourd'hui l'Europe est ce qui en a donné l'idée à M. de Lanessan : *La Mentalité anglaise et l'incapacité psychologique des Allemands*. Les suivants ont pour sujets : II. L'Angleterre et la France unies contre les ambitions de la monarchie espagnole et de la maison de Habsbourg. III. La Lutte de l'Angleterre contre les tentatives d'hégémonie de Louis XIV et de Napoléon. IV. Les Relations de la France et de l'An-

gleterre de 1815 à 1870. V. Les Relations de la France et de l'Angleterre de 1870 à 1890. VI. Les Relations de la France de l'Angleterre de 1890 à 1915. VII. Conclusion. — Sous certaines réserves l'exposé historique de M. de Lanessan, clair et bien présenté, est généralement exact. Comme il est naturel, le lecteur s'attachera surtout à l'histoire contemporaine, de beaucoup la plus développée d'ailleurs. L'auteur y a, ce semble, un peu trop suivi les ouvrages de M. Debidour et de M. Émile Bourgeois. Mais, ancien député et ancien ministre, il y a mis une assez large part d'information personnelle, quelquefois neuve (p. 148, 164-5, 203, 220-1, 229 et suiv., 236 et suiv., 245, 248 et suiv., 254 et suiv., 278 et suiv.). On regrette d'y trouver des vestiges d'anticléricalisme et notamment des marques de prévention historique contre le Saint-Siège. Cette hostilité est peu raisonnable, même au seul point de vue français. L'esprit sagace et modéré de M. de Lanessan n'a pas encore secoué toute influence des préjugés de l'école révolutionnaire. On doit lui savoir d'autant plus de gré de sa juste critique du parlementarisme (p. 83, 168). Ses *Conclusions* ne sont peut-être pas exemptes d'un optimisme un peu utopique.

Marius Sepet.

La Guerre économique dans nos colonies, par Pierre Perreau-Pradier et Maurice Besson. Paris, Alcan, 1916, in-16 de viii-248 p., avec graphiques. — Prix : 3 fr. 50.

On a parlé pendant longtemps des *pacifiques* rivalités économiques ; avait-on raison de le faire ? Les gens bien informés ne le pensaient point, et voici que les derniers événements ont fait tomber les écailles de devant les yeux de ceux qui s'obstinaient dans leurs illusions. Si, par grand hasard, quelqu'un accordait encore sa confiance à des théories démodées et infirmées par les faits, qu'il ouvre et qu'il lise avec soin l'ouvrage de MM. Pierre Perreau-Pradier et Maurice Besson ; il y trouvera les preuves les plus manifestes de la gravité et de l'acuïté des luttes économiques ; il y verra comment l'Allemagne savait utiliser ses relations commerciales pour préparer l'avenir et comment, sans en avoir l'air, elle travaillait à éliminer graduellement ses adversaires des pays mêmes où ils semblaient le plus solidement établis. — En quelles régions pouvions-nous légitimement nous croire plus inexpugnables qu'en Algérie ou dans de vieilles colonies comme nos Antilles ? Or, le chiffre total du mouvement commercial austro-allemand a passé en Algérie de 13.183.000 francs en 1904 à 31 millions en 1913 (un gain de 18 millions en 10 ans !) et de nos colonies d'Amérique, les Allemands chassaient, les uns après les autres, tous les produits français ! Bien entendu, dans ce que MM. Perreau-Pradier et Besson appellent très heureusement « les terres privilégiées de

l'emprise germanique », — bassin conventionnel du Congo, Maroc, — la situation était pire encore. Bref, avant la grande guerre actuelle, les produits d'outre-Rhin envahissaient chaque jour davantage nos marchés coloniaux, et les denrées coloniales, les bois rares, le coton, le caoutchouc partaient des ports de nos colonies non pour Marseille, Bordeaux ou le Havre, mais pour Hambourg, Brême ou Trieste. — La guerre a brusquement modifié cette situation très grave, qu'aggravait encore l'apparition toujours plus fréquente des pavillons des puissances centrales sur les côtes de nos colonies ; elle a délivré (non pas complètement, mais partiellement) nos possessions d'outre-mer d'une emprise commerciale de plus en plus vigoureuse, de plus en plus dangereuse pour le commerce national. Comment faire pour sauvegarder nos marchés coloniaux au lendemain de la paix future ? Après avoir montré l'étendue du mal, les auteurs de *la Guerre économique dans nos colonies* indiquent le remède : c'est l'utilisation systématique des défenses opposées dès maintenant (et depuis plus ou moins longtemps) à la main-mise économique austro-allemande, c'est un meilleur régime des transports maritimes entre la métropole et les colonies, c'est une politique douanière coloniale très différente de notre politique actuelle, plus souple et plus libérale. Comment celle-ci pourrait-elle demeurer immuable dans une « Fédération marchande » comportant des tarifs d'alliance, des tarifs d'amitié et des tarifs de préférence ?... Plein de faits précis et bourré de chiffres, l'ouvrage de MM. Perreau-Pradier et Besson s'impose à l'attention des économistes et des coloniaux. HENRI FROIDEVAUX.

La Carrière d'un aveugle, par WINIFRED HOLT ; traduit de l'anglais par MARIE-LOUISE LE VERRIER. Paris, Colin, 1916, in-18 de XV-259 p., avec 4 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Miss Winifred Holt, qui s'est consacrée, comme le rappelle M. le marquis de Vogüé dans la Préface écrite pour ce volume, à l'éducation professionnelle des aveugles, ne se contente pas de leur apporter les bienfaits de sa charité ; elle met aussi sa plume au service de leur cause. La vie de l'économiste anglais Harry Fawcett lui fournit un exemple admirable de ce que peuvent la volonté et la ténacité. Privé de la vue, à la suite d'un accident de chasse, Fawcett ne se laisse pas abattre par ce malheur ; il continue ses études interrompues quelques mois seulement, surmonte les obstacles qu'il rencontre sur la route et arrive, malgré son infirmité, à occuper une chaire de professeur à l'Université de Cambridge, et une place au Parlement. En 1880 il entre, comme ministre des postes, dans le ministère Gladstone, où il rend de grands services. Aussi bien au Parlement qu'au ministère, Fawcett est toujours le défenseur des faibles et l'adversaire des abus

qui oppriment le peuple et ne recule devant rien pour défendre ses idées. Féministe convaincu, il rencontre dans sa femme une collaboratrice intelligente dont il prenait les avis dans les grandes circonstances. Son infirmité ne l'empêchait pas de pratiquer les sports qu'il aimait : la pêche, le cheval, le patinage.

L'histoire du ministre aveugle est non seulement une histoire intéressante, c'est aussi une bonne œuvre ; elle peut donner du courage à ceux qui sont privés de la vue, en leur montrant jusqu'où, par son énergie, un homme peut arriver. Ajoutons qu'une édition en a été tirée en caractères Braille. B. de la Garanderie.

L'Italie au travail, par L. Bonnefon-Craponne. Paris, Pierre Roger, s. d. (1916), petit in 8 de x-282 p., avec 26 photogravures et une carte. — Prix : 4 fr.

M. Bonnefon-Craponne, bien préparé à cette tâche par un long séjour en Italie, a écrit un livre intéressant et riche en renseignements sur l'état de l'agriculture et de l'industrie de ce pays à la veille de la guerre. Il ne s'en est pas tenu à des descriptions techniques et à des statistiques ; il abonde, notamment dans son premier chapitre, en remarques fines sur la psychologie particulière, sur les qualités et les défauts, tant de l'ouvrier que de l'industriel italien. Un ouvrage aussi bourré de faits et de chiffres ne se laisse guère résumer. On peut dégager quelques idées générales. 1° L'état économique de l'Italie paraît actuellement un paradoxe. Par un effort de volonté, ce pays, dépourvu de fer et de houille, s'est donné une industrie, une industrie quelque peu artificielle, et dont les consommateurs nationaux font les frais, mais enfin une industrie assez brillante. Et ce sont précisément les branches de travail pour lesquelles l'Italie semblerait avoir le plus d'avantages naturels, qui sont le moins favorisées, ou le plus négligées. L'industrie de la soie est dans des conditions difficiles. L'industrie hôtelière est arriérée (encore qu'il y ait de l'exagération dans les critiques de M. Bonnefon-Craponne), ou aux mains d'étrangers. L'exemple le plus frappant est celui du sucre ; les tarifs, qui font la fortune des sucriers italiens, en maintenant très haut le prix de leur produit, empêchent le développement des industries des fruits confits ou des confitures, pour lesquelles l'Italie aurait en abondance les matières premières. L'agriculture est relativement en retard, notamment la fabrication de vin. 2° Dans ce développement industriel la France n'est presque pour rien ; la rupture économique de 1887 n'en avait pas, au contraire, empêché l'essor. 3° La jeunesse même de l'industrie italienne, qui lui a permis d'adopter du premier coup les méthodes et les machines les plus récentes, ainsi qu'une ingéniosité et un esprit de travail que nous méconnaissons quelquefois, font que

sur bien des points nous aurions de bonnes leçons à prendre en Italie. Certains faits, certaines comparaisons, sont peu flatteuses pour nous. Pourquoi, tandis qu'en France une once de graines de vers à soie donne en moyenne 39 kilos de cocons, en donne-t-elle 50 en Italie, sinon à cause de la méthode minutieusement scientifique suivie par les sériciculteurs ? Pourquoi Lyon a-t-il perdu au profit de Milan le quasi-monopole du marché des cocons ? Pourquoi la production moyenne dans les filatures de soie est-elle presque le double de la production française, ce qui permet à l'industriel italien de contrebalancer l'avantage des primes données à son collègue français ? Pourquoi ne fournissons-nous à l'Italie qu'une partie dérisoire du matériel électrique considérable qu'elle importe ? E. J.

BULLETIN

Les Élites sociales et le Sacerdoce, par le R. P. Henri Le Floch. Paris, Téqui, 1916, in-8 de 65 p. — Prix : 1 fr.

Il serait impertinent de souligner l'autorité qui s'attache, dans le monde ecclésiastique, au nom et à la personne du R. P. Le Floch, l'éminent supérieur du Séminaire français de Rome. Une lettre élogieuse du cardinal Billot marque avec une insistance motivée l'importance de la présente brochure : *Les Élites sociales et le Sacerdoce*, brochure à laquelle il faut souhaiter la diffusion la plus étendue. L'auteur met en plein relief la nécessité, devenue aujourd'hui plus urgente que jamais, de nombreuses vocations sacerdotales dans l'Église de France. Avec raison, il applique très spécialement aux circonstances actuelles, marquée par tant de pertes cruelles qui déciment chaque jour la milice sacerdotale, il applique aux multiples besoins des âmes et aux saintes espérances d'un prochain avenir la parole de l'Évangile : *La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson pour qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.*

Or, un milieu existe où devront se multiplier les vocations sacerdotales et où depuis plus d'un siècle, elles ont été d'une singulière, d'une affligeante rareté : c'est le milieu riche, aisé, distingué : ce sont les *élites sociales* et (selon une expression courante et peu exacte) les *classes dirigeantes*. Le P. Le Floch indique avec justesse les préjugés déplorables contre lesquels il faut réagir et qui font regarder trop souvent, dans ce milieu social, l'état ecclésiastique comme une condition d'existence à laquelle on ne peut même pas songer pour soi-même ou pour les enfants dont on a la garde. Quelquefois, c'est une notion exagérée, presque superstitieuse, de la vocation sacerdotale, de ses exigences et de sa rareté, qui vient décourager par avance toute velléité d'orientation vers le sacerdoce. Les fortes pages d'un maître aussi autorisé que le R. P. Le Floch méritent d'être lues avec la considération la plus attentive.

Nous aurions toutefois désiré que l'éminent supérieur voulût bien tempérer sa très éloquente et très légitime requête par deux constatations consolantes : d'une part, les *élites sociales*, qui n'ont malheureusement donné qu'un nombre infime de recrues au clergé des diocèses dans la France contemporaine, ont toujours fourni aux différents ordres religieux un

nombre considérable de vocations généreuses. D'autre part, un mouvement remarquable se dessinait déjà durant les années qui précédèrent immédiatement la guerre : une proportion inattendue de vocations sacerdotales pour le clergé séculier se manifestait dans les familles catholiques de la noblesse et de la haute bourgeoisie. La direction du Séminaire français de Rome en est mieux informée que qui que ce soit. Le fait méritait d'être signalé. Il faut nous réjouir de cet heureux présage et, confiants dans l'Ange de la Patrie, saluer avec espoir *le blé qui lève* pour les moissons futures. YVES DE LA BRIÈRE.

Contre la dépopulation de la France. Une Loi nécessaire, par R. LÉPINE. Paris, Alcan, 1916, in-8 de 16 p. — Prix : 0 fr. 60.

L'auteur, agrégé de la Faculté de médecine, indique, sans en dédaigner aucune, la plupart des mesures législatives qui pourraient aider à relever la natalité des familles françaises. Il a particulièrement confiance dans les sanctions fiscales — fortes majorations de l'impôt sur le revenu — qu'il réclame contre les inféconds. Par contre, divers encouragements pécuniaires devraient être accordés aux familles nombreuses, entendez aux familles de *quatre* enfants ; et M. R. Lépine précise assez judicieusement que ces encouragements doivent être réservés aux parents d'enfants viables et bien constitués, les malingres et les malvenus étant absolument indésirables. BARON ANGOT DES ROTOURS.

Le Droit des gens dans l'antiquité grecque, par G. GLOTZ. Paris, C. Klincksieck, 1915, in-4 de 17 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans cette étude intéressante et originale, M. Glotz recherche les fondements du droit international en Grèce et son évolution. Le droit entre cités est issu du droit interfamilial. Il a pour base le respect que l'on se doit entre égaux, et le Grec a le pressentiment que tous les hommes naissent égaux. Mais un autre sentiment très fort et plus défini est celui de la supériorité des Grecs sur les Barbares. D'où une contradiction de principes qui aboutit à un double droit international, le premier réglant les rapports entre cités grecques, le second les rapports des cités avec es Barbares. Celui-ci est naturellement plus dur que celui-là, il ne comporte qu'un minimum de prescriptions humaines.

Cet état de choses dure jusqu'à la domination macédonienne et aux conquêtes d'Alexandre. L'hellénisme répandu partout, la présence d'éléments grecs importants dans les anciennes monarchies barbares, les théories cosmopolites de la philosophie stoïcienne, adaptées aux nouvelles conditions politiques, font disparaître peu à peu le droit entre les cités grecques.

Les principaux théoriciens de l'extension du droit international nouveau sont Demétrius de Phalère et Polybe. La lecture de Thucidide et d'Euripide et celle de Polybe montrent tout le chemin parcouru : tandis que les premiers s'en réfèrent généralement aux droits des cités grecques, le second multiplie les expressions pour désigner et définir le droit international humain.

Il ne faut pas croire que ce changement fut un progrès sans restriction. Une atténuation aux rigueurs des relations entre nations a désormais disparu : la mansuétude. ANDRÉ BAUDRILLART.

Les Pères Pénitents à Saint-Lô (1630-1791), d'après des documents inédits, par Gaëtan Guillot. Saint-Lô, imp. Jacqueline, 1914, petit in-8 de 119 p., avec planches.

Cette monographie doit évidemment présenter un attrait particulier pour les Bas-Normands de Saint-Lô ; et par l'abondance, par la précision de sa documention, elle est de nature à satisfaire toutes leurs curiosités. Mais elle est intéressante aussi pour d'autres lecteurs. Ils ne se plairont pas seulement à regarder des images bien choisies qui reproduisent d'anciens portraits, ou des silhouettes de vieux logis ; ils seront reconnaissants à notre savant confrère des renseignements qu'il nous apporte sur ce que fut la vie spirituelle d'une petite ville de province aux xviie et xviiie siècles. La fondation, à Saint-Lô, d'une maison de franciscains du tiers-ordre, qui furent connus sous le nom de Pères Pénitents et qui étaient surtout voués à la prédication, se rattache à ce profond réveil religieux qui fit tant d'honneur au règne de Louis XIII. Le fondateur de la maison était un pieux et charitable procureur du Roi, Jean Dubois, que Guizot n'a pas craint d'appeler le saint Vincent de Paul de la Manche. Le testament de l'une de ses nièces qui, en 1644, demande à être inhumée auprès de lui, dans l'Église du couvent, est caractéristique. On a eu raison de nous le donner *in extenso*. Lorsque vinrent les épreuves révolutionnaires, aucun des hôtes du couvent, sept prêtres et trois frères lais, n'eut garde de se brouiller avec les autorités ni de s'exposer à la persécution. Tous les serments qu'on leur demanda furent prêtés docilement. Et dans le monastère dépouillé, dont aujourd'hui il reste à peine quelques épaves encastrées dans une école normale d'instituteurs primaires, personne ne se trouva pour sauver du désastre la tombe vénérée de Jean Dubois.

Baron Angot des Rotours.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Une noble figure française a disparu dernièrement. Le marquis de Vogüé, membre de l'Institut, président de la Croix-Rouge de France, fondateur de la Société française de secours aux blessés militaires, président de la Société des agriculteurs de France, ancien ambassadeur, est mort à Paris, dans son hôtel de la rue Fabert, à l'âge de 87 ans. Le monde de l'érudition, l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres et la haute société parisienne ont fait une très grande perte en la personne de ce grand seigneur doublé d'un savant de premier ordre et d'un admirable bienfaiteur de l'humanité. M. Charles-Jean-Melchior de Vogüé, naquit à Paris, le 18 octobre 1829. Septième marquis de Vogüé, grand d'Espagne de première classe, il était chef de nom et d'armes d'une antique maison ardéchoise dont le plus ancien représentant connu, Raymond, avait accompagné Philippe-Auguste dans la troisième croisade. Tout jeune, il se passionna pour les études orientales et c'est en historien et en archéologue qu'il alla visiter en 1853 et 1854 la Syrie et la Palestine que ses ancêtres avaient parcourues en paladins. De ces explorations conduites scientifiquement, il rapporta une quantité considérable de notes et de documents, à l'aide desquels il rédigea une série d'ouvrages devenus classiques dans le monde des orientalistes. Ce sont : *Les Églises de la Terre sainte* (Paris, 1859, in-4) ; — *Les Événements de Syrie* (Paris, 1860, in-8) ; — *Le Temple de Jérusalem, monographie du Harem ech-Cherif* (Paris,

1865, in-fol.) ; — *L'Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle dans la Syrie centrale* (Paris, 1865-1877, gr. in-8) ; — *Mélanges d'archéologie orientale* (Paris, 1869, in-8) ; — *Inscriptions sémitiques* (Paris, 1869-1877, gr. in-4), etc. Un peu plus tard il éditait un ouvrage posthume du duc de Luynes : *Voyage d'exploration à la Mer Morte* (Paris, 1871-1874, 2 vol. in-4). La grande valeur de ces travaux lui avait ouvert les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres où le fauteuil du duc de Luynes lui avait été donné en 1868. En 1871 le marquis de Vogüé fut nommé ambassadeur à Constantinople par M. Thiers qui voulait que les ambassades fussent confiées à une élite de diplomates capables de restaurer en Orient notre situation morale et notre influence si compromises par la guerre fatale de 1870. Il profita de son séjour en Turquie pour rechercher, ce qu'il fit avec succès, des documents sur la Vénus de Milo. Le 8 mai 1875, il passa à l'ambassade de Vienne, mais lorsque M. Grévy fut élu à la présidence de la République en 1879, il donna sa démission et abandonna définitivement la carrière diplomatique. Rentré en France, il se consacra désormais entièrement au culte des lettres et à la direction des sociétés bienfaisantes qui tenaient à honneur de l'avoir pour chef. On le vit alors s'adonner à des études d'histoire moderne et après avoir édité pour la Société de l'histoire de France les *Mémoires du maréchal de Villars*, d'après le manuscrit original (Paris, 1884, in-8), il fit paraître *Villars d'après sa correspondance et des documents inédits* (Paris, 1888, 2 vol. in-8). Enfin, ayant eu la bonne fortune de découvrir, chez le comte de la Roche-Aymon, au château de Saint-Aignan, des lettres écrites par le duc de Bourgogne au duc de Beauvilliers pendant la campagne de 1703, il publia un dernier ouvrage qui acheva de consacrer sa réputation d'écrivain et détermina l'Académie française à l'accueillir dans son sein, ce qu'elle fit en 1901 en lui donnant le fauteuil du duc de Broglie.

— C'est une physionomie bien différente qui vient de disparaître en la personne de M. Alfred Naquet, ancien sénateur et ancien député, qui est mort à Paris, au commencement de novembre, à l'âge de 82 ans. Ce doyen de la politique française était né le 6 octobre 1834, d'une famille israélite, et avait commencé d'abord une carrière scientifique. Reçu docteur à la Faculté de médecine de Paris en 1850, puis nommé professeur agrégé à la même Faculté en 1853, il fut appelé comme professeur à l'Institut technique de Palerme et y enseigna la chimie jusqu'en 1865. Rentré en France, il venait d'obtenir la chaire de chimie organique à la Faculté de médecine de Montpellier, lorsqu'il se lança dans la politique et fut condamné en 1869, après avoir publié un de ses livres dans lesquels il commençait à saper les bases de la famille chrétienne. Réfugié en Espagne, il envoya des correspondances au *Réveil* et au *Rappel*, prit part à l'insurrection de l'Andalousie et ne revint en France qu'après l'amnistie. Le 4 septembre 1870, il était avec Lockroy parmi les gardes nationaux qui envahirent la Chambre, puis l'Hôtel de ville, et peu après il suivit le gouvernement à Tours et à Bordeaux en qualité de secrétaire de la commission d'étude des moyens de défense. Au commencement de 1871 il vint se fixer à Avignon, collabora à la *Démocratie du Midi* et fut élu, le 2 juillet, représentant du département de Vaucluse à l'Assemblée nationale, puis en février 1876 le même département l'envoya à la Chambre des députés. C'est au mois de juin de la même année qu'il proposa pour la première fois le projet du rétablissement du divorce, projet qui fut repoussé. Ne se laissant pas décourager, il fit de nombreuses conférences dans les principales villes de

France pour gagner des partisans à sa thèse, et, lorsqu'il eut été réélu député en 1881, il réussit enfin, après plusieurs séances de discussions sensationnelles en 1882, à faire adopter cette fameuse loi du divorce à laquelle son nom est resté attaché. Pour contribuer personnellement à l'adoption de cette réforme à la Chambre haute, il réussit à se faire donner la succession d'Elzéar Pin par les électeurs sénatoriaux de Vaucluse, et, après avoir eu à lutter contre des orateurs tels que Jules Simon et Allou, il parvint enfin à faire adopter sa proposition le 27 juillet 1884. Dès le début de l'agitation boulangiste, M. Naquet s'empressa de s'attacher à la fortune du général, ce qui lui valut une condamnation devant la Haute-Cour. Réélu député à Paris en 1893, il persista sans succès à demander la revision de la constitution. Peu de temps après, il se retirait de la vie politique active. M. Naquet a publié un certain nombre d'ouvrages scientifiques ou politiques dont nous citerons les suivants : *Application de l'analyse chimique à la toxicologie*, thèse de doctorat (Paris, 1859, in-4) ; — *De l'Allotropie et l'isomérie* (Paris, 1863, in-8), thèse d'agrégation ; — *Principes de chimie fondés sur les théories modernes* (Paris, 1865, in-18), ouvrage plusieurs fois réimprimé ; — *De l'Atomicité* (Paris, 1868, in-8) ; — *Philosophie positive : Religion, propriété, famille* (Paris, 1868, in-18, 2e édit. en 1877) ; — *Le Divorce* (Paris, 1877, in-18 ; 2e édit. en 1881) ; — *Questions constitutionnelles* (Paris, 1883, in-18) ; — *Socialisme collectionniste et socialisme libéral* (Paris, 1890, in-18). M. Naquet a donné des articles de chimie au *Dictionnaire de chimie* de Wurtz, au *Bulletin de la Société chimique*, à la *Nouvelle Encyclopédie générale*, au *Moniteur scientifique*, aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, etc., et enfin il a traduit de l'anglais *le Calcul des opérations chimiques* de M. Brodie (Paris, 1879, in-4). De plus il est l'auteur d'une biographie de Gaston Crémieux, son coreligionnaire, placée en tête des *Œuvres posthumes* de ce dernier (Paris, 1879, in-18). Dans le domaine du journalisme, il avait fondé en 1876 l'éphémère *Révolution* et en 1889 *l'Indépendant*.

— L'archéologie française vient de perdre un de ses représentants les plus autorisés en la personne du R. P. Henri Thédenat mort subitement à Paris, le 28 octobre, à l'âge de 72 ans. Né à Paris le 8 octobre 1844, il se fit recevoir licencié ès lettres puis, attiré par la vocation ecclésiastique, entra en 1869 dans l'ordre de l'Oratoire dont il devait devenir un des membres les plus illustres. Après une brillante carrière dans le professorat, il devint supérieur du collège de Juilly. Trois ans plus tard, il passa à l'École Massillon, à Paris, pour se consacrer spécialement à des études archéologiques. Sa réputation dans le monde des érudits s'accrut dès lors sans cesse et il devint membre de la Société des antiquaires de France, de nombreux autres corps savants de notre pays et de l'étranger et enfin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il succéda, en 1898, à Ruble. En dehors des nombreux mémoires qu'il a donnés à diverses revues savantes, telles que la *Revue épigraphique*, la *Revue archéologique*, les *Annales de la Société des antiquaires de France*, *le Correspondant*, etc., le P. Thédenat a publié, parfois en collaboration avec M. Héron de Villefosse, toute une série d'ouvrages auxquels les savants de tous les pays reconnaissent une très grande valeur, entre autres : *L'Inscription de Gordien* (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Cachets d'oculistes romains* (Paris, 1882, in-8) ; — *Les Inscriptions romaines de Fréjus* (Paris, 1885, in-8) ; — *Mémoire sur les milliaires de l'embranchement de la voie Aurélienne qui allait à Riez* (Paris, 1888, in-8) ; — *Rome à travers les âges. Le Forum et la Voie sacrée* (Paris, 1904, in-4) : — *Le Forum romain et les fo-*

rums impériaux (Paris, 1904, in-12) ; — *Pompéi, histoire, vie privée, vie publique* (Paris, 1916, in-4).

— Un des maîtres de la science médicale et l'un des fondateurs de l'école lyonnaise, le Dr Raymond Tripier, professeur honoraire à la Faculté de médecine, est mort à Lyon, au milieu de novembre, à 68 ans, des suites d'une maladie dont il eut le courage de noter journellement les progrès d'une façon scientifique. Le Dr Tripier, fort érudit, ne limitait pas son activité aux études médicales ; il encourageait les arts et fut un des bienfaiteurs du musée de Lyon. Il a écrit sur la peinture des pages de critique fort remarquables. Ses ouvrages sur la médecine font autorité. Parmi eux nous citerons : *La Fièvre typhoïde traitée par les bains froids* (Paris, 1886, in-8) ; — *La Péritonite sous-hépatique d'origine vésiculaire dans ses rapports, avec la colique hépatique, la pérityphlite, la crise appendiciculaire*, etc. (Paris, 1903, in-16) ; — *Traité d'anatomie pathologique générale* (Paris, 1904, in-8) ; — *Études anatomo-cliniques. Cœur, vaisseaux, poumons* (Paris, 1909, gr. in-8) ; — *Instinct et intelligence comme fonction synthétique de l'organisme humain pour sa conservation* (Paris, 1911, in-8).

— Un autre illustre représentant du monde médical français, le Dr Louis Doyen, est mort subitement à Paris, le 20 novembre, à 57 ans. Né à Reims en 1859, M. Louis Doyen avait fait ses études à la Faculté de médecine de Paris. Ses premiers travaux portèrent sur la gynécologie. Puis il pratiqua la chirurgie générale et finit par se spécialiser dans l'étude des affections cancéreuses de l'estomac et du cancer sous toutes ses formes. Pour cela il aménagea l'un des plus remarquables laboratoires qui existent en France pour les recherches dans le domaine de la microbiologie. Il y a une quinzaine d'années il publiait de savantes notes sur la technique chirurgicale, puis sur le « micrococcus neoformans » et établit un sérum anticancéreux qui, on s'en souvient, fut l'objet d'un débat passionné entre les savants. Le Dr Doyen était d'une activité extraordinaire. Les opérations les plus délicates, les consultations, la rédaction de mémoires, la confection de nouveaux instruments de chirurgie absorbaient jusqu'à la dernière minute ses longues journées de travail. C'est à cet intense surmenage qu'il a succombé.

— M. Henry-C.-V.-J. Léauté, le très remarquable mathématicien membre de l'Institut, est mort à Paris, le 5 octobre, à 70 ans, à la suite d'une longue maladie. Né à Basile (Amérique Centrale), le 26 avril 1847, il vint de bonne heure à Paris et entra à l'École polytechnique en 1866. Il en sortit dans les manufactures de l'État. Attaché d'abord à celle de Toulouse, puis à celle de Paris, il se fit recevoir, en 1876, docteur ès sciences mathématiques à la Faculté des sciences de Paris et fut nommé l'année suivante répétiteur de mécanique à l'École polytechnique, puis il devint directeur des études à l'École Monge. Le 28 avril 1890, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de Phillips et deux ans plus tard il était nommé associé étranger de l'Académie des Lincei de Rome. Président du jury de mécanique à l'Exposition de 1900, il ne s'était jamais désintéressé des sciences appliquées ; il était depuis longtemps président de la Société des téléphones. M. Léauté a publié de très savantes thèses : *Sur l'intégration des équations différentielles partielles du premier ordre à trois variables et sur le frottement de pivotement* (Paris, 1876, in-8), ainsi que des mémoires très appréciés dans le monde des mathématiciens sur *les Méthodes d'approximation graphique ; Les Systèmes articulés ; Les Engrenages ; Les Transmissions de mouvement ; Les Courbes funiculaires ; L'Élasticité ; La Résistance des matériaux ; Les Machines à vapeur*, etc.

— On annonce encore la mort de MM. : Paul Alexandre, rédacteur au *Petit Parisien*, tué à l'ennemi le 26 septembre, à l'attaque de Bouchavesne, à 33 ans : — Armand Beaudoin, ancien directeur de *la Vie parisienne*, mort à Paris, au commencement d'octobre ; — le pasteur protestant Daniel Benoit, historien et poète, mort le 11 septembre, à Valence (Drôme), à l'âge de 72 ans ; — Maurice Bernard, député du Doubs, ancien professeur de la Faculté de droit de Paris, tué dans un accident au camp d'aviation de Pau, au commencement d'octobre, à 39 ans ; — Joseph Berthier, qui a publié *Marie-Rose*, roman (Paris, 1910, in-18) ; *Contes bretons* (Paris, 1912, in-18) ; *le Consentement*, comédie bretonne en un acte, en collaboration avec Auguste Berthier (Paris, 1912, in-16) ; *Jean-Louis*, roman (Paris, 1913, in-18) et a collaboré à *l'Indépendance du Morbihan*, au *Jura français*, au *Fureteur breton*, etc., tué à l'ennemi, à Sailly-Sallissel, le 15 novembre, à l'âge de 38 ans ; — Casimir Bouis, journaliste et romancier, mort à Toulon, au commencement d'octobre, à 73 ans, lequel avait été directeur de *la Cloche*, journal de la Commune, et, après avoir été déporté, rentra en France à l'époque de l'amnistie, devint un collaborateur de Rochefort, se présenta vainement comme candidat aux élections législatives de 1881 et, après cet échec, se retira de la politique active pour écrire des romans populaires ainsi que le volume : *Après le naufrage, poésies politiques* (Paris, 1880, in-8) ; — le R. P. Frédéric Bouvier, de la Compagnie de Jésus, brancardier aumônier au 86ᵉ d'infanterie, ancien professeur à l'Université de Beyrouth, récemment tué au cours d'un assaut en assistant un officier blessé ; — Ernest Courbet, receveur municipal, trésorier honoraire de la ville de Paris, originaire de Besançon, où il était né en 1837, mort à Paris, au commencement de novembre, à 80 ans, lequel était bien connu des érudits et des bibliophiles, grâce aux belles publications qu'il avait faites chez Lemerre des œuvres d'anciens auteurs français, tels que *Mathurin Régnier* (Paris, 1869, in-16 et 1875, in-8) ; *Michel de Montaigne* (Paris, 1872-1900, 5 vol. in-8) ; *De l'Espine* (Paris, 1875, in-16) ; *Guy du Faur Pibrac* (Paris, 1874, in-16) ; *Guillaume Bouchet* (Paris, 1873-1882) ; — le Dʳ Courtellemont, professeur à l'École de médecine d'Amiens, médecin de l'Hôtel-Dieu, tué par un éclat d'obus au Front des armées, le 16 octobre ; — l'abbé Gaston Dabis, professeur au petit séminaire de Bayonne, aspirant officier, tué à l'ennemi le 25 septembre, à l'âge de 20 ans ; — Maurice Dalleré, membre de la presse parisienne, lieutenant d'infanterie, deux fois cité à l'ordre de l'armée, mort dernièrement au champ d'honneur ; — le capitaine Albert Dautel, rédacteur à la *Revue hebdomadaire*, cité à l'ordre de l'armée, tombé au champ d'honneur le 8 septembre ; — Maurice Develay, jeune dessinateur de grand talent, qui, sous le nom de Zim, illustrait *l'Argonaute*, un des meilleurs journaux du Front, tué récemment à l'ennemi à 22 ans ; — Henry de Fleurigny, ancien officier de cavalerie, devenu poète, qui avait collaboré au *Figaro* et au *Gaulois*, mort dernièrement à Nice ; — le T. H. F. Gabriel-Marie, ancien supérieur général de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, mort à Paris à 82 ans, dans la 65ᵉ année de sa vie religieuse ; — Paul-Louis Garnier, homme de lettres, mort à Paris, à la fin d'octobre ; — Philippe Gonnard, adjudant d'infanterie, professeur d'histoire au lycée Ampère de Lyon, auteur d'une thèse originale sur *Napoléon à Sainte-Hélène*, qui avait été traduite en anglais, tué à l'ennemi, le 28 octobre ; — l'abbé Georges Guillet, professeur à l'École Saint-Stanislas, diocèse de Nantes, capitaine d'infanterie, mort à la tête de sa compagnie, le 25 août ; — Félix Hémon, inspecteur général honoraire de

l'instruction publique, mort à Quimper, au milieu de novembre, à 69 ans, lequel a publié des éditions classiques de Rotrou, entre autres, et un *Cours de littérature à l'usage des divers examens* (Paris, 1889-1890, 5 vol. in-12); — Henry LEBEUF, journaliste parisien qui appartenait à la presse sportive, mort au commencement d'octobre en service commandé; — le P. LECANUET, de la congrégation de l'Oratoire, mort à Paris, à la fin d'octobre, dont on cite plusieurs ouvrages estimés, notamment : *Berryer, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1893, in-8) et *Montalembert d'après son Journal et sa correspondance* (Paris, 1895-1901, 2 vol. in-8); — le Dr Raoul LEFOUR, chirurgien honoraire de la Maternité à Paris, professeur à la Faculté de médecine, mort à Bordeaux au milieu de novembre; — l'abbé LIGEARD, directeur du grand séminaire de Francheville à Lyon, caporal brancardier, aumônier du 28e bataillon de chasseurs alpins, tué dernièrement à l'ennemi; — Élie MERCADIER, directeur de l'Agence Havas à Londres, mort subitement à Blois, au commencement d'octobre, à 73 ans; — Albert NICOLLEAU, sous-lieutenant, rédacteur à *l'Express de l'Ouest*, mort au champ d'honneur, le 27 septembre, à 27 ans; — l'abbé NOIR DE CHAZOURSNES, professeur au petit séminaire de Richemont (Charente), capitaine d'artillerie, tué récemment à l'ennemi; — Maurice ORDONNEAU, le librettiste bien connu, originaire de Saintes, où il était né en 1854, mort à Paris, au milieu de novembre, à 62 ans, lequel a écrit de nombreux vaudevilles et opéras comiques, tels que : *Serment d'amour* (Paris, 1886, in-12); *La Princesse Colombine* (Paris, 1887, in-12); *La Fiancée des Verts-Poteaux* (Paris, 1888, in-12); *Durand et Durand* (Paris, 1880, in-12); — l'abbé Gustave PAVAGEAU, directeur du grand séminaire du diocèse de Luçon, ancien directeur de la *Semaine catholique*, qui a publié un volume intitulé *Graines de Paradis*, mort à Chavagnes-en-Paillers (Vendée), le 16 juin; — Henri DE PESQUIDOUX, journaliste, rédacteur en chef du *Courrier de Bayonne*, ancien rédacteur de *la Patrie* et de *la Libre Parole*, mort à la fin de novembre, à 44 ans, des suites d'une maladie contractée sur le Front; — Auguste PRUDHOMME, archiviste départemental de l'Isère depuis trente-huit ans, secrétaire perpétuel de l'Académie delphinoise, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort au commencement d'octobre, lequel a publié de nombreux ouvrages historiques sur le Dauphiné, dont plusieurs sont bien connus des érudits entre autres : *Un Épisode inconnu de la vie privée du baron des Adrets* (Paris, 1887, in-8); *Histoire de Grenoble* (Paris, 1888, in-8); *Études historiques sur l'assistance publique à Grenoble avant la Révolution* (Grenoble, 1898, in-8); — l'abbé Joseph PINGET, professeur au collège Saint-Pierre-d'Albigny (Savoie), tué à l'ennemi le 13 septembre; — Émile REGNARD, licencié ès-sciences, attaché à l'institut Pasteur, brigadier d'artillerie, mort au champ d'honneur le 18 septembre; — Charles RENAUD, du 260e d'infanterie, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, professeur au lycée de Belfort, mort dernièrement en Orient des suites de ses blessures; — Paul RÉNIER, rédacteur au *Libéral du* XXe *siècle*, du 57e bataillon de chasseurs à pied, tombé dernièrement au champ d'honneur, après avoir été cité deux fois à l'ordre du jour; — Maxime SACERDOT, directeur du *Courrier républicain*, sous-lieutenant attaché à l'Intendance, mort aux armées, en Artois, au commencement d'octobre; — Lucien TRAUTNER, ancien directeur d'école à Paris, président de l'Union pédagogique française, qui avait énergiquement combattu dans le domaine de l'enseignement le syndicalisme révolutionnaire, mort à Paris, au commencement d'octobre; — Paul VAN CLEEMPUTTE, journaliste et écrivain, né

à Gand en 1837, mais fixé depuis longtemps à Paris, où il est mort au milieu de novembre, à 80 ans, beaucoup plus connu sous son pseudonyme de Charles Simon, ancien rédacteur du *Globe*, de la *France* et du *Temps*, et auteur de nombreux ouvrages entre autres de : *Le Chasseur de fourrures* (Paris, 1887, in-8) ; *L'Allumeur de réverbères* (Paris, 1888, in-8) ; *Cœur de pierre* (Paris, 1888, in-8) ; *Les Contes d'Orient et d'Occident* (Paris, 1889, in-8) ; — Émile Villette, supérieur général des lazaristes et des Filles de la Charité, qui fut successivement professeur au grand séminaire d'Oran, directeur du séminaire de philosophie de Solesmes, directeur et supérieur du grand séminaire de Cambrai, mort à Pouy (Landes), le 7 novembre, à l'âge de 61 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Napoléon Bourassa, l'un des fondateurs et le premier directeur de la *Revue canadienne*, où il publia de nombreux articles historiques et artistiques et qui laisse un roman, *Jacques et Marie*, très populaire au Canada, mort à Québec, le 27 août, à l'âge de 89 ans ; — Francis Warre Cornish, vice-prévôt du collège d'Eton (Angleterre), écrivain fort érudit, mort en octobre, qui laisse entre autres volumes : *Life of Oliver Cromwell* (Londres, 1881 et 1884, in-12) ; *Eranus : a collection of exercises in the alcaic and sapphic metres* (Londres, 1882, in-12) ; — Giulio Cottrau, compositeur de musique italien de grand talent, mort dernièrement à Rome, à 85 ans, lequel a publié des œuvres très appréciées telles que *Grisella*, la *Lega Lombarda*, une *Serenata spagnuola* que la Patti chantait avec prédilection, et un drame lyrique : *Pericle re di Tiro* ; — Henry Tennyson Folkard, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque publique Wigan (Angleterre), mort dernièrement des suites d'un accident, à 66 ans, lequel avait rédigé pour la bibliothèque en question un catalogue qui est un modèle du genre ; — le romancier américain bien connu Jack London, mort au milieu de novembre, à 41 ans, à Glen Elen (Californie) ; — Dr Edward Moore, principal de St. Edmund's Hall, à Oxford, et ancien recteur de Gatcombe, mort en octobre, qui avait publié de remarquables travaux, particulièrement sur Dante, notamment : *Aristotles' Poetics, with notes* (Londres, 1875, in-8) ; *The Time References in the Divina Commedia and their Bearing on the assumed date and duration of the vision* (Londres, 1887, in-8) ; — Lord Redesdale, ancien secrétaire de l' « Office of Works », mort le 17 août, qui avait publié, à la suite d'un long séjour dans l'Extrême-Orient, quelques volumes fort estimés en Angleterre : *Tales of Old Japan* (1871) ; *The Attaché at Péking* (1900) ; *The Garter Mission to Japan* (1906) ; *The Bamboo Garden* (1896) ; — le célèbre botaniste allemand Julius Wiesner, originaire de Tschechen, professeur d'anatomie et de physiologie végétales à l'Université de Vienne, ancien directeur de l'Institut de physiologie botanique et membre actif de l'Académie impériale des sciences de cette ville, mort dernièrement à 79 ans, lequel est l'auteur de plus de deux cents publications sur la botanique, telles que : *Introduction à la technique microscopique* (Vienne, 1867, in-8) ; *Recherches microscopiques* (Stuttgart, 1872, in-8) ; *Le Développement de la chlorophylle dans les plantes* (Vienne, 1877, in-8) ; *Le Phénomène de l'héliotropie dans le règne végétal* (Vienne, 1879, 1880, 2 vol. in-8).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 29 septembre, M. Henri Cordier donne la description de la traduction manuscrite par le P. de Ventavon d'un manuscrit canonique chinois de second ordre. — M. Michel Dehérain lit une note de M. Seymour de Ricci sur un imprimeur rouennais du xve siècle, Noël de Harzy, et notamment sur *l'Or-*

dinaire des chrétiens, livre imprimé par lui. — M. Émile Eudes donne lecture d'un travail sur le moulin de la Chapelle auprès duquel eut lieu l'entrevue de l'empereur Charles IV et de Charles V, roi de France, et où combattit Jeanne d'Arc, moulin placé à l'endroit où est maintenant l'école des garçons dans la rue Erckmann-Chatrian. — Le 6 octobre, M. Leger explique l'origine du mot obus qui vient, par suite de transformations, du mot tchèque *haut* (foule) par l'intermédiaire des mots allemands *haufnitz*, transformé en *haubitze*, francisé en *obus*. — M. Thomas présente ses observations. — M. Seymour de Ricci commente une inscription grecque acquise par lui en Égypte, inscription qui intéresse l'histoire des villes grecques en Égypte. — MM. Th. Reinach et Bouché-Leclercq présentent leurs observations. — M. Salomon Reinach cherche la signification d'un emblème assez rare dans l'antiquité : Vénus tenant une balance, dans cette hypothèse que la déesse est considérée par ce symbole comme imposant aux hommes le *joug* de l'amour, parce que la balance se nomme *joug* en grec. — M. Alfred Croiset lit la première partie d'un travail sur les fragments récemment découverts d'Antiphon le sophiste. — Le 13, M. Thomas rectifie une erreur commise par Littré au sujet de l'origine du mot *obus*, que Léopold Delisle croyait venu du mot *hocbus* trouvé par lui dans la *Chronique de Metz* datant de 1515, et qui n'est qu'une forme du mot arquebuse, en allemand *hachenbüchse*. — M. Louis Leger ajoute quelques observations. — M. Alfred Croiset continue sa lecture commencée à la dernière séance sur Antiphon. — M. le comte Durrieu lit une étude de M. Robert André-Michel, tué récemment à l'ennemi, sur *les Fresques de la garde-robe du palais des Papes à Avignon*. — Le 20, M. Héron de Villefosse communique, de la part du P. Delattre, deux inscriptions chrétiennes trouvées dans la grande basilique de Carthage, inscriptions dont l'une prouve que la basilique existait avant l'invasion des Vandales ; la seconde concerne un Syrien du Hauran, fixé à Carthage pour y faire le commerce. — M. Durrieu, tenant compte d'une observation faite par M. Maurice Prou sur un document d'archives italien, exprime son opinion sur la présence à Bologne au XIIIe siècle, et ses rapports probables avec Dante, de Jean de Meun, l'auteur de la seconde partie du *Roman de la Rose*. — MM. Thomas, Prou et Fournier présentent quelques observations. — M. Diehl lit le début d'un travail sur *Thessalonique et les invasions slaves en Macédoine aux* VIe *et* VIIe *siècles*. — Le 27, M. Prou donne lecture d'un mémoire de l'abbé Carrière, expliquant le mot d'*Urbs clavorum* appliqué à Verdun depuis le IVe siècle, et qui doit être une mauvaise lecture du mot : *Urbs slavorum*, témoin du concours qu'apporta une tribu slave aux Gaulois contre les Germains. — MM. Leger, Thomas, Fournier et Cagnat présentent leurs observations. — M. le Dr Capitan fait connaître les études préhistoriques entreprises par le colonel Godel au nord de Tombouctou, et M. Brédié au nord de Kayes dans le Sénégal. — Le 3 novembre, M. Gustave Schlumberger rend compte à l'Académie de la Préface consacrée par M. Maspéro à l'ouvrage de son fils, récemment tué à l'ennemi, sur les antiquités égyptiennes. — M. Thomas explique l'origine du mot *jointée* par ce que peuvent contenir les deux mains jointes. — M. Durrieu fait ses observations. — M. Paul Fournier lit en seconde lecture son mémoire sur les collections canoniques du pontificat de Grégoire VII. — Le 10, MM. Croiset, président, rend un hommage suprême à M. le marquis de Vogüé. — Le 17, M. Georges Foucart fait connaître à l'Académie le résultat des travaux de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire. — M. Edmond Pottier rend

compte des travaux exécutés à Ensérune près de Béziers. — MM. Salomon Reinach, Antoine Thomas, Héron de Villefosse et Théodore Reinach présentent leurs observations.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 septembre 1916, M. A. Chuquet lit la fin de son travail sur *l'Assassinat de Marat.* — Le 7 octobre, M. de Guichen lit un travail sur *le Problème de l'Europe centrale envisagé dans le passé et pendant la guerre actuelle*, rappelant les conséquences des guerres du xviie, du xviiie et du xixe siècle et la préparation des problèmes dont la solution s'impose à l'heure présente. — Le 14, M. Welschinger lit un travail sur la pensée de Frédéric Nietzsche sur la Kultur. — Le 21 octobre, M. Charles Benoist, continuant sa lecture sur les causes de la diminution de la natalité dans l'arrondissement de Fougères, les attribue à la volonté de restriction, suite de la civilisation et de l'enrichissement. — Le 28, M. Raphaël Georges Lévy lit un travail sur *les Communications de la Russie et de la France pendant et après la guerre.* — Le 4 novembre, M. Germain Bapst lit une étude sur *l'Armée anglaise en Crimée.* — Le 11, M. Joseph Imbart de la Tour, lit une étude sur *la Réforme administrative après la guerre*, ayant pour base la suppression des arrondissements, et l'extension de la vie commerciale. — Le 25, M. Flach lit une étude intitulée : *Comment la domination germanique avait été usurpée sur le sud-est de la France.*

Almanachs. — Mieux que jamais l'*Almanach Hachette* pour 1917 (in-16 de 432 + 64 p., avec 1000 grav., cartes et plans. Prix : broché, 2 fr. cartonné, 2 fr. 50 ; relié maroquin rouge souple, tr. dorées, 3 fr. 50) justifie son sous-titre : *Petite Encyclopédie de la vie pratique.* Cette publication, tout à fait supérieure dans le genre, a pour rédacteur en chef — ceci est à noter spécialement — M. Victor Tissot. Les choses relatives à la guerre occupent là une place prépondérante. Une *Petite Encyclopédie de la guerre* (p. 4-88) nous fournit d'abord les renseignements militaires plus ou moins techniques, mis à la portée de tout le monde, sur les armées alliées : infanterie, artillerie, cavalerie, génie, aviation et aéronautique, tranchées, gaz suffocants, divertissements de nos soldats, etc. On est heureux de trouver (p. 21) un petit article intitulé : *La Messe sous les obus.* Il est ensuite parlé de l'effort des usines de guerre, de la médecine et de l'hygiène aux armées, de l'intendance et de son rôle aussi formidable que compliqué. Les insignes et attributs des armées alliées sont figurés aux pages 75-81. Quant aux marines de guerre, elles sont décrites scientifiquement (p. 83-88). M. Pierre Dauzet raconte ensuite l'*Histoire de la guerre*, de septembre 1915 à octobre 1916, sur tous les Fronts (p. 89-162). La guerre maritime est résumée en 7 pages (163-169). Cet ensemble, si bien présenté et si attachant, se complète par l'histoire, à divers point de vue, de l'année écoulée, par d'utiles notions relatives à l'impôt sur le revenu, aux mutilés, au rationnement des vivres chez l'ennemi, etc. A signaler enfin des *Éphémérides de la guerre* depuis le début du cataclysme européen et de courtes notices biographiques (avec portraits), des ministres de la guerre français depuis le marquis de Sablé (1630) jusqu'au général Roques (1916). Nous passons sous silence beaucoup d'autres choses intéressantes : on ne peut pas tout dire.

— L'*Almanach du bon Français* pour 1917, publié depuis 27 ans par la Société bibliographique, et que nous avons présenté à nos lecteurs dans notre précédente livraison (octobre 1916, t. CXXXVII, p. 244-245) a obtenu le plus grand succès. Son fort tirage sera bientôt épuisé. Avis aux retar-

dataires qui, en le distribuant autour d'eux et sur le Front, pourront faire beaucoup de bien.

Paris. — Nous avons pris plaisir à signaler déjà les sociétés qui ont estimé remplir un devoir patriotique en maintenant leur activité pendant la guerre. Il est naturel de faire parmi elles une place — et une bonne place — à la Société de l'histoire de Paris. La mobilisation du secrétaire de son comité de publication ne l'a pas empêchée de poursuivre l'impression de ses publications. Nous avons sous les yeux le 42e volume du *Bulletin* et le 42e volume des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, (Paris, Champion, 1915, in-8 de 88 et 284 p.) qui, l'un et l'autre, contiennent des choses intéressantes. Nous avons déjà signalé le discours de M. C. Couderc à l'occasion du tirage à part qui en a été fait. Nous relevons encore dans le *Bulletin* un article de M. Albert Vuaflart sur *la Tombe de Mme Vigée Lebrun à Louveciennes* (p. 39-51, avec 2 pl. et 1 fig.) ; — *Le Marché passé par les marguilliers de Saint-Hilaire avec Germain Pilon, menuisier* (p. 52), publié par M. l'abbé Gaston qui ajoute ainsi une pièce au dossier de l'homonyme du célèbre sculpteur ; — une note de M. Lauer sur *la Signification du mot « France » aux époques mérovingienne et carolingienne* (p. 53-58) ; — Une autre *Note sur la restauration de l'église de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des Champs*, par M. A. Perrault-Dabot ; — une curieuse attestation du chapitre cathédral de Paris, publié par M. H. Omont, de la réussite de l'opération de la mise en place de *la Grosse Cloche de N.-D. de Paris en 1626*, au moyen d'une machine inventée par un Saxon ; — un état numérique dressé par MM. Garric et Coyecque des archives anciennes de l'étude Lejeune. Quant aux *Mémoires*, ils ne contiennent pas moins de six articles, dont le plus considérable est une *Notice sur l'Arsenal royal de Paris jusqu'à la mort de Henri IV*, par M. Paul Lecestre, qu'une mort glorieuse et cruelle a fauché à la guerre, quand il commençait à donner de belles espérances et promettait de marcher sur les traces de son père. Les deux premières parties de ce travail, seules publiées dans ce volume (p. 185-281) se rapportent : 1° aux terrains et aux bâtiments ; 2° aux travaux et au personnel. M. A. Guesnon a recueilli des renseignements curieux sur *Un Collège inconnu des bons enfants d'Arras à Paris du* XIIIe *au* XVe *siècle* (p. 1-37, avec 2 pl. et 1 plan) : situé entre la rue Charretière et la rue Fromentel, le collège, fondé par les chanoines d'Arras, disparut après le XVe siècle ; entre autres détails à noter, M. Guesnon précise l'origine du nom de la rue Charretière. — Les *Documents sur l'ancien hôtel Soubise, aujourd'hui palais des Archives nationales*, que nous fait connaître M. Jules Guiffrey (p. 39-141) comprennent avec des extraits des mémoires de l'architecte Delamaire, qui précéda Boffrand, l'adjudication de l'hôtel au prince de Soubise, prononcée en 1704 et le scellé et inventaire des biens du prince de Soubise en 1787. M. le Dr L. Le Pileur établit que la prétendue *Cloche d'argent de Saint-Lazare*, qui remonte à 1649, n'est pas en argent, mais simplement en cuivre, étain et plomb (p. 143-154). — Dans *Oderisi da Gubbio et ce que l'on appelait à Paris au témoignage du Dante « l'art d'enluminer »*, (p. 155-170), M. le comte Paul Durrieu signale sur l'artiste que l'illustre poète italien a nommé dans son *Purgatoire*, deux documents, dont l'un parle précisément de Paris ; et il explique qu'il faut distinguer entre la miniature ou « histoire » et l'enluminure proprement dite. — Enfin M. Ernest Coyecque attire l'attention (p. 171-184) sur *Une Source de l'ancien état civil parisien : les contrats de constitution de tontine* ; l'établissement d'un titre de tontine exigeant un extrait de l'acte de baptême, on comprend que ces titres peuvent aider à la

reconstitution de l'ancien état civil : M. Coyecque a constaté par un exemple pris au hasard que les trois quarts de ces actes manquent à la reconstitution.

— La livraison de juillet 1916 du bulletin de *la Cité* (Paris, Mairie de l'hôtel de ville et Champion, in-8 paginé 181 à 268, avec 22 gravures ou vignettes) est de nature, au moins partiellement, à intéresser nombre de lecteurs en dehors du IVe arrondissement de Paris. M. Lucien Lambeau nous entretient de *la Place Royale* et de *ses habitants en 1697*, d'après un état de ses maisons « chargées de cens et rentes envers le domaine du Roy » (p. 181-189), avec une reproduction d'une vue ancienne de la place (1650) ; — *Les Campagnes et victoires du César Julien, dit l'Apostat, au IIIe siècle contre les Allemands* sont rappelées par M. A. Callet (p. 190-199, avec 7 vignettes), qui rajeunit le sujet par des comparaisons avec le temps présent. — Nous mentionnerons ensuite une série de choses groupées sous le titre d'ensemble : *Pendant la guerre*, savoir : *Une Conférence à la mairie du IVe arrondissement, le 15 mai 1916*, sur cette même mairie depuis le 2 août 1914, par M. G. Moutaillier (p. 200-206, avec une vignette) ; *Cérémonies religieuses à Saint-Merry et à la Sainte-Chapelle* et *Un Souvenir de la visite des laubes* (articles empruntés au *Figaro*) (p. 207-210, avec une vignette) ; *Le Rôle de la compagnie des sapeurs-pompiers casernée rue de Sévigné pendant la campagne de 1914 et 1915*, relation anonyme (p. 211-221, avec 1 grav.) ; *Citations publiées à la mairie du IVe* (p. 222-232). — Viennent ensuite une curieuse notice de M. Jules Couderc : *A propos d'une plaque de cheminée*, pesant 500 kilos, trouvée rue de Turenne, portant les armoiries du duc Honoré d'Albert de Chaulnes (p. 233-235, avec une reproduction de la plaque) et une communication de M. A. L'Esprit ; *Ninon de Lenclos au Marais* (IIIe arrondissement) (p. 236-238). Mais le plus suggestif des sujets ici traités est certainement celui qui porte la signature de M. Charles Fegdal : *Les Vésuviennes* (p. 239-255, avec gravures). Ces « vésuviennes » (vocable imagé et suffisamment transparent), qui tenaient leurs réunions rue Michel-le-Comte, étaient les féministes, les suffragettes de 1848, et l'on devine que leur histoire, peu austère, excentrique, malicieusement contée, est pleine de gaietés.

— Notre très distingué collaborateur M. Baguenault de Puchesse a extrait du *Bulletin philologique et historique* une curieuse étude sur *le Duc de Wurtemberg, les Guises et Catherine de Médicis* (*1561-1563*) (Paris, Imp. nationale, 1916, in-8 de 27 p.). On voit ici le duc Christophe de Wurtemberg, luthérien, « prince sage et pacifique », qui avait autrefois servi François Ier, entretenir avec la reine Catherine et le duc de Guise une correspondance ayant trait aux troubles religieux en France de 1561 à 1563. Mais le prince allemand, qui pourrait se classer plutôt parmi les idéologues et même les illuminés qu'au nombre des vrais politiques, se borna à prodiguer des conseils qui n'aboutirent à rien d'utile. La Reine, du reste, n'en fut pas autrement touchée. « Elle était, dit l'auteur, peu sensible aux disputes théologiques et s'en tenait pour elle-même aux pratiques religieuses dans lesquelles elle avait été élevée. La politique semblait beaucoup plus son affaire : elle voulait tenir la balance égale entre le parti catholique et le parti protestant. » Elle ne réussit pas dans ses combinaisons, malgré la collaboration du cardinal de Lorraine, et les événements suivirent leur cours.

— M. Paul Marmottan a consacré son esprit et sa plume à l'histoire de Paris, de Neuilly-sur-Seine, d'Auteuil et de Passy. On trouvera la liste de

ses travaux sur ce sujet entre 1879 et 1916 en tête de l'étude qu'il vient de publier sur *le Pont d'Iéna* (Paris, Chéronnet, 1917, in-8 de 64 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, revu, augmenté et orné de six reproductions). Il l'a composée, selon son usage, d'après les sources originales, abondamment citées au cours de son exposé. Il y a prodigué les détails historiques, archéologiques et artistiques. On y remarque aussi d'intéressantes indications sur l'un des aspects du caractère de Napoléon, sur ses goûts de constructeur et ses projets d'embellissements parisiens.

— Le *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France le 16 mai 1916*, par le président M. Paul Guilhiermoz (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1916, in-8 de 30 p. Extrait de *l'Annuaire Bulletin* de la Société) s'élève au dessus de l'objet ordinaire de semblables allocutions. M. Guilhiermoz y discute un point important de l'histoire de la philosophie. Il montre dans le nominalisme, qu'il rattache à la sophistique grecque, le principe dominant qui depuis le xie siècle est allé se développant et pénétrant toute la philosophie moderne.

— Pour fêter *le Vingt-cinquième Anniversaire de l'encyclique « Rerum novarum »*, M. Alfred Despont a fait, le 28 mai 1916, sous la présidence de M. Fernand Laudet, le distingué directeur de la *Revue hebdomadaire*, une conférence aux membres du syndicat des employés et des syndicats professionnels d'employés (Paris, G. Tessier ; au syndicat des employés, 5, rue Cadet, 1916, in-16 de 30 p. Prix : 0 fr. 35), dans laquelle, après avoir rappelé le rôle social de la Papauté au cours des siècles, après avoir esquissé la situation des travailleurs à la fin du xixe siècle et montré l'œuvre des cercles et des catholiques sociaux, il a mis en lumière l'opportunité de l'encyclique, en a dégagé les enseignements, constaté l'influence sur la législation et appelé les catholiques à se pénétrer de la doctrine du grand pape, à la faire connaître et à en poursuivre l'application pratique. M. Fernand Laudet, qui, on le sait, était attaché à l'ambassade du Vatican, a évoqué quelques souvenirs personnels de Léon XIII, dont il a rappelé l'amour pour la France.

— L'un des moyens de remédier à la redoutable crise économique dont la guerre est la cause dans notre pays et qui risque de se prolonger même quand la paix sera rétablie, c'est assurément de développer dans la mesure du possible nos exportations. C'est à la solution partielle du problème qu'est consacré un intéressant rapport au Cercle de la librairie de M. Louis Dorbon, chargé par ses confrères d'une mission aux États-Unis : *La Librairie française et l'Amérique du nord* (s. l. n. d., in-4 de 16 p.). Dans ce premier rapport, M. L. Dorbon ne dissimule pas les difficultés auxquelles se heurte l'extension là-bas de notre commerce livresque : il examine les solutions qui peuvent se présenter, préconise notamment l'envoi d'une mission commerciale, entreprise en commun par un libraire et un conférencier connu, celui-ci faisant ressortir les mérites, la valeur de nos publications françaises, soit sous le rapport scientifique, soit sous le rapport littéraire, soit sous le rapport typographique et bibliophilique, celui-là donnant comme complément, comme illustration à la conférence une exposition de nos produits de librairie, recueillant les commandes, nouant les relations commerciales. Il serait souhaitable que le Cercle de la librairie examinât sérieusement ce qu'il y a à faire, et qu'il s'entendît avec le Comité du livre dont nous avons déjà parlé et qui étudie de son côté la question de notre publication livresque à un point de vue un peu diffé-

rent. Nous devons signaler que le rapport de M. Dorbon ne porte aucune indication d'imprimeur, et cela est d'autant plus étonnant que récemment l'organe du Cercle de la librairie attirait l'attention sur l'irrégularite et l'illégalité du fait.

Auxerrois. — Les *Recherches sur l'origine des familles seigneuriales établies en Auxerrois et en Puisaye* (Auxerre, typ. Gallot, 1916, in-8 de 12 p., extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 1915, 2e semestre), que vient de publier M. A. de Guerchy, apportent une heureuse contribution à l'histoire de la population française. Limitant judicieusement le champ de ses investigations à la région qu'il connaît le mieux, l'auteur a constaté que, pour un tiers seulement, les familles nobles qui y subsistaient au moment de la Révolution, y étaient déjà installées au xvie siècle. Les autres sont venues s'y fixer des provinces voisines surtout, mais aussi de pays éloignés, comme la Bretagne, la Gascogne, le Languedoc, la Provence, et même de l'étranger : d'Écosse, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. Il est à désirer que des recherches analogues soient entreprises, sur divers points du territoire français, par des érudits aussi bien informés que M. de Guerchy. A signaler une légère inexactitude : les Jaucourt ne sont pas d'origine franc-comtoise.

Franche-Comté. — Sous le titre : *Les Religieuses de la Compassion de Marie au Bélieu, puis à l'Hermitage de Villersexel* (Belfort, imp. Pélot-Martelet, 1915, petit in-8 de 155 p.), M. l'abbé Marsot, aumônier de l'Hermitage, raconte l'histoire de cette congrégation, depuis 1796, date de sa fondation, jusqu'à nos jours. D'abord installée au Bélieu, petite paroisse du canton du Russey, dans le département du Doubs, la communauté, vouée à l'instruction des jeunes filles et au soin des malades, fut appelée, en octobre 1809, par l'avocat Lieffroy, pour prendre possession de l'Hermitage de Villersexel dont il était propriétaire et qu'il lui abandonna. Plus d'un siècle s'est écoulé et la congrégation, comme toutes les autres en France, a traversé bien des épreuves, dont elle est sortie à son avantage. Sans doute elle a dû renoncer à l'enseignement, mais les services de santé dont la population lui est redevable (sans compter son rôle si héroïquement bienfaisant en 1870-1871) lui ont permis, de procès en procès, de triompher des poursuites acharnées dont elle fut l'objet de 1904 à 1907. En effet, le 13 février de cette dernière année, la Cour de cassation constatait que les religieuses desservaient une clinique chirurgicale, un orphelinat et un asile de vieillards. Depuis, la communauté vit paisiblement, édifiant chacun et soulageant toutes les souffrances.

— La lettre archiépiscopale placée en tête de la brochure consacrée au *Clergé du diocèse de Besançon à l'armée pendant la première année de la guerre* (Besançon, imp. Jacques et Demontrond, 1915, petit in-8 de 68 p.) déclare qu' « il convenait d'ouvrir un Livre d'or du clergé bisontin à l'armée. » Et Mgr l'archevêque ajoute : « Le Père de la famille diocésaine est fier de ses fils. Tous : aumôniers, officiers, brancardiers, infirmiers, soldats gradés ou dans le rang ont fait vaillamment leur devoir patriotique. » De la première partie de cette brochure, il résulte que, depuis la déclaration de guerre jusqu'au 3 août 1915, 429 prêtres et 108 séminaristes ont été mobilisés. La deuxième partie enregistre les morts au champ d'honneur ou en service, les blessés, ceux qui ont été décorés, cités à l'ordre du jour ou promus à différents grades (de caporal à capitaine), enfin les prisonniers et les disparus. Ce Livre d'or aura certainement une suite.

Nivernais. — La guerre n'a point fait défaillir le *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*. Nous recevons le 3e fascicule de son XXVe volume (Nevers, Gremion ; Paris, Champion, 1916, in-8 paginé 333-444, avec 1 gravure). En tête se place des *Extraits de l' « Année glorieuse »*, de Mme Camille Valette, suite de poésies patriotiques (p. 333-363). Puis viennent les études que l'on trouve habituellement dans cette excellente publication : *Troubles à l'église des minimes de Nevers, le 14 juillet 1792*, par M. Ed. Duming (p. 365-370) ; — *Les Connaissances sur la géologie et l'hydrologie du Nivernais, du* XVIe *au* XVIIIe *siècle*, par MM. l'abbé Joseph Dasse et Paul Combes fils (p. 371-382, avec une gravure) ; — *Métiers fabriquant l'alcool sous l'ancien régime*, par M. René de Lespinasse (p. 383-398) ; — *L'Inventaire des titres de Nevers en 1384*, par M. Léon Mirot (p. 399-402) ; — *Les Paroisses disparues du canton de Pougues*, par M. l'abbé Joseph Dasse (p. 403-418) ; — *Les Usines du Nivernais utilisées par l'État pendant les guerres*, par M. René de Lespinasse (p. 419-438). Six pages de *Chronique et Mélanges de l'année 1915* (p. 439-444), rédigés par M. R. de Lespinasse, terminent ce fascicule.

Normandie. — M. de Brébisson vient de publier une étude sur *les Fortin de la Hoguette* (Alençon, imprimerie Alençonnaise, 1916, in-8 de 59 p.). Cette famille, établie en Normandie et en Saintonge, a compté parmi ses membres certains personnages qui méritaient être tirés de l'oubli, entre autres, ce Philippe Fortin de la Hoguette, gouverneur de Blaye, homme de lettres et homme de guerre, auteur de différents ouvrages comme le Testament d'un bon père à ses enfants, le Catéchisme royal, etc. Sa lettre à Louis XIII, citée à la fin du volume, est celle d'un honnête homme qui n'hésite pas à tenir aux puissants un langage fier et courageux.

Publications nouvelles. — *L'Évangile proposé à ceux qui souffrent*, par l'auteur des *Avis spirituels* (in-18, Téqui). — *L'Enfant d'après les saints livres et les saintes images*, par J.-C. Broussolle (in-12, Téqui). — *La Grande Guerre à la lumière de la Bible*, d'après K. Dunkmann, par Mgr S. Herscher (in-12, Lethielleux). — *Pour la France*, par l'abbé E. Truptin (in-12, Téqui). — *La Culture latine*, par l'abbé Delfour (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *L'Hérédo, essai sur le drame intérieur*, par L. Daudet (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Récits de Byzance et des croisades*, par G. Schlumberger (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Rhin dans l'histoire*, par E. Babelon. *L'Antiquité. Gaulois et Germains* (gr. in-8, Leroux). — *Une Allemande à la Cour de France*, par le Dr Cabanès (in-16, cartonné, Albin Michel). — *Quand les Français ne s'aimaient pas. Chronique d'une renaissance, 1895-1905*, par C. Maurras (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *1914-1915. Histoire de la guerre*, par L. Cornet (2 vol. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Conditions de la victoire. I. La France se sauve elle-même. De juillet à mi-novembre 1914*, par C. Maurras (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *La Belgique sous le joug, 1914-1915. L'Invasion*, par F. Olyff (in-16, Perrin). — *Avec les armées de Cadorna*, par R. Vaucher (in-16, Payot). — *Les Carnets d'une infirmière*, par N. Roger (in-12, Attinger). — *Le Projet de loi sur les orphelins de la guerre et les pupilles de la nation. La Loi sur les œuvres de guerre*. Texte et commentaires par J. Guiraud (petit in-8, Beauchesne). — *Régions de France (1911-1916)*, par J. Hennessy (in-12, Crès). — *Le Drame serbe, octobre 1915-1916*, par Ferri Pisani (in-16, Perrin). — *D'Athènes à Constantinople, la situation politique en Orient*, par C. Ibañez de Ibero (in-12, Attinger). — *Deux mois en Amérique du nord, à la veille de la guerre*, par A. Siegfried (in-18, Colin).

Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

JURISPRUDENCE

SCIENCES ET ARTS

LITTÉRATURE

HISTOIRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

TABLE DE LA CHRONIQUE

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau. Luçon.